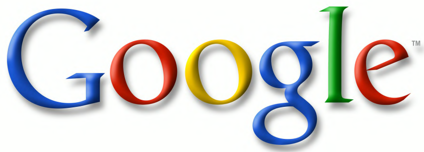




Smith 3 (AJFS 7 (1972) p. 337

DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET DE SON ÉDUCATION.

Ouvrage Posthume de M. HELVETIUS.

Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
VOLTAIRE Disc. 6. de la nature de l'homme.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez LA SOCIE'TE' TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXIII.

PRÉFACE.

L'Amour des hommes & de la vérité m'a fait composer cet Ouvrage. Qu'ils se connoissent, qu'ils aient des idées nettes de la Morale! ils seront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être suspectes. Si j'eusse donné ce Livre de mon vivant, je me serois exposé à la persécution & n'aurois accumulé sur moi, ni richesses, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'Esprit, c'est qu'ils m'ont paru les seuls raisonnables, les seuls depuis la publication de mon Livre que les hommes éclairés aient assez généralement adoptés.

Ces principes se trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet Ouvrage que dans celui de l'Esprit. La composition de ce Livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui se sont trouvées moins étroitement liées à mon sujet, sont en notes, transportées à la fin de chaque Section. Les seules que j'ai conservées dans le texte sont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections

que je n'aurois pu réfuter sans en allonger & en retarder la marche.

La Section seconde est la plus chargée de ces notes : c'est celle dont les principes plus contestés, exigeoient l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet Ouvrage au Public, j'observerai qu'un Ecrit lui paroît méprisable, ou parce que l'Auteur ne se donne pas la peine nécessaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'esprit, ou parce qu'enfin il n'est pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'est plus maintenant que dans les Livres défendus qu'on trouve la vérité : on ment dans les autres. La plupart des Auteurs sont dans leurs écrits ce que les gens du monde sont dans la conversation : uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce soit par des mensonges ou par des vérités.

Tout Ecrivain qui desire la faveur des Puissans & l'estime du moment, en doit adopter les idées : il doit avoir l'esprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres & n'écrire que d'après eux : delà le peu d'originalité de la plupart des compositions. Les Livres originaux sont semés çà & là dans la nuit des tems, comme les soleils dans les déserts de l'espace pour en éclaircir l'obscurité. Ces Livres sont épo-

que dans l'histoire de l'esprit humain, & c'est de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne serai point le panégyriste de cet Ouvrage : mais j'assurerai le Public que toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai, & rien écrit que je n'aie pensé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés : Je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme auprès de laquelle il n'est, ni grossier, ni flatteur. C'est à la vérité que j'ai consacré mon premier respect; & ce respect donnera sans doute quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai est la disposition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'exposer clairement mes idées; je n'ai point en composant cet Ouvrage, desiré la faveur des Grands. Si ce Livre est mauvais, c'est parce que je suis *sot*, & non parce que je suis *fripon*. Peu d'autres peuvent se rendre ce témoignage.

Cette composition paroîtra hardie à des hommes timides. Il est dans chaque Nation des momens où le mot *prudent* est synonime de *vil*, où l'on ne cite comme sagement pensé, que l'ouvrage servilement écrit.

C'étoit sous un faux nom que je voulois donner ce Livre au Public & le texte en fait

foi. C'étoit ſelon moi l'unique moyen d'échapper à la perſécution ſans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le tems employé à la compoſition de l'ouvrage, les maux & le gouvernement de mes Concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remede eſt devenue incurable : j'ai perdu l'eſpoir de leur être utile & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce Livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du Deſpotiſme. Elle ne produira donc plus d'Ecrivains célébres. Le propre du Deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette Nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté. C'eſt par la conſomption qu'elle périra. La conquête eſt le ſeul remede à ſes malheurs, & c'eſt le hazard & les circonſtances qui décident de l'efficacité d'un tel remede.

Dans chaque Nation il eſt des momens où les Citoyens incertains du parti qu'ils doivent prendre, & ſuſpendus entre un bon & un mauvais gouvernement, éprouvent la ſoif de l'inſtruction, où les eſprits, ſi je l'oſe dire, préparés & ameublis,

peuvent être facilement pénétrés de la rosée de la vérité. Qu'en ce moment un bon Ouvrage paroisse, il peut opérer d'heureuses réformes : mais cet instant passé, les Citoyens insensibles à la gloire, sont par la forme de leur gouvernement invinciblement entraînés vers l'ignorance & l'abrutissement. Alors les esprits sont la terre endurcie ; l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais sans la féconder. Tel est l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas des lumieres, parce qu'elles y seront de jour en jour moins utiles ; parce qu'elles éclaireront les François sur le malheur du Despotisme sans leur procurer le moyen de s'y soustraire.

Le bonheur, comme les Sciences, est, dit-on, voyageur sur la terre. C'est vers le Nord qu'il dirige maintenant sa course. De grands Princes y appellent le génie & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le Midi & le Septentrion de l'Europe. Le Ciel du Sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la superstition & d'un Despotisme Asiatique. Le Ciel du Nord chaque jour s'éclaire & se purifie. Les Catherines II, les Frédérics, veulent se rendre chers à l'humanité ; ils sentent le prix de la vérité : ils encouragent à la dire, ils

estiment jusqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'est à de tels Souverains que je dédie cet Ouvrage : c'est par eux que l'Univers doit être éclairé.

Les soleils du Midi s'éteignent & les aurores du Nord brillent du plus vif éclat. C'est du Septentrion que partent maintenant les rayons qui pénetrent jusqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le soin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts & de discipliner ses Armées, prouve qu'il veut être l'amour de ses Sujets, qu'il veut les rendre heureux au dedans & respectables au dehors. Son estime pour le Roi de Prusse présagea dès sa plus tendre jeunesse ce qu'il seroit un jour. On n'a d'estime sentie que pour ses semblables.

TABLE SOMMAIRE.

De l'Homme, de ses facultés intellectuelles & de son éducation.

SECTION. I.

Que l'éducation nécessairement différente des différens hommes est peut-être la cause de cette inégalité des esprits, jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CH. I. *Quelles sont ces causes?*
Qu'elles se réduisent à deux.
L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'instruire.
L'autre est la différence de leur position; d'où résulte celle de leur instruction.

CH. II. *Que toute idée neuve est un don du hazard.*
Que l'influence du hazard sur notre éducation est plus considérable qu'on ne l'imagine: qu'on peut cependant diminuer cette influence.

CH. III. *Des limites à poser au pouvoir du hazard.*
Que le hazard nous présente une infinité d'idées; que ces idées sont stériles si l'attention ne les féconde.
Que l'attention est toujours l'effet d'une passion, telle est celle de la gloire, de la vérité, &c.

CH. IV. *De la seconde cause de l'inégalité des Esprits.*
Que les hommes doivent aux passions l'attention propre à féconder les idées que le hazard leur offre; que l'inégalité de leur esprit dépend en partie de l'inégale force de leurs passions.
Que la force inégale des passions est, par quelques-uns regardée comme l'effet d'une certaine organisation & par conséquent comme un pur don de la Nature.

SECTION IV.

Que les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion: que leur force inégale est toujours l'effet de la différence des positions où le hazard nous place: que le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.

CH. XI.

SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance; que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe; qu'elle n'aſſure point la fidélité des Sujets, qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes. Des malheurs où des tels jugemens peuvent quelquefois précipiter une Nation. Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

SECTION VII.

Que les vertus & le bonheur d'un Peuple ſont l'effet, non de la ſainteté de ſa Religion, mais de la ſageſſe de ſes Loix.

SECTION VIII.

CH. IX. *De l'acquisition plus ou moins difficile des plaisirs, selon lé gouvernement où l'on vit & le poste qu'on occupe dans un Etat.*

Je prends le plaisir de l'amour pour exemple.

CH. X. *Qu'il faut à l'oisif une Maîtresse coquette ou prude.*

CH. XI. *De la variété des Romans & de l'amour dans l'homme oisif ou occupé.*

Que l'oisiveté qui pese à tous, fait chercher par-tout un remede à l'ennui.

CH. XII. *De la Religion & de ses cérémonies considérées comme remede à l'ennui.*

Que le seul remede efficace sont des sensations vives & distinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poésie, enfin pour tous les Arts d'agrémens, dont l'objet est d'exciter en nous ces sortes de sensations & dont les regles ne sont que les moyens d'opérer en effet.

CH. XIII. *Des arts d'agrémens & de ce qu'en ce genre l'on appelle le Beau.*

CH. XIV. *Du sublime.*

De ce qui le constitue.

CH. XV. *De la variété & simplicité requise dans tous les Ouvrages, sur-tout dans les Ouvrages d'agrémens.*

CH. XVI. *De la Loi de continuité.*

Qu'on doit à l'observation de cette Loi des sensations d'autant plus vives qu'elles sont plus distinctes.

CH. XVII. *De la clarté du style.*

Que cette clarté concourt à la production du même effet : sur quoi j'observe qu'en général la forte impression faite sur nous par les ouvrages des Arts, dépend moins d'une imitation exacte que d'une imitation perfectionnée de la Nature.

SECTION IX.

De la poſſibilité d'indiquer un bon plan de Légiſlation. Des obſtacles que l'ignorance met à ſa publication. Du ridicule qu'elle jette ſur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la Morale & de la Politique. De l'inconſtance qu'elle ſuppoſe dans l'eſprit humain ; inconſtance incompatible avec la durée de bonnes Loix. Du danger imaginaire auquel, ſi l'on en croit l'ignorance, la révélation d'une idée neuve & ſur-tout des vrais principes des Loix, doit expoſer les Empires. De la trop funeſte indifférence des hommes pour l'examen des vérités morales & politiques. Du nom de vraies ou de fauſſes donné aux mêmes opinions, ſelon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles.

SECTION X.

De la puiſſance de l'inſtruction : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrés de cette ſcience. De la facilité avec laquelle ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

RECAPITULATION.

Des principales queſtions traitées dans cet Ouvrages.

DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET DE SON ÉDUCATION.

CHAPITRE I.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'homme : de ce que peut sur lui l'éducation.



LA science de l'homme prise dans toute son étendue est immense : son étude longue & pénible. L'homme est un modele exposé à la vue des différens artistes : chacun en considere quelques faces : aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le musicien connoissent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des sons sur les yeux & sur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient ; mais

rélativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur, &c.

Les Moliere & les la Fontaine ont considéré les hommes sous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philosophe en fait, son objet est leur bonheur. Ce bonheur est dépendant & des loix sous lesquelles ils vivent & des instructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces instructions suppose la connoissance préliminaire du cœur, de l'esprit humain, de leurs diverses opérations, enfin des obstacles qui s'opposent aux progrès des sciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoissance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux! Le philosophe doit donc s'élever jusqu'au principe simple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs passions, ce principe seul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent se porter leurs loix & leurs instructions, & lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le livre de l'*Esprit* me paroît toujours vraie; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractere des hommes & des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'est tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion sera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'instruire & le rendre heureux, il faut savoir de quelle

instruction, & de quel bonheur il est susceptible.

Avant d'entrer en matiere, je dirai un mot

1°. De l'importance de cette question.

2°. De la fausse science à laquelle on donne encore le nom d'éducation.

3°. De la sécheresse du sujet & de la difficulté de le traiter.

CHAPITRE II.

Importance de cette question.

S'IL est vrai que les talens & les vertus d'un peuple assurent & sa puissance & son bonheur, nulle question plus importante que celle-ci.

SAVOIR.

Si dans chaque Individu les talens & les vertus sont l'effet de son organisation ou de l'instruction qu'on lui donne. Je suis de cette derniere opinion & me propose de prouver ici ce qui n'est peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Esprit.*

Si je démontrois que l'homme n'est vraiment que le produit de son éducation ; j'aurois sans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles sauroient qu'elles ont entre leurs mains l'instrument de leur grandeur & de leur félicité ; & que pour être heureuses & puissantes, il ne s'agit que de perfectionner la science de l'éducation.

Par quel moyen découvrir si l'homme est en effet le produit de son instruction ? par un exa-

men approfondi de cette queſtion. Cet examen n'en donnât-il pas la ſolution, il faudroit encore le faire : il ſeroit utile, il nous néceſſiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'eſt que trop ſouvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvemens de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoiſſance, qu'on ne s'étonne point ſi les mouvemens ſont ſouvent ſi contraires à ceux que le légiſlateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il gliſſé quelques erreurs, eſt toujours un ouvrage précieux.

Quelle maſſe de lumieres la connoiſſance de l'homme ne jetteroit-elle pas ſur les diverſes parties de l'adminiſtration !

L'habileté de l'écuyer conſiſte à ſavoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dreſſe ; & l'habileté du Miniſtre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La ſcience de l'homme * 1. fait partie de la ſcience du gouvernement. Le Miniſtre doit y joindre celles des affaires * 2. C'eſt alors qu'il peut établir de bonnes loix.

Que les philoſophes pénetrent donc de plus en plus dans l'abime du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de ſon mouvement, & que le Miniſtre profitant de leurs découvertes, en faſſe ſelon les tems, les lieux & les circonſtances, une heureuſe application.

Regarde-t-on la connoiſſance de l'homme comme abſolument néceſſaire au légiſlateur ? rien de plus important que l'examen d'un problême qui la ſuppoſe.

Si les hommes perſonnellement indifférens à

cette queſtion, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils ſentiroient que de tous les obſtacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'eſt de regarder les talens & les vertus comme un effet de l'organiſation. Nulle opinion ne favoriſe plus la pareſſe & la négligence des Inſtituteurs. Si l'organiſation nous fait preſqu'en entier ce que nous ſommes ; à quel titre reprocher au Maître l'ignorance & la ſtupidité de ſes Eleves? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'inſtruction les torts de la nature ? que lui répondre? & lorſqu'on admet un principe, comment en nier la conſéquence immédiate.

Au contraire ſi l'on prouve que les talens & les vertus ſont des acquiſitions, on aura éveillé l'induſtrie de ce même Maître & prévenu ſa négligence : on l'aura rendu plus ſoigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ſes diſciples.

Le génie plus ardent à perfectionner les inſtrumens de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talens & de notre ſottiſe. Or qui ſait à quel point le génie porteroit alors ſes découvertes * 3 ? Ce dont on eſt ſûr, c'eſt qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation & qu'elle eſt juſqu'aujourd'hui preſqu'entiérement réduite à l'étude de quelques ſciences fauſſes auxquelles l'ignorance eſt préférable.

CHAPITRE III.

De la fausse Science ou de l'Ignorance acquise.

L'Homme naît ignorant : il ne naît point sot, & ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumieres naturelles, il faut de l'art & de la méthode : il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs : il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sottise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse : c'est qu'on y est élevé par de faux savans, qu'on y lit de sots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mauvaise compagnie. Le bon livre est presque partout le livre défendu * 4. L'esprit & la raison en sollicitent la publication, la bigoterie s'y oppose, elle veut commander à l'univers; elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point milieu entre la vraie & la fausse connoissance. L'ignorant est autant au-dessus du faux savant qu'au-dessous de l'homme d'esprit. Ce que desire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde : ce qu'il craint, c'est que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir ? A des scholastiques. De tous les enfans d'Adam, ce sont les plus stupides & les plus orgueilleux * 5. „ Le pur scholastique, selon Ra-

„ belais, tient entre les hommes la place qu'oc-
„ cupe entre les animaux, celui qui ne laboure
„ point comme le bœuf; ne porte point le bât
„ comme la mule, n'aboye point au voleur
„ comme le chien, mais qui semblable au singe,
„ salit tout, brise tout, mord le passant & nuit à
„ tous."

Le scholastique puissant en mots est foible en raisonnemens : aussi que forme-t-il? Des hommes savamment absurdes & * 6. orgueilleusement stupides. En fait de stupidité, je l'ai déja dit, il en est de deux sortes; l'une naturelle, l'autre acquise; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'instruction. Entre ces deux especes d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable? La derniere. L'homme qui ne sait rien peut apprendre; il ne s'agit que d'en allumer en lui le desir. Mais qui sait mal & a par dégré perdu sa raison en croyant la perfectionner, a trop cherement acheté sa sottise pour jamais y renoncer (*a*). L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance? Il ne s'éleve plus jusqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoissance de ce qu'il savoit est en partie attachée à l'oubli de ce qu'il sait. Pour placer un certain nombre de vérités dans sa mémoire, il faudroit souvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du tems; & s'il se fait enfin, c'est trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talens divers ne montroient-ils pas dès leur adolescence? A vingt

(*a*) Un jeune Peintre d'après la mauvaise maniere de son maître fait un tableau, le présente à Raphaël. Que pensez-vous de ce tableau, lui dit-il, *que vous sauriez bientôt quelque chose*, répond Raphaël, *si vous ne saviez rien.*

ans Alexandre déja homme de Lettres & grand capitaine entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge les Scipion & les Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entreprises. Avant la maturité des ans Pompée vainqueur en Europe, en Asie & en Afrique, remplissoit l'univers de sa gloire. Or comment ces Grecs & ces Romains à la fois hommes de Lettres, Orateurs, Capitaines, hommes d'Etat, se rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & souvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne seroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différens de ceux d'aujourd'hui? Leur organisation étoit-elle plus parfaite? Non sans doute: car dans les sciences & les arts de la Navigation, de la Physique, de l'Horlogerie, des Mathématiques, &c. l'on sait que les modernes l'emportent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si longtems conservée dans la morale, la politique & la législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des scholastiques, c'étoit à des philosophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître: c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses éleves? aucun. Que desire-t-il? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des superstitieux, d'éjointer, si je l'ose dire, les aîles de leur génie, d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance *7. & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siecles d'or des scholastiques furent ces siecles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un philosophe Anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. „ Les hommes changés com-
„ me Nabuchodonosor en brutes & en mules
„ étoient scellés, bridés, chargés de pesans far-
„ deaux, ils gémissoient sous le faix de la supersti-
„ tion, mais enfin quelques-unes des mules venant
„ à se cabrer, elles renverserent à la fois la char-
„ ge & le cavalier. „

Nulle réforme à espérer dans l'éducation tant qu'elle sera confiée à des scholastiques. Sous de tels Instituteurs, la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs ; & les anciens conserveront sur les modernes tant en morale, qu'en politique & en législation, une supériorité qu'ils devront non à la supériorité de l'organisation, mais, comme je l'ai déja dit, à celle de leur instruction.

J'ai montré le vuide des fausses sciences.

J'ai fait sentir toute l'importance de cet ouvrage.

Il me reste à parler de sa sécheresse.

CHAPITRE IV.

De la sécheresse de ce sujet & de la difficulté de le traiter.

L'Examen de la question que je me suis proposé, exige une discussion fine & approfondie. Toute discussion de cette espece est ennuyeuse.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déjà habitué à la fatigue de l'attention, lise ce livre sans dégoût : je n'en serai pas surpris. Son estime sans doute me suffiroit, si pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord proposé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jetter sur une question aussi grave & aussi sérieuse. Je voudrois éclairer l'homme ordinaire ; & chez presque toutes les nations cet homme est incapable d'attention : ce qui l'applique le dégoûte, c'est surtout en France que ces sortes d'hommes sont les plus communs.

J'ai passé dix ans à Paris ; l'esprit de bigoterie & de fanatisme n'y regnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'est maintenant en France l'esprit du jour. Quant aux gens du monde, ils sont de plus en plus indifférens aux ouvrages de raisonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule, * 8. qui satisfait leur malignité sans les arracher à leur paresse. Je renonce donc à l'espoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnasse, je ne répandrois jamais assez d'agrément sur un sujet aussi sec, aussi sérieux.

J'observerai cependant que si l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple est moins leger & moins frivole * 9. qu'on ne le croit ; ou l'esprit de ses savans est très-différent de l'esprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc & soient assurés malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront partout de justes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une chose, c'est d'oser quelquefois dédaigner l'estime d'une seule nation, & de se rappeller qu'un esprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des sujets intéressans pour tous les peuples.

Celui que je traite eſt de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Eſprit* que pour les approfondir davantage, les préſenter ſous un point de vue nouveau & en tirer de nouvelles conſéquences.

En Géométrie tout problême non exactement réſolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonſtration. Il en eſt de même en morale & en politique.

Qu'on ne ſe refuſe donc pas à l'examen d'une queſtion ſi importante, & dont la ſolution d'ailleurs exige l'expoſition de vérités encore peu connues.

La différence des eſprits eſt-elle l'effet de la différence, ou de l'organiſation ou de l'éducation? C'eſt l'objet de ma recherche.

SECTION I.

L'éducation néceſſairement différente des différens hommes eſt peut-être la cauſe de cette inégalité des eſprits juſqu'à préſent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'APRENDS encore : mon inſtruction n'eſt point achevée. Quand le ſera-t-elle ? Lorſque je n'en ſerai plus ſuſceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'eſt proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçuſſent préciſément les mêmes inſtructions, que faudroit-il ? Qu'ils ſe trouvaſſent préciſément dans les mêmes poſitions, dans les mêmes circonſtances. Une telle hypotheſe eſt impoſſible. Il eſt donc évident que perſonne ne reçoit les mêmes inſtructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation juſqu'au terme de notre vie ? Pourquoi ne la pas fixer au tems ſpécialement conſacré à l'inſtruction, c'eſt-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adoleſcence ?

Je veux bien me renfermer dans cet espace de tems. Je prouverai pareillement qu'il est impossible à deux hommes d'acquérir précisément les mêmes idées.

CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'EST à l'instant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie qu'il reçoit ses premieres instructions. C'est quelquefois dans les flancs où il est conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de santé. Cependant la mere accouche ; l'enfant s'agite, pousse des cris ; la faim l'échauffe ; il sent un besoin ; ce besoin desserre ses levres, lui fait saisir & sucer avidement le sein nouricier. Quelques mois s'écoulent, ses yeux se dessilent, ses organes se fortifient : ils deviennent peu-à-peu susceptibles de toutes les impressions. Alors le sens de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de de son ame sont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule & gravent une infinité d'idées (*a*) dans sa mémoire. Dans ces premiers momens quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance ? les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfans le même précepteur, leur a-t-il appris à distinguer leurs Lettres,

(*a*) Voyez l'éloquent & admirable discours de M. de Buffon sur l'homme.

à lire, à réciter leur catéchiſme, &c.? on croit leur avoir donné la même éducation. Le philoſophe en juge autrement. Selon lui les vrais précepteurs de l'enfance ſont les objets qui l'environnent : c'eſt à ces Inſtituteurs qu'elle doit preſque toutes ſes idées.

CHAPITRE III.

Des Inſtituteurs de l'enfance.

UNE courte hiſtoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour? mille ſons frappent ſes oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ſes yeux; & ils ne lui préſentent que des objets mal terminés. C'eſt inſenſiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à ſentir & à rectifier les erreurs d'un ſens par un autre ſens. (*a*)

Toujours frappé des mêmes ſenſations à la préſence des mêmes objets, il en acquiert un ſouvenir d'autant plus net, que la même action des objets ſur lui eſt plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de ſon éducation la plus conſidérable.

Cependant l'Enfant grandit : il marche & marche ſeul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conſerver ſon corps dans l'équilibre &

(*a*) Les ſens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours ſur nous l'impreſſion qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroit-elle ronde à une certaine diſtance? c'eſt qu'à cette diſtance les rayons réfléchis de la tour doivent ſe confondre & me la faire paroître telle; c'eſt qu'il eſt des cas où la forme réelle des objets ne peut être conſtaté que par le témoignage uniforme de pluſieurs ſens.

à s'assurer sur ses jambes. Plus les chûtes sont douloureuses, plus elles sont instructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'Enfant s'est-il fortifié ? court-il ? est-il déja en état de sauter les petits canaux qui traversent & arrosent les bosquets d'un jardin ? c'est alors que par des essais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner sa secousse à la largeur de ces canaux.

Une pierre se détache-t-elle de leur pourtour ? la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface ? il acquiert en cet instant la premiere idée de la pesanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que par hazard ou par maladresse l'un & l'autre tombent sur son pied, l'inégal degré de douleur occasionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux ? il apprend que certains corps sont brisés du coup auquel d'autres résistent.

Il n'est donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'instituteurs chargés de l'éducation de notre enfance. (*a*)

Mais ces Instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous ? non : le hazard n'est exactement le

(*a*) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'est que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le tems que l'enfant met à parcourir ces divers états ? il suffit qu'il les parcoure. Il n'est pas nécessaire que ma narration soit aussi longue que l'enfance de l'homme.

même pour personne ; & dans la supposition que ce soit à leur chûte que deux enfans doivent leur adresse à marcher, courir & sauter, je dis qu'il est impossible que leur faisant faire précisément le même nombre de chûtes & de chûtes aussi douloureuses, le hazard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportés deux enfans dans une plaine, un bois, un spectacle, une assemblée, enfin dans une boutique, ces enfans par leur seule position physique, ne seront ni précisément frappés des mêmes objets, ni par conséquent affectés des mêmes sensations. D'ailleurs que de spectacles différens seront par des accidens journaliers sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfans !

Deux freres voyagent avec leurs parens, & pour arriver chez eux ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes. L'ainé suit le Pere par des chemins escarpés & courts. Que voit-il? la nature sous toutes les formes de l'horreur, des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des masses de rochers suspendues sur la tête du voyageur, des abymes sans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrens se précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a suivi sa Mere dans des routes plus fréquentées, où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui? par-tout des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où serpentent des ruisseaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de bestiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impressions très-différentes. Or mille hazards de cette espece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'est, pour

ainsi

ainſi dire, qu'un long tiſſu d'accidens pareils. Qu'on ne ſe flatte donc jamais de pouvoir donner préciſément les mêmes inſtructions à deux enfans.

Mais quelle influence peut avoir ſur les eſprits une différence d'inſtruction occaſionnée par quelque légere différence dans les objets environnans? Eh! quoi ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes & combinées avec celles que deux hommes ont déja en commun, peut produire de différence dans leur maniere totale de voir & de juger?

Au reſte je veux que le hazard préſente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame eſt préciſément dans la même ſituation, & où ces objets en conſéquence doivent faire ſur eux la même impreſſion?

CHAPITRE IV.

De la différente impreſſion des objets ſur nous.

Que des objets différens produiſent ſur nous des ſenſations diverſes, c'eſt un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'eſt que les mêmes objets excitent en nous des impreſſions différentes, ſelon le moment où ils nous ſont préſentés : & c'eſt peut-être à cette différence d'impreſſion, qu'il faut principalement rapporter & la diverſité & la grande inégalité d'eſprit apperçue entre des hommes, qui nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes

& les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à peu près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des momens de calme & de repos, où sa surface n'est pas même troublée par le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hazard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loisir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hazards de cette espece sont très-communs, sur-tout dans la premiere jeunesse. Un enfant fait une faute & pour le punir on l'enferme dans sa chambre ; il y est seul. Que faire ? il voit des pots de fleurs sur la fenêtre : il les cueille ; il en considere les couleurs, il en observe les nuances ; son désœuvrement semble donner plus de finesse au sens de sa vue. Il en est alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a le sens de l'ouïe & du tact plus fin que les autres hommes, c'est qu'il n'est pas distrait comme eux par l'action de la lumiere sur son œil ; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus c'est l'attention que l'Eleve est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux, qui dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard distrait ou un coup d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'est une punition ou

un hazard pareil, qui ſouvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un Peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoiſſance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette eſpece. Or à combien de hazards, & d'accidens ſemblables l'éducation de l'enfance n'eſt-elle pas ſoumiſe? & comment imaginer qu'elle puiſſe être la même pour deux Individus? que d'autres cauſes d'ailleurs s'oppoſent à ce que les enfans, ſoit dans le college, ſoit dans la maiſon paternelle, reçoivent les mêmes inſtructions!

CHAPITRE V.

De l'éducation des colleges.

ON veut que les enfans ayent reçu les mêmes inſtructions, lorſqu'ils ont été élevés dans les mêmes colleges. Mais à quel âge y entrent-ils? à ſept ou huit ans. Or à cet âge ils ont déja chargé leur mémoire d'idées, qui dues en partie au hazard, en partie acquiſes dans la maiſon paternelle, ſont dépendantes de l'état, du caractere, de la fortune & des richeſſes de leurs parens. Faut-il donc s'étonner ſi les enfans entrés au college avec des idées ſouvent ſi différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de ſcience, & ſi leurs idées déja acquiſes ſe mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les alterent conſidérablement? des idées ainſi altérées ſe combinant de nouveau entr'elles, doivent ſouvent donner des produits inattendus. De là cette inégalité

des esprits, & cette diversité de goûts observée dans les Eleves du même college. (*a*)

En est-il ainsi de l'éducation domestique?

CHAPITRE VI.

De l'éducation domestique.

CETTE sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle est plus la même. Deux freres élevés chez leurs parens ont le même Précepteur, ont à peu près les mêmes objets sous les yeux; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle? suppose-t-on à cet effet deux freres jumeaux? soit : mais auront-ils eu la même nourrice? Qu'importe? Il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractere de la nourrice sur celui du nourrisson? on n'en doutoit pas du moins en Grece, & l'on en est assuré par le cas qu'on y faisoit des nourrices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, si le Spartiate encore à la mamelle ne crie point; s'il est inaccessible à la crainte & déja patient dans la douleur; c'est sa nourrice qui le rend tel. Or en France que j'habite, comme en Grece, le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent.

(*a*) J'observerai d'ailleurs que c'est au hazard, c'est-à-dire, à ce que le Maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa gouvernante ou de son Précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les Classes, seroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux & les ait élevés avec le même soin. S'imagine-t-on que remis par elle à leurs parens, les peres & meres aient pour ces deux enfans précisément le même degré de tendresse ; & que la préférence donnée sans s'en appercevoir, à l'un des deux, n'ait nulle influence sur son éducation ? Veut-on encore que le pere & la mere les chérissent également ? en sera-t-il de même des domestiques ? le Précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ? l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfans, sera-t-elle long-tems ignorée de l'autre ? l'humeur ou la patience du Maître, la douceur ou la sévérité de ses leçons, ne produiront-elles sur eux aucun effet ? ces deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même santé ?

Dans la carriere des Arts & des Sciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, si le premier est arrêté par quelque maladie, s'il laisse prendre au second trop d'avance sur lui, l'étude lui devient odieuse. Un enfant perd-il l'espoir de se distinguer ? est-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de supérieurs ? il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment est alors impuissante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention, lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande ; mais elle ne lui inspire pas cette ardeur studieuse, seul garant des grands succès. C'est l'émulation qui produit les génies, & c'est le desir de s'illustrer qui crée les talens. C'est du moment où l'amour de la gloire se fait sentir à l'homme & se développe en lui, qu'on peut datter les progrès de son esprit. Je l'ai toujours pensé, la Science de l'éducation n'est peut-

être que la Science des moyens d'exciter l'émulation. Un seul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au soin avec lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois suffi pour le douer de cette espece d'attention à laquelle il a dû dans la suite la supériorité de son esprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu. Cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres Instituteurs qu'il est utile de faire connoître. D'ailleurs c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts & nos talens. Cette seconde éducation la moins uniforme & la plus abandonnée au hazard, est en même tems la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adolescence.

C'EST au sortir du college, c'est à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adolescence. Elle est moins la même : elle est plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hazard & sans doute plus importante. L'homme alors est assiégé par un plus grand nombre de sensations. Tout ce qui l'environne le frappe & le frappe vivement.

C'est dans l'âge où certaines passions s'éveillent, que tous les objets de la nature agissent & pesent le plus fortement sur lui. C'est alors qu'il

reçoit l'instruction la plus efficace, que ses goûts & son caractere se fixent, & qu'enfin plus libre & plus lui-même, les passions allumées dans son cœur déterminent ses habitudes & souvent toute la conduite de sa vie.

Dans les enfans la différence de l'esprit & du caractere, n'est pas toujours extrêmement sensible. Occupés du même genre d'études, soumis à la même regle, à la même discipline, & d'ailleurs sans passions, leur extérieur est assez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'est point encore formé, ou est encore imperceptible. Je compare deux enfans à deux hommes assis sur un même tertre, mais dans une direction différente. Qu'ils se levent & suivent en marchant la direction dans laquelle ils se trouvent, ils s'éloigneront insensiblement & se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelqu'accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfans est dans les colleges l'effet de la contrainte. En sortent-ils? la contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus soumise au hazard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or plus les objets environnans sont multipliés & variés, moins le Pere ou le Maître peut s'assurer du résultat de leur impression; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux Instituteurs de l'adolescent, sont la forme du gouvernement sous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation.

Maîtres & disciples tout est soumis à ces Instituteurs; ce sont les principaux : cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces Instituteurs je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde; son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie; (*a*) enfin ses amis, ses lectures & ses maîtresses. Or c'est du hazard qu'il tient son état d'opulence ou de pauvreté : le hazard préside au choix de ses sociétés, * 10. de ses amis, de ses lectures & de ses maîtresses. Il nomme donc la plupart de ses Instituteurs. De plus c'est le hazard qui le plaçant dans telles ou telles positions, allume, éteint ou modifie ses goûts & ses passions, & qui par conséquent a la plus grande part à la formation même de son caractre. Le caractere est dans l'homme l'effet immédiat de ses passions, & ses passions souvent l'effet immédiat des situations où il se trouve.

Les caracteres les plus tranchés sont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidens. C'est d'une infinité de fils de chanvre que se composent les plus gros cables * 11. Il n'est point de changement que le hazard ne puisse occasionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changemens s'operent-ils presque toujours à son insçu? c'est que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât sur lui-même l'œil le plus févere & le plus observateur. Or le plaisir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté, &c. le détournent également de cette observation. Tout le distrait

(*a*) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits? Vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit. On s'éclaire; c'est, me disoit un jour un auteur célebre au desir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talens.

de lui-même. On a d'ailleurs tant de respect pour soi, tant de vénération pour sa conduite, on la regarde comme le produit de réflexions si sages & si profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuse, & l'on obéit à l'orgueil.

Le hazard a donc sur notre éducation une influence nécessaire & considérable. Les événemens de notre vie sont souvent le produit des plus petits hazards. Je sais que cet aveu répugne à notre vanité. Elle suppose toujours de grandes causes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'est pour détruire les illusions de l'orgueil qu'empruntant le secours des faits, je prouverai que c'est aux plus petits accidents, que les Citoyens les plus illustres ont été quelquefois redevables de leurs talens. D'où je conclurai que le hazard agissant de la même maniere sur tous les hommes, si ses effets sur les esprits ordinaires sont moins remarqués, c'est uniquement parce que ces sortes d'esprits sont moins remarquables.

CHAPITRE VIII.

Des hazards auxquels nous devons souvent les hommes illlustres.

POUR premier exemple je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mere avoit un Directeur: il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'antichambre. La mere rendoit de fréquentes visites à ce Directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'antichambre. C'est-là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui, tandis

que sa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut : comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire il s'approche des planches ou l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engraînement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, devine le reste; projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès; son goût pour les mécaniques se décide, ses talens se développent, & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du flûteur automate.

Un hazard de la même espece alluma le génie de Milton. Cromwel meurt : son fils lui succede : il est chassé de l'Angleterre. Milton partage son infortune, perd la place de Sécretaire du Protecteur; il est emprisonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il se retire enfin à la campagne & là dans le loisir de la retraite & de la disgrace, il compose le poëme, qui projetté dans sa jeunesse, l'a placé au rang des plus grands hommes. —

Si Shakespear eût comme son pere, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce & sa province; s'il ne se fut point associé à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été poursuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé

d'être un acteur médiocre * 12, il ne se fut pas fait auteur, le sensé Shakespear n'eût jamais été le célebre Shakespear; & quelqu'habileté qu'il eût porté dans son commerce de laine, son nom n'eût point illustré l'Angleterre.

C'est un hazard à peu près semblable qui décida le goût de Moliere pour le Théâtre. Son grand-pere aimoit la Comédie, il l'y menoit souvent, le jeune homme vivoit dans la dissipation: le pere s'en appercevant demande en colere, si l'on veut faire de son fils un Comédien. *Plût-à-Dieu!* répond le grand-pere, *qu'il fût aussi bon acteur que Montrose.* Ce mot frappe le jeune Moliere : il prend en dégoût son métier; & la France doit son plus grand Comique au hazard de cette réponse. Moliere, tapissier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour sa maîtresse, devient Poëte, compose Mélite, puis Cinna, Rodogune &c. Il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille sage fut resté avocat : il eût composé des factures oubliées comme les causes qu'il eût défendu. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mere; la mort de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont en des genres différens, donné cinq hommes illustres à l'Europe (*a*).

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les écrivains célebres par leurs talents, & redevables de ces talens à de semblables hazards.

[*a*] On dira sans doute que de semblables hazards ne produisent de tels effets que sur des hommes organisés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la section suivante.

Plusieurs philosophes adoptent sur ce point mon opinion. M. Bonnet (*a*), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, selon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science; mais à quoi rapporter cette attention? au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or ce goût n'est pas un pur don de la nature (*b*). Naît-on sans idées? On naît aussi sans goût. On peut donc les regarder comme des acquisitions (*c*) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'événemens ou de hazards à peu près pareils à ceux que j'ai cités. * 14.

M. Rousseau n'est pas de cet avis. Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hazard. En entrant dans le monde la fortune l'attache à la suite d'un Ambassadeur. Une tracasserie avec ce Ministre lui fait abandonner la carriere politique * 15. & suivre celle des arts & des sciences; il a le choix entre l'éloquence & la musique. Egalement propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque temps incertain: un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence; un enchaînement d'une autre espece eût pu en faire un Musicien. Qui

(*a*) Voyez son essai analitique des facultés de l'ame.

[*b*] Si les enfants ont rarement le goût qu'on veut leur inspirer, c'est la faute de leurs Instituteurs, & non celle de leur organisation.

(*c*) La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer & de combiner. En effet toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports, que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la section suivante, ce qu'est en nous cette faculté.

ſait ſi les faveurs d'une belle Cantatrice n'euſſent pas produit en lui cet effet * 16. Nul ne peut du moins aſſurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rouſſeau dans la carriere de l'éloquence ? C'eſt ſon ſecret ; je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'eſt qu'en ce genre ſon premier ſuccès ſuffiſoit pour fixer ſon choix.

L'academie de Dijon avait propoſé un prix d'éloquence. Le ſujet étoit bizarre (*a*). Il s'agiſſoit de ſavoir, *ſi les ſciences étoient plus nuiſibles qu'utiles à la ſociété*. La ſeule maniere piquante de traiter cette queſtion, c'étoit de prendre parti contre les ſciences. M. Rouſſeau le ſentit. Il fit ſur ce plan un diſcours éloquent qui méritoit de grands éloges & qui les obtint. Ce ſuccès fit époque dans ſa vie. Delà ſa gloire, ſes infortunes & ſes paradoxes.

Frappé des beautés de ſon propre diſcours, les maximes de l'orateur * 17. deviennent bientôt celles du philoſophe ; & de ce moment livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il pour défendre ſon opinion, ſoutenir que l'homme abſolument brute, l'homme ſans art, ſans induſtrie & inférieur à tout ſauvage connu, eſt cependant, & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amſterdam? il le ſoutient.

Dupe de ſa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philoſophe, & ſes erreurs deviennent les conſéquences de ſon premier ſuccès. De moindres cauſes ont ſouvent

(*a*) Celui qui propoſa ce prix crut apparemment que le ſeul moyen d'être auſſi eſtimable que tout autre, c'eſt que tout autre fut auſſi ignorant que lui.

produit de plus grands effets. Aigri ensuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la singularité, M. Rousseau quitte Paris & ses amis. Il se retire à Montmorenci * 18. Il y compose, y publie son Emile, y est poursuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocrisie. Estimé de toute l'Europe pour son éloquence, il est persécuté en France. On lui applique ce passage; *cruciatur ubi est, laudatur ubi non est* (*a*). Obligé enfin de se retirer en Suisse, de plus en plus irrité contre la persécution, il y écrit la fameuse lettre adressée à l'archevêque de Paris, & c'est ainsi que toutes les idées d'un homme, toute sa gloire & ses infortunes, se trouvent souvent enchaînées par le pouvoir invisible d'un premier événement. M. Rousseau, ainsi qu'une infinité d'hommes illustres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvres du hazard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à considérer les causes auxquelles les grands hommes ont été si souvent redevables de leurs talens: mon sujet m'y forçoit. Je ne me suis point appesanti sur les détails. Je savois qu'amoureux des grands talens, peu importe au public les petites causes qui les produisent. Je vois avec plaisir un fleuve rouler majestueusement ses flots à travers la plaine: mais c'est avec effort que mon imagination remonte jusqu'à ses sources, pour y rassembler le volume des eaux nécessaires à son cours. C'est en masse que les objets se présentent à nous: c'est avec peine qu'on se prête à leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comete qui traverse impétueusement notre univers & le menace de ruine, ne soit qu'un

(*a*) Cette sentence est appliquable à presque tous les philosophes dont les écrits ont obtenu l'estime publique.

composé plus ou moins grand d'atômes invisibles.

En morale comme en physique, le grand seul nous frappe. On suppose toujours de grandes causes à de grands effets. On veut que des signes dans le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des empires. Cependant que de croisades entreprises ou suspendues, des révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme ou d'un Ministre. C'est faute de mémoire ou d'anecdotes secretes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gand de la duchesse de Marlborough (*a*).

Qu'on applique aux simples citoyens ce que je dis des empires L'on voit pareillement que leur élevation ou leur abaissement, leur bonheur ou leur malheur, sont le produit d'un certain concours de circonstances & d'une infinité de hazards imprévus & stériles en apparence. Je compare les petits accidens qui préparent les grands événemens de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'insinuant insensiblement dans les fentes d'un rocher, y grossit pour le faire un jour éclater.

Le hazard a (*b*) & aura donc toujours part à notre éducation, & sur-tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans

(*a*) Une grande acreté dans la matiere séminale alluma, disent les médecins, la violente passion d'Henri VIII. pour les femmes. C'est donc à cette acreté, que l'Angleterre dut la destruction du Papisme. L'histoire perdroit peut-être de sa noblesse & de sa dignité, si l'on étoit toujours attentif à remonter ainsi jusqu'aux causes secrettes des grands événemens : mais elle en seroit bien plus instructive.

(*b*) J'avertis le lecteur que par ce mot de hazard, j'entends l'enchainement inconnu des causes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre signification.

une nation ? qu'on obſerve les moyens dont ſe ſert le hazard, pour inſpirer aux hommes les deſirs de s'illuſtrer. Cette obſervation faite, qu'on les place à deſſein & fréquemment dans les mêmes poſitions, où le hazard les place rarement, c'eſt le ſeul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme eſt maintenant preſqu'en entier abandonnée au hazard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder ſur des principes ſimples & invariables. C'eſt l'unique maniere de diminuer l'influence que le hazard a ſur elle, & de lever les contradictions qui ſe trouvent & doivent néceſſairement ſe trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

CHAPITRE IX.

Des cauſes principales de la contradiction des préceptes ſur l'éducation.

EN Europe, & ſur-tout dans les pays Catholiques, ſi tous les préceptes de l'éducation ſont contradictoires, c'eſt que l'inſtruction publique y eſt confiée à deux puiſſances, dont les intérêts ſont oppoſés, & dont les préceptes en conſéquence doivent être contraires & différens.

L'une eſt la puiſſance ſpirituelle :
L'autre eſt la puiſſance temporelle.

La force & la grandeur de cette derniere dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le Prince n'eſt vraiment

vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le Prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés & vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés; moins ils ont de lumieres, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre; qu'importe au pape lequel des deux sera esclave ou maître, si le vainqueur lui doit être aussi soumis que le vaincu! Que les François succombent sous les efforts des Portugais; que la maison de Bragance monte sur le trône des Bourbons, le pape ne voit dans cet événement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le sacerdoce exige d'une nation? une soumission aveugle, une crédulité sans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs se rende célebre par ses talens ou ses vertus patriotiques, c'est ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talens & les grandes vertus sont presqu'inconnues en Espagne, en Portugal & par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition, il est vrai, est commune aux deux puissances; mais les moyens de la satisfaire sont bien différens. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les passions.

Si c'est à l'amour du bien public, de la justice, de la richesse, de la gloire, que la puissance temporelle doit ses guerriers, ses magis-

trats, ſes négocians & ſes ſavans; ſi c'eſt par le commerce de ſes villes, la valeur de ſes troupes, l'équité de ſon ſénat, le génie de ſes ſavans, que le Prince rend ſa nation reſpectable aux autres nations, les paſſions fortes & dirigées au bien général ſervent donc de baſe à ſa grandeur.

C'eſt au contraire ſur la deſtruction de ces mêmes paſſions que le corps eccléſiaſtique fonde la ſienne. Le prêtre eſt ambitieux, mais l'ambition lui eſt odieuſe dans le laïc. Elle s'oppoſe à ſes deſſeins. Le projet du prêtre eſt d'éteindre en l'homme tout deſir, de le dégoûter de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de profiter de ſon dégoût pour s'approprier l'un & l'autre. * 19. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le ſyſtême religieux a toujours été dirigé ſur ce plan.

Au moment où le Chriſtianiſme s'établit, que prêcha-t-il? *la communauté des biens*. Qui ſe préſenta pour dépoſitaire des biens mis en commun? le prêtre. Qui viola ce dépôt & s'en fit propriétaire? le prêtre. Lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit, qui l'accrédita? le prêtre. Ce bruit étoit favorable à ſes deſſeins, il eſpéra que frappé d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie, leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage. Le ciel eſt la vraie patrie des hommes: pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres? Si de tels diſcours n'en détacherent point entiérement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les ſouverains frappés de l'eſpoir d'une grande puiſſance dans les cieux, conſentirent quelquefois à remettre au ſacerdoce, une partie de leur autorité ſur la ter-

re. Le prêtre s'en saisit, & pour se la conserver, décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Aristides, les Timoléons, enfin tous les défenseurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier; & l'on le vit à ceux des anciens héros, substituer celui d'un St. Antoine, d'un St. Crepin, d'une Ste Claire, d'un St. Fiacre, d'un St. François, enfin le nom de tous ces solitaires qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus, se retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles le sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors sans desirs pour les biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférens à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici bas? un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret, où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles durent donc en tous pays employer des moyens très-différens. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les esprits que des préceptes contradictoires & relatifs à l'intérêt, que l'une eût d'allumer & l'autre d'éteindre les passions (*a*).

(*a*) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le théologien insulte-t-il aux passions? c'est le pendule qui se moque de son ressort, & l'effet qui méconnoît sa cause.

C'est la probité cependant que prêchent également ces deux puissances; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même signification; & sous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée, qu'en avoit l'ancienne Rome sous le consulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raison commence à poindre, les hommes savent déja que pour tous, les mêmes mots ne sont pas représentatifs des mêmes idées. En conséquence qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur? qu'il attache une idée nette aux expressions dont il se sert. Le regne de l'obscure scholastique peut disparoître; les théologiens n'en imposeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernemens. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'ils ne conserveront pas du moins leur puissance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquise; les tems & les circonstances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la nécessité des passions: on sait que c'est à leur conservation qu'est attachée celle des empires. Les passions en effet sont des desirs vifs: ces desirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance sont des passions nuisibles & criminelles, il en est autrement du desir de s'illustrer par des talens & des vertus patriotiques * 21. En anéantissant les desirs, on anéantit l'ame, & tout homme sans passions n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour se mouvoir.

Vous êtes, ô ministres catholiques! riches & puissans sur la terre; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentés leur abrutissement,

& ces nations vaincues par d'autres, cesseront de vous être soumises. Il faut pour votre intérêt même, que les passions & les besoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer sa nature.

O vénérables théologiens ! ô brutes ! ô mes freres ! abandonnez ce projet ridicule : étudiez le cœur humain, examinez les ressorts qui le meuvent : & si vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la politique * 22, abstenez-vous de l'enseigner. L'orgueil vous a trop long-tems égarés. Rappellez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ses cris. La cour céleste en fut assourdie : pour l'appaiser chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme ; il en fit présent à Momus, & depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or parmi les poupées de cette espece, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule, fut un docteur, * 23. O poupée théologienne ! ne vous obstinez plus à vouloir détruire les passions ; ce sont les principes de vie d'un état * 24. Occupez-vous du soin de les diriger au bien général ; essayez de tracer à ce sujet le plan d'une instruction dont les principes simples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on est loin d'un tel plan d'instruction ! peu d'accord avec eux-mêmes, les parens & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enseigner aux enfans. Ils n'ont encore sur l'éducation que des idées confuses ; & de-là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçues dans la premiere jeunesse.

QU'ON me pardonne si pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble : le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin : c'est le tems de la conférence; celui où dans un discours sur la pudeur, la supérieure prouve qu'une Pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf heures sonnent; le maître à danser est au parloir. Formez bien vos pas, dit-il, à son écoliere : levez cette tête & regardez toujours votre danseur. Or lequel croire du maître de danse ou de la prieure? la pensionnaire l'ignore; & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réserve que la seconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'instruction, sinon aux desirs contradictoires qu'ont les parens, que leur fille soit à la fois agréable & réservée, & qu'elle joigne la pruderie du cloitre aux graces du théâtre? ils veulent concilier les inconciliables (*a*).

L'instruction Turque est peut-être la seule con-

(*a*) On desire qu'une fille soit vraie & ingénue. On lui présente un époux : il ne lui plaît pas : elle le dit : on le trouve mauvais. Les parens veulent donc qu'elle soit vraie ou fausse, suivant l'intérêt qu'ils ont, qu'elle soit l'une ou l'autre.

séquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes * 25.

Les préceptes de l'éducation seront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but? le plus grand avantage public, c'est-à-dire, le plus grand plaisir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

Les parens perdent-ils cet objet de vue; ils errent çà & là dans les voies de l'instruction. La mode seule est leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une Musicienne, il faut lui payer un Maître de Musique; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un Maître de Morale.

Lorsqu'une Mere s'est chargée de l'éducation de sa fille, elle lui dit le matin en mettant son rouge que la beauté n'est rien, que la bonté & les talens sont tout (*a*). L'on entre en ce moment à la toilette de la Mere : chacun répete à la petite fille qu'elle est jolie : on ne la loue pas une fois l'an sur ses talens, (*b*) & son humanité : d'ailleurs les seules récompenses promises à son application, à ses vertus, sont des parures : & l'on veut cependant que la petite fille soit indifférente à sa beauté. Quelle confusion une telle conduite ne doit-elle pas jetter dans ses idées!

(*a*) Assure-t-on une fille que sans talens on reste sans époux? elle apprendra demain que la plus sotte de ses compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot & qu'on n'épouse plus que la dot.

(*b*) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'est que la beauté est réellement la qualité la plus intéressante, la plus désirable dans celle à qui l'on fait visite, & dont on n'est ni le mari, ni l'ami, & que chez les femmes les hommes ne sont jamais qu'en visite.

L'instruction d'un jeune homme n'est pas plus conséquente. Le premier devoir qu'on lui prescrit, c'est l'observation des loix : le second c'est leur violation lorsqu'on l'offense ; il doit en cas d'insulte se battre sous peine de deshonneur. Lui prouve-t-on que c'est par des services rendus à la patrie qu'on obtient la considération de ce monde & la gloire céleste? quels modeles d'imitation lui propose-t-on? un moine, un dervis fanatique & fainéant dont l'intolérance a porté le trouble & la désolation dans les empires.

Un pere vient de recommander à son fils la fidélité à sa parole. Un théologien survient & dit à ce fils, qu'on n'en est pas tenu envers les ennemis de Dieu : que Louis XIV. par cette raison révoqua l'édit de Nantes donné par ses ancêtres ; que le pape a décidé cette question, en déclarant nul tout traité contracté entre les Princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils sont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des Chrétiens est un Dieu de vérité : que c'est à leur haine pour le mensonge qu'on reconnoît ses adorateurs, * 26. Est-il descendu de chaire ? il convient qu'il est très-prudent de la taire, * 27 ; que lui-même en louant la vérité se garde bien de la dire, * 28. L'homme en effet qui dans les pays catholiques, écriroit l'histoire vraie de son tems, souleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité * 29. Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la persécution est le muet, le sot ou le menteur.

Qu'à force de soins un Instituteur parvienne enfin à inspirer à son éleve la douceur & l'humanité, le Directeur entre & dit à cet éleve,

qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs ; que dans ce dernier cas l'indulgence eſt un crime, & qu'il faut brûler quiconque ne penſe pas comme lui.

Telle eſt l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les paſſions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de ſon diſciple. Il oublie alors que l'émulation eſt une paſſion, & même une paſſion très-forte, à en juger par ſes effets.

Tout eſt donc contradiction dans l'éducation. Quelle en eſt la cauſe? l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de cette Science ; l'on n'en a que des idées confuſes. Il faudroit éclairer les hommes : le prêtre s'y oppoſe. La vérité luit-elle un moment ſur eux ? il en abſorbe les rayons dans les ténebres de ſa ſcholaſtique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obſcurité, l'une des mots, * 30 l'autre de la nuit. Qu'au reſte l'on ne rapporte point à la ſeule théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en eſt auſſi qu'on doit aux vices des gouvernemens. Comment perſuader à l'adoleſcent d'être fidele, d'être ſûr dans la ſociété & d'y reſpecter les ſecrets d'autrui, lorſqu'en Angleterre même, le Gouvernement, ſous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers & trahit la confiance publique ? comment ſe flatter de lui inſpirer l'horreur de la délation & de l'eſpionnage, s'il voit les eſpions honorés, penſionnés & comblés de bienfaits ?

On veut qu'au ſortir du college, un jeune homme ſe répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y ſoit toujours chaſte : eſt-ce au moment où le beſoin d'aimer ſe fait le plus vivement ſentir, qu'inſenſible aux attraits des fem-

mes, (*a*) un jeune homme peut vivre sans desir au milieu d'elles? la stupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorsque le gouvernement fait bâtir des salles d'opéra; lorsque l'usage en ouvre l'entrée à la jeunesse, que jalouse de sa virginité elle voie toujours d'un œil indifférent, un spectacle où les transports, les plaisirs & le pouvoir de l'amour, sont peints des plus vives couleurs, & où cette passion pénetre dans les ames par les organes de tous les sens? (*b*).

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de toutes les contradictions de l'éducation Européenne & sur-tout de la papiste. Dans le brouillard de ses préceptes, comment reconnoître le sentier de la vertu? le Catholique s'en écarte donc souvent. Aussi sans principes fixes à cet égard, c'est aux positions où il se trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtresses que le hazard lui donne, qu'il doit ses vices ou ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hazard & comment faire pour y réussir?

(*a*) Je suppose qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les desirs de l'amour; que faire? instituer des exercices violens & en inspirer le goût à la jeunesse. L'exercice est en ce genre le sermon le plus efficace. Plus on transpire, plus on dépense d'esprits animaux, moins il reste de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des sauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuisement éprouvés dans des chasses longues & pénibles.

[*b*] Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les salles d'opéra ou de la Comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos usages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne suis, ni ennemi des spectacles ni sur ce point de l'avis de Mr. Rousseau. Les spectacles, sont sans contredit un plaisir. Or il n'est point de plaisirs qui dans les mains d'un Gouvernement sage, ne puissent devenir un principe productif de vertu, lorsqu'il en est la recompense.

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours : la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui divisées d'intérêt, enseigneront toujours deux morales * 31. contradictoires.

Par quelle fatalité ! dira-t-on presque tous les peuples ont-ils confié au sacerdoce l'instruction morale de leur jeunesse ! qu'est-ce que la morale des Papistes ? un composé de superstitions. Cependant il n'est rien qu'à l'aide de la superstition, le sacerdoce n'exécute. C'est par elle qu'il dépouille les Magistrats de leur autorité, & les Rois de leur pouvoir légitime : c'est par elle qu'il soumet les Peuples, qu'il acquiert sur eux une puissance souvent supérieure aux loix ; & par elle enfin qu'il corrompt jusqu'aux principes de la morale. Quel remede à ce mal ? Il n'en est qu'un : c'est de refondre en entier cette science. Il faudroit qu'un nouvel esprit présidât à la formation de ses nouveaux principes, & que tous tendissent à l'avantage public.

Il est tems que sous le titre de saints Ministres de la Morale, les Magistrats la fondent sur des principes simples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puissent se former des idées également justes & précises. Mais la simplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes passions des hommes ?

Leurs desirs peuvent être différens ; mais leur maniere de voir est essentiellement la même : ils agissent mal & voient bien. Tous naissent avec l'esprit juste ; tous saisissent la vérité, lorsqu'on la leur présente clairement. Quant à la jeunesse, elle en est d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitude à rompre & d'intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Ce n'est pas sans peine

qu'on parvient à fausser l'esprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient-ils de tems en tems à la lueur de la raison naturelle, la fausseté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur substituer des idées nouvelles? un pareil changement dans les idées suppose du tems & des soins, & cette tâche est trop pénible pour la plupart des hommes, qui souvent descendent au tombeau, sans avoir encor acquis d'idées nettes & précises de la vertu.

Quand en auront-ils de saines ? lorsque le systême religieux se confondra avec le systême du bonheur nationnal ; lorsque les Religions, instrumens habituels de l'ambition sacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Est-il possible d'imaginer une telle Religion, l'examen de cette question mérite l'attention du sage. Je jetterai donc en passant un coup d'œil sur les fausses Religions.

CHAPITRE XI.

Des fausses religions.

TOUTE *Religion*, dit Hobbes *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui avoué d'une nation, porte le nom de religion, désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition.* Les neuf incarnations de Wistnou sont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre Re-

ligion est fausse : la mienne seule est la vraie (*a*). Mais est-elle reconnue pour telle par l'univers? non ; la terre gémit encore sous une multitude de temples consacrés à l'erreur. Il n'en est aucune qui ne soit la Religion de quelques contrées.

L'histoire des Numa, des Zoroastres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les religions peuvent être considérées comme des institutions politiques, qui ont une grande influence sur le bonheur des nations. Je pense donc, puisque l'esprit humain produit encore de tems en tems des religions nouvelles, qu'il est important pour les rendre le moins malfaisantes possible, d'indiquer le plan à suivre dans leur création.

Toutes les religions sont fausses, à l'exception de la religion chrétienne, mais je ne la confonds pas avec le Papisme.

CHAPITRE XII.

Le Papisme est d'institution humaine.

LE Papisme n'est aux yeux d'un homme sensé qu'une pure idolatrie * 32. L'Eglise Romaine n'y voyoit sans doute qu'une institution humaine, lorsqu'elle faisoit de cette religion un usage scandaleux, un instrument de son avarice & de sa grandeur ; qu'elle s'en servoit pour favoriser

(*a*) Peut-être cette assertion paroîtra-t-elle absurde. Au reste cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, est l'effet de l'orgueil. Si chacun croit sa religion la meilleure, c'est que chacun se dit : *qui ne pense pas comme moi, a tort.* Je le dis donc comme les autres.

les projets criminels des Papes & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, disent les Papistes, sont calomnieuses.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il est vraisemblable que des Chefs d'Ordres monastiques regardassent la religion comme divine, lorsque pour enrichir eux & leurs Couvents, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre sainte quiconque mouroit sans leur rien laisser ; s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement professée, lorsqu'ils se rendoient * 33. propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur distribuer ; si les Papes croyent réellement pratiquer la justice & l'humilité, lorsqu'ils se déclaroient les distributeurs des Royaumes de l'Amérique sur lesquels ils n'avoient aucun droit ; lorsque par une ligne de démarquation, ils partageoient cette partie du monde * 34. entre les Espagnols & les Portugais ; lorsqu'ils prétendoient enfin commander aux Princes, ordonner de leur temporel & disposer arbitrairement des couronnes.

O Papistes ! examinez quelle fut en tous les siecles la conduite de votre Eglise ! Eut-elle intérêt d'entretenir garnison Romaine dans tous les empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes ? (c'est l'intérêt de toute secte ambitieuse.) Elle institua un grand nombre d'Ordres religieux ; fit construire & renter un grand nombre de monasteres ; eut enfin l'adresse de faire soudoyer cette milice ecclésiastique, par les nations même où elle l'établissoit.

Le même motif lui faisant désirer la multiplication du clergé séculier, elle multiplia les sacremens ; & les peuples pour se les faire administrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs

prêtres. Il égala bientôt celui des ſauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moiſſons; & ces prêtres ſéculiers & réguliers, furent entretenus aux dépens des nations Catholiques. Pour lier ces Prêtres plus étroitement à ſes intérêts, & jouir ſans partage de leur affection, l'Egliſe voulut encore que célibataires forcés, ils vécuſſent ſans femmes, ſans enfans, mais d'ailleurs dans un luxe & une aiſance qui de jour en jour leur rendit leur état plus cher. Ce n'eſt pas tout, pour accroître encore & ſa richeſſe & ſon pouvoir, l'Egliſe romaine tenta ſous le nom du denier St. Pierre ou autre, de lever des impôts dans tous les Royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre, & fit ſous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés ſur le Paradis.

Or lorſqu'en tous les ſiecles on voit le ſacerdoce ſacrifier conſtamment la vertu au deſir de la grandeur & de la richeſſe : lorſqu'en étudiant l'hiſtoire des Papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve ſi différente de celle preſcrite par l'Evangile, comment imaginer que les Chefs de cette Religion, aient vu en elle autre choſe qu'un moyen d'envahir la puiſſance & les tréſors de la terre * 35. D'après les mœurs & la conduite des Moines, du Clergé & des Pontifes, un Réformé peut, je crois, montrer pour la juſtification de ſa croyance & l'avantage des nations, que le Papiſme ne fut jamais qu'une inſtitution humaine. Mais pourquoi les Religions n'ont-elles été juſqu'à préſent que locales? ſeroit-il poſſible d'en concevoir une qui devînt univerſelle?

CHAPITRE XIII.

De la Religion universelle.

UNE Religion universelle ne peut être fondée que sur des principes éternels, invariables & qui susceptibles comme les propositions de la Géométrie, des démonstrations les plus rigoureuses, soient puisées dans la nature de l'homme & des choses. Est-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations? oui sans doute : & s'ils varient, ce n'est que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hazard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les Sociétés, quelle est la premiere & la plus sacrée? celle qui promet à chacun la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté.

Est-on propriétaire incertain de sa terre? on ne laboure point son champ, on ne cultive point son verger. Une nation est bientôt ravagée & détruite par la famine. Est-on propriétaire incertain de sa vie & de sa liberté? l'homme toujours en crainte est sans courage & sans industrie : uniquement occupé de sa conservation personnelle & resserré en lui-même, il ne porte point ses vues au dehors, il n'étudie point la science de l'homme, il n'en observe ni les desirs, ni les passions. Ce n'est cependant que dans cette connoissance préliminaire, qu'on peut puiser celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix si nécessaires

aux sociétés, leur sont-elles encore inconnues? Pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées? le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme par sa raison coopérât à son bonheur, & que dans les sociétés nombreuses * 36, le Chef-d'œuvre d'une excellente législation fût comme celui des autres Sciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme: je t'ai créé, je t'ai donné cinq sens, je t'ai doué de mémoire & par conséquent de raison. J'ai voulu que ta raison d'abord éguisée par le besoin, éclairée ensuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les instrumens du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les Sciences de premiere nécessité: j'ai voulu que cultivant cette même raison, tu parvinsses à la connoissance de mes volontés morales, c'est-à-dire, de tes devoirs envers la société, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoissance de la meilleure législation possible.

Voilà le seul culte auquel je veux que l'homme s'éleve, le seul qui puisse devenir universel, le seul digne d'un Dieu & qui soit marqué de son sceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du mensonge. La volonté d'un Dieu juste & bon, c'est que les fils de la terre soient heureux & qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public.

Tel est le vrai culte, celui que la Philosophie doit révéler aux nations. Nuls autres saints dans une telle religion que les Bienfaiteurs de l'humanité, que les Licurgues, les Solons, les Sydney, que les Inventeurs de quelque art, de quelque plaisir nouveau, mais conforme à l'intérêt géné-

ral : nuls autres réprouvés au contraire que les malfaiteurs envers la société & les atrabilaires ennemis de ses plaisirs.

Les prêtres seront-ils un jour les apôtres d'une telle religion? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus sur les principes de la morale & de la législation, [qui ne sont essentiellement que la même science,] y ont été amoncélés par leur politique. Ce n'est plus désormais que sur la destruction de la plupart des Religions, qu'on peut dans les Empires jetter les fondemens d'une morale saine. Plût à Dieu que les prêtres susceptibles d'une ambition noble, eussent cherché dans les principes constitutifs de l'homme, les loix invariables sur lesquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des sociétés! plût à Dieu que les systêmes religieux pussent devenir le Palladium de la félicité publique! c'est aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée sur la reconnoissance publique. Ils pourroient se dire chaque jour, C'est par nous que les mortels sont heureux. Une telle grandeur, une gloire aussi durable, leur paroît vile & méprisable. Vous pouviez, ô Ministres des autels! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux! vous avez préféré de commander à des superstitieux & à des esclaves : vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations, l'instrument de leur malheur & les destructeurs de la vraie morale.

La morale fondée sur des principes vrais, est la seule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide * 37. ne trouvât à se satisfaire que dans une religion mystérieuse; que les amis du merveilleux sachent du moins par-

mi les Religions de cette espece, quelle est celle dont l'établissement seroit le moins funeste aux nations.

CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquels une Religion est destructive du bonheur national.

UNE religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépense considérable, est sans contredit une religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'empire, & que son culte trop coûteux le ruine. * 38. Il est des Royaumes Catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvens, douze mille prieurés; quinze mille chapelles, treize cens abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à desservir quarante-cinq mille paroisses; où l'on compte en outre une infinité d'Abbés, de Séminaristes & d'Ecclésiastiques de toute espece. Leur nombre total compose au moins celui de trois cens mille hommes. Leur dépense (*a*) suffiroit à l'en-

(*a*) Dans tout pays où l'on comptera 300, 000 tant Curés, qu'Evêques, Prélats, Moines, Prêtres, Chanoines, &c. il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c. chaque Prêtre l'un portant l'autre coûte au moins par jour un écu à l'Etat. Or pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodigieuses en fonds de terres, rentes, dixmes, pensions, impôts de messes, constructions de bâtimens, réparations de Presbyteres & de Chapelles, fonds de jardin, trésors de Paroisses & de Confrairies, ornemens d'Eglise, argenterie, aumônes, louages de chaises, baptêmes, offrandes, mariages, enterremens, services, quêtes, dispenses, honoraires de Prédicateurs, Missions, &c. le Sacerdoce ne leve-t-il pas sur une Nation?

En dixmes seules le Clergé tire des terres cultivées d'un

tretien d'une marine & d'une armée de terre formidable. Une religion auſſi à charge à un

Royaume preſqu'autant de produit que tous ſes propriétaires. En France l'arpent de terre labourable loué ſix ou ſept livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à 4 au ſeptier. Le Prêtre pour ſa dixme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être, bon an mal an, évalué à 9 ou 10 livres. Le Prêtre récolte en ſus 50 bottes de paille eſtimées 6 livres. Plus la dixme de l'avoine & de ſa paille eſtimées 40 ou 50 ſols. Total 17 livres 10ſ. que le Prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le Propriétaire ne tire que 18 ou 21 livres, & ſur laquelle ſomme ce Propriétaire eſt obligé de payer le dixieme, d'entretenir ſa ferme, de ſupporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul qu'on juge de l'immenſe richeſſe des Prêtres. En réduit-on le nombre à 200,000? leur entretien monteroit encore à 600,000 livres par jour, & par conſéquent à deux cens dix millions par an. Or quelle flotte & quelle armée de terre ne ſoudoieroit-on pas avec cette ſomme? un Gouvernement ſage ne peut donc s'intéreſſer à la conſervation d'une Religion ſi diſpendieuſe & ſi à charge aux ſujets. En Autriche, en Eſpagne, en Baviere & peut-être même en France, les Prêtres (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) ſont plus riches que les Souverains.

Quel remede à cet abus? il n'en eſt qu'un : c'eſt de diminuer le nombre des Prêtres; mais il eſt des Religions (telle eſt la Catholique) dont le culte en ſuppoſe un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des Sacremens. Moins il y aura de Prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds ſont ſacrés. Pourquoi? ſeroit-ce parce qu'ils ſont en partie uſurpés ſur les pauvres? le Clergé n'en eſt que dépoſitaire. Il ne peut donc prélever ſur ces mêmes biens que les gages, abſolument néceſſaires à l'entretien des Adminiſtrateurs. J'obſerverai même à ce ſujet que la puiſſance temporelle étant ſpécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de ſe charger elle-même de l'adminiſtration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les Moines ont volé aux pauvres. Mais quel uſage en faire? les employer exactement au ſoulagement des malheureux, ſoit par des aumônes, ſoit par des diminutions d'impôts, ſoit par l'acquiſition de petits domaines, qui, diſtribués à ceux que leur miſere en a dépouillés, les rendroit Citoyens, en les rendant Propriétaires.

état * 39, ne peut être long-tems la religion d'un Empire éclairé & policé * 40. Un peuple qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & l'aisance des prêtres; & chacun des citoyens n'est qu'un serf du Sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion soit, & peu couteuse * 41. & tolérante. Il faut que son Clergé, ne puisse rien sur le Citoyen. La crainte du Prêtre dégrade l'esprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les Ministres des autels? ignore-t-on les barbaries commises par leur intolérance? que de sang répandu par elle? la terre en est encore abreuvée. Pour assurer la paix des Nations, ce n'est point assez de la tolérance civile. L'Ecclésiastique doit concourir au même but. Tout dogme est un germe de discorde & de crime jetté entre les hommes. Quelle est la religion vraiment tolérante? celle, ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme, ou qui se réduit, comme celle des philosophes, à une morale saine & élevée, qui sans doute sera un jour la religion de l'Univers.

Il faut de plus qu'une Religion soit douce & humaine;

Que ses cérémonies n'aient rien de triste & de sévere;

Qu'elle présente par-tout des spectacles pompeux & des fêtes * 42. agréables;

Que son culte excite des passions, mais des passions dirigées au bien général; la religion qui les étouffe produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines & jamais de Heros, d'hommes illustres & de grands citoyens.

Une religion est-elle gaie? sa gaieté suppose une noble confiance dans la bonté de l'Etre su-

prême. Pourquoi en faire un tyran Oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtimens éternels? pourquoi mettre ainsi le nom de la Divinité au bas du portrait du Diable? Pourquoi comprimer les ames sous le poids de la crainte, briser leurs ressorts, & d'un adorateur de Jesus, faire un esclave vil & pusillanime? ce sont les méchans qui peignent Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévotion? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle se propose, lorsque l'homme juste, humain envers ses semblables; lorsque l'homme distingué par ses talens & ses vertus, n'est point assuré de la faveur du ciel; lorsqu'un desir momentané, un mouvement de colere, ou l'omission d'une messe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenses célestes ne soient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuses, qui donnent des idées petites de l'Eternel & fausses de la vertu : de telles récompenses ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéissance aveugle & la discipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer aussi l'art de sauter, de danser, de voltiger sur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme se fesse ou fasse le saut périlleux.

Si l'on a jadis divinisé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore divinisé le bien public? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore son culte, son temple & ses Prêtres * 43? Par quelle raison enfin faire une vertu sublime de l'abnégation de soi-même? l'humanité est dans l'homme la seule vertu vraiment sublime : c'est la premiere & peut-être la seule que les Religions doivent inspirer aux hommes; elle renferme en elle presque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favorise la vileté & la paresse * 44. monastique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un Peuple ? non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'est le mépris des Grecs & des Romains pour les Peuples esclaves, c'est le sentiment juste & fier de leurs forces & de leur courage, qui concurremment avec leurs loix, leur soumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux : l'orgueil a donc son utilité. Loin de combattre, que la Religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choses terrestres : que tout Citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire & de la puissance de sa Patrie : que la religion panégyriste de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, sanctifie tout établissement utile, & ne le détruise jamais. Que l'intérêt des puissances spirituelle & temporelle soit un & toujours le même : que ces deux puissances soient réunies comme à Rome, dans les mains des Magistrats * 45 : que la voix du ciel soit désormais celle du bien public ; & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuse au Peuple.

CHAPITRE XV.

Parmi les fausses Religions quelles ont été moins nuisibles au bonheur des hommes :

LA premiere que je cite, c'est la Religion païenne. Mais lors de son institution, cette prétendue Religion n'étoit proprement que le sy-

ſtême allégoriſé de la Nature. Saturne étoit le tems, Cérès la matière, Jupiter l'eſprit générateur * 46. Toutes les fables de la Mythologie n'étoient que les emblêmes de quelques principes de la Nature. En la conſidérant comme Syſtême religieux, étoit-il ſi abſurde (*a*) d'honorer ſous divers noms les différens attributs de la Divinité ?

Dans les Temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon & de Fortune, qu'adoroit-on? Jupiter, tour-à-tour conſidéré comme ſage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fecondant l'Univers. Eſt-il plus raiſonnable d'édifier ſous les noms de St. Euſtache, de St. Martin ou de St. Roch, des égliſes à l'Etre ſuprême ? mais les Païens s'agenouilloient devant des ſtatues de bois ou de pierre. Les Catholiques en font autant ; & ſi l'on en juge par les ſignes extérieurs, ils ont ſouvent pour leurs Saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reſte je veux que la Religion païenne ait été réellement la plus abſurde : c'eſt un tort à une Religion d'être abſurde : ſon abſurdité peut avoir des conſéquences funeſtes. Cependant ce tort n'eſt pas le plus grand de tous, & ſi ſes principes ne ſont pas entierement deſtructifs du bonheur public, & que ſes maximes puiſſent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'eſt encore la moins mauvaiſe de toutes.

Telle étoit la Religion païenne. Jamais d'obſtacles mis par elle aux projets d'un Légiſlateur patriote. Elle étoit ſans dogmes, par conſéquent humaine & tolérante. Nulle diſpute, nul guerre

(*a*) Nous ſommes étonnés de l'abſurdité de la Religion Païenne. Celle de la Religion Papiſte étonnera bien davantage un jour la Poſtérité.

entre ses Sectateurs que ne put prévenir l'attention la plus légere des Magistrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres, & n'étoit point nécessairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domestiques suffisoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques Temples élevés dans de grandes villes, quelques Colleges de Prêtres, quelques fêtes pompeuses suffisoient à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les tems où la cessation des travaux de la campagne permet à ses habitans de se rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaisirs. Quelques magnifiques que fussent ces fêtes, elles étoient rares & par conséquent peu dispendieuses. La Religion païenne n'avoit donc essentiellement aucun des inconvéniens du Papisme.

Cette Religion des Sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impressions fortes, qu'il est quelquefois nécessaire au Législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action soumettoit la Nature entiere à l'empire de la Poésie, vivifioit toutes les parties de l'Univers, animoit tout. Le sommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaisseur des forêts, la source des ruisseaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, de Hamadriades, de Tritons, de Néréides. Les Dieux & les Déesses vivoient en société avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit souper chez le roi d'Ethiopie. Les Belles & les Héros s'asseyoient parmi les Dieux ; Latone avoit ses autels : Hercule déifié épousoit Hébé. Les Héros moins célebres habitoient les champs & les

bocages de l'Elifée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du Prophete qui y transporta les Houris, étoient le féjour des guerriers & des hommes illuftres en tous les genres. C'eft-là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient fous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires : c'eft-là que les Pindare & les Homere célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'efpece d'exercice & de chant qui fur la terre avoit fait l'occupation des Héros & des Poëtes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les fuivoient encor dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette Religion donnée, quel devoit être le defir le plus vif, l'intérêt le plus puiffant des Payens ? Celui de fervir leur Patrie par leurs talens, leur courage, leur intégrité, leur générofité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de fe rendre chers à ceux avec qui ils devoient dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthoufiafme qu'une Légiflation fage donne pour la vertu & les talens, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des paffions, les anciens Légiflateurs ne fe propofoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple fans defir ? Sont-ce des Commerçans, des Capitaines, des Soldats, des Hommes de Lettres, des Miniftres habiles ? Non : mais des Moines.

Un peuple fans induftrie, fans courage, fans richeffes, fans fcience, eft l'efclave né de tout voifin affez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des paffions aux hommes ; & la Religion payenne n'en éteignoit point en eux le feu facré

& vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs, & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le Dieu de ces Peuples. C'étoit de ce ſeul Dieu que les Citoyens attendoient leur récompenſe. Chacun vouloit être le fils de la réputation. Chacun honoroit dans les Bardes, les Diſtributeurs de la gloire & les Prêtres du Temple de la renommée (*a*). Le ſilence des Bardes étoit redouté des Guerriers & des Princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux Poëtes. Séveres & incorruptibles habitans d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la baſſeſſe de leurs éloges. Nul d'entr'eux n'eût oſé célébrer un nom que l'eſtime publique n'eût pas déja conſacré. Pour obtenir cette eſtime, il falloit avoir rendu des ſervices à la Patrie. Le deſir religieux & vif d'une rénommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illuſtrer par leurs talens & leurs vertus. Que d'avantages une telle Religion, plus pure d'ailleurs que la payenne, ne pourroit-elle pas procurer à une Nation!

Mais comment établir cette religion dans une ſociété déja formée? On ſait quel eſt l'attachement du peuple pour ſon culte, pour ſes Dieux actuels, & ſon horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues?

(*a*) L'avantage de cette Religion ſur les autres eſt inappréciable : elle ne récompenſe que les talens & les actions utiles à la Patrie : & le Paradis eſt dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération & de vertus auſſi folles qu'inutiles à la ſociété.

Ce moyen est peut-être plus facile qu'on ne pense. Que chez un Peuple la raison soit tolérée, elle substituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y substitua-t-elle que le Déisme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité! Mais le culte rendu à la Divinité se conserveroit-il long-tems pur? le peuple est grossier : la superstition est sa religion. Les temples élevés d'abord à l'Eternel seroient bientôt consacrés à ses diverses perfections : l'ignorance en feroit autant de Dieux. Soit; & jusque-là que le Magistrat la laisse faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même Magistrat attentif à diriger la marche de l'ignorance, & sur-tout de la superstition, ne la perde point de vue; qu'il la reconnoisse quelque forme qu'elle prenne; qu'il s'oppose à l'établissement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale; c'est-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme est jaloux de sa gloire. Un Magistrat, comme à Rome, réunit-il en sa personne le double emploi de Sénateur & de Ministre des autels, * 47. le Prêtre sera toujours en lui subordonné au Sénateur, & la religion toujours subordonnée au bonheur public.

L'abbé de St. Pierre l'a dit : le prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or qui mieux que le Magistrat peut remplir cette noble fonction? Qui mieux que lui peut faire sentir, & les motifs d'intérêt général sur lesquels sont fondées les loix particulieres, & l'indissolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général.

Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat? Avec quels respects les peuples n'en recevroient-ils pas

les décisions? C'est uniquement du Corps Législatif qu'on peut attendre une Religion bienfaisante, & qui d'ailleurs peu coûteuse & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la Divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talens & des vertus, & n'auroit enfin comme la Législation que la félicité des peuples pour objet.

Que des Magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle & spirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques disparoîtra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale & se formeront la même idée d'une Science, dont il est si important que tous soient également instruits.

Peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siecles avant de faire dans les fausses Religions les changemens qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment? Que les hommes n'auront que des idées confuses de la morale ; idées qu'ils devront à la différence de leurs positions, & au hazard qui ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours de circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

NOTES.

1. LA fcience de l'homme eft la fcience des Sages. Les intrigans fe croient à cet égard fort fupérieurs au Philofophe. Ils connoiffent en effet mieux que lui la cotterie du Miniftre : ils conçoivent en conféquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier? qu'ils écrivent fur l'homme, qu'ils publient leurs penfées; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le Miniftre connoît mieux que le Philofophe le détail des affaires. Ses connoiffances en ce genre font plus étendues : mais ce dernier a plus le loifir d'étudier le cœur humain & le connoît mieux que le Miniftre. L'un & l'autre par leurs divers genres d'étude font deftinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, fe faffe ami & protecteur des Lettres. Avant la défenfe faite à Paris de ne plus imprimer que des Catéchifmes & des Almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens inftruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des Savans en démontrerent les avantages. Le Miniftre qui fe trouvoit alors à la tête des Finances, profita de leurs lumieres.

3. A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fît des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par fon fecours exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur efprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, finon des gens de génie, du moins des gens d'efprit & de fens. Mais comme je le prouverai dans la fuite de cet ouvrage, c'eft tout ce que peut la fcience perfectionnée de l'éducation & c'eft affez. Une nation généralement compofée de pareils hommes, feroit fans contredit, la premiere de l'Univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques; on permet la vente des Opéras, des Comédies, des Romans, & même de quelques bons livres de Géométrie & de Médecine. En tout autre genre l'ouvrage fupérieur & réputé tel du refte de l'Europe, eft un ouvrage profcrit. Tels font ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rouffeau, des Montefquieu, &c. En France l'approbation du cenfeur eft pour l'auteur prefque toujours un certificat de fottife. Elle annonce un livre fans ennemis, dont on dira d'abord du bien, parce qu'on n'en penfera point, parce

qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera point l'orgueil de personne & ne répétera que ce que tout le monde sait. L'éloge général & du moment est presque toujours exclusif de l'éloge à venir.

5. Le Scholastique, dit le proverbe Anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant, ni la douceur du vrai Chrétien, ni la raison du Philosophe, ni l'affabilité du Courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

6. Quelle est la science des scholastiques ? celle d'abuser des mots & d'en rendre la signification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares qu'autrefois les Magiciens édifioient des châteaux enchantés ou du moins leur apparence. Les Scholastiques héritiers de la puissance des anciens magiciens, ont par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une science aux plus absurdes rêveries. S'il est un moyen de détruire leurs enchantemens, c'est de leur demander la signification précise des mots dont ils se servent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes ? le charme cesse & le prestige de la science disparoît. Qu'on se défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment usage du langage de l'école. La langue usuelle suffit presque toujours à des idées claires. Qui veut instruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

7. Il est peu de Pays où l'on étudie la Science de la Morale & de la Politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espece. Le Sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable* est aujourd'hui devenu synonime d'*incrédule*. Le Clergé soupçonne apparemment que les motifs de la Foi, comme les petites ailes données à Mercure, sont trop foibles pour la soutenir. *Pour être Philosophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment, & pour être fidele il faut croire aveuglément*. Mallebranche ne s'apperçoit pas que de son Fidele, il fait un Sot. En effet, en quoi consiste la sottise ? à croire sans un motif suffisant pour croire ; on me citera à ce sujet la foi du Charbonnier. Il étoit dans un cas particulier : il parloit à Dieu ; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui sans être ce Charbonnier, se vante d'une foi aveugle, & d'une croyance sur *oui dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

8. Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule ; rien de mieux. Tout excellent tableau de cette espece suppose beaucoup d'esprit dans le Peintre qui le dessine. Que lui doit la Société ? un tribut de reconnoissance & d'éloge proportionné au mal, dont la délivre le ridicule jetté sur tels ou tels défauts. Une Nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. „ Qu'importe, dit un

„ Anglois, que tel Bougeois soit singulier dans son humeur;
„ tel Petit-Maître recherché dans ses habits, que telle Co-
„ quette enfin soit minaudiere? elle peut rougir, blanchir,
„ moucheter son visage, & coucher avec son amant, sans
„ envahir ma propriété ou diminuer mon commerce. L'en-
„ nuyeux froissement d'un éventail qui s'ouvre & se refer-
„ me sans cesse n'ébranle point nos Constitutions. " Une Nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un Petit-Maître, est à coup sûr une Nation frivole.

9. Toutes les Nations ont reproché aux François leurs frivolités. „ Si le François, disoit autrefois M. de Saville, est
„ si frivole, l'Espagnol si grave & si superstitieux, l'Anglois
„ si sérieux & si profond, c'est un effet de la différente for-
„ me de leur Gouvernement. C'est à Paris que doit se fixer
„ l'homme curieux de bijoux & de parler sans rien dire:
„ c'est Madrid & Lisbonne que doit habiter quiconque aime
„ à se donner la discipline & à voir brûler ses semblables;
„ & c'est à Londres enfin que doit vivre quiconque veut
„ penser & faire usage de la faculté qui distingue principale-
„ ment l'Homme de la Brute. Selon M. de Saville, il n'est
„ que trois objets dignes de réflexion; la Nature, la Reli-
„ gion & le Gouvernement. Or le François, ajoute-t-il,
„ n'ose penser sur ces objets. Ses livres insipides pour des
„ Hommes, ne peuvent donc amuser que des Femmes. La
„ liberté seule éleve l'esprit d'une Nation, & l'esprit de la
„ Nation celui de ses Ecrivains. En France les ames sont
„ sans énergie. Le seul Auteur estimable que j'en aime, c'est
„ Montagne. Peu de ses Concitoyens sont dignes de l'ad-
„ mirer: pour le sentir, il faut penser, & pour penser, il faut
„ être libre. "

10. Les Jésuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur Ordre a produit peu d'hommes de génie dans les Arts & les Sciences; s'ils n'ont point eu de Newton en Physique, de Racine dans le Tragique, d'Huygens en Astronomie, de Pot en Chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine &c., ce n'est pas que ces Religieux ne se recrutassent parmi les Ecoliers de leurs Colleges, qui annonçoient le plus de génie. On sait d'ailleurs que les Jésuites dans le silence de leurs maisons, n'étoient distraits de leurs études par aucun soin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquisition des talens. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe? c'est qu'entourés de Fanatiques & de Superstitieux, un Jésuite n'ose penser que d'après ses Supérieurs: c'est que d'ailleurs forcés de s'appliquer quelques années à l'étude des Casuistes & de la Théologie, cette étude répugne à la saine

raison

raison & doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste ? l'habitude de le sophistiquer le fausse.

11. Si tous les Savoyards ont à certains égards le même caractere; c'est que le hazard les place dans des dispositions à peu près semblables & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous sont-ils voyageurs ? c'est qu'il faut de l'argent pour vivre & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils laborieux ? c'est que tous sont indigens: c'est que sans secours & sans protection dans le Pays où ils se transplantent, ils y ont faim & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fideles & actifs? c'est que pour être employés de préférence aux Nationnaux, il faut qu'ils les surpassent en activité & fidélité. Pour quelle raison enfin sont-ils tous économes? c'est qu'attachés, comme tous les hommes à leur Pays natal, ils en sortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Supposons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inspirer à un jeune homme les vertus du Savoyard : que faire? le placer dans la même position; confier quelque tems son éducation au malheur & à l'indigence. Le besoin & la nécessité sont de tous les Instituteurs les seuls dont les leçons sont toujours écoutées, & les conseils toujours efficaces. Mais si les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation, quelle autre y substituer ? Je l'ignore : nulle qui soit aussi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on desiroit en lui. Qui peut être surpris du peu de succès d'une éducation insuffisante ?

12. Shakespear ne jouoit bien qu'un seul rôle, c'étoit le Spectre dans Hamlet.

13. Voyez l'extrait du dictionnaire de Moréri : l'extrait de la République des Lettres Janvier 1685. dans ce dernier ouvrage on lit cette phrase. „ C'est à une Dame à laquelle on donnoit à Rouen le nom de Mélite, que la „ France doit le grand Corneille." C'est pareillement à l'amour que l'Angleterre doit son célebre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur premiere jeunesse avoir annoncé ce qu'ils doivent être : c'est leur manie. Se prétendent-ils d'une race supérieure à celle des autres hommes? à la bonne heure : qu'on ne dispute pas sur ce point avec leur vanité : on les fâcheroit, mais qu'on ne les en croie pas sur leur parole, on se tromperoit. Rien de plus illusoire & de plus incertain que ces premieres annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les classes sont peuplées de jolis enfans, le monde l'est de sots hommes.

15. La vie ou la mort, la faveur ou la disgrace d'un Pa-

tron décide souvent de notre état & de notre profession. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidens de cette espece. Le mensonge, la bassesse & la frivolité regnent-ils dans une Cour? y vit-on sans respect pour la vérité, l'humanité & la postérité? qui doute qu'une disgrace, une injustice ne soit quelquefois salutaire au Courtisan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme se doit à lui-même, qui l'enleve à la dissipation de la Cour, au vuide de ses conversations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talens.

16. M. Rousseau n'est point insensible; & la preuve sont les injures même qu'il dit aux Femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers. „ Tout jusqu'à tes mépris, m'a prouvé „ ton amour ".

17. M. Rousseau dans ses ouvrages m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses lecteurs. Toujours orateur & rarement raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage de l'Eloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déja reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupissement, & les armer contre Philippe? C'est alors que Démosthene doit déployer toute la force de l'Eloquence: mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui sait si dans la chambre des Communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage différent, qu'on doit y faire de l'Eloquence & de l'esprit de discussion?

18. M. Rousseau connut à Montmorency M. le Maréchal de Luxembourg, ce Seigneur l'aima, honora en lui les talens, le protégea & par cette protection acquit un droit sur la reconnoissance de tous les gens de Lettres. Que les Savans ne rougissent point de louer un Grand, pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite? Oublieroient-ils que si les Nations ont besoin de lumieres, les Savans ont besoin de Protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg, ne put, il est vrai, soustraire M. Rousseau à la persécution: mais peut-être le caractere de ce Seigneur étoit-il foible, peut-être l'hypocrisie des méchans est-elle plus puissante que la protection des bons & des Grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la Littérature qui sont la honte de leur Protecteur. Une faveur bannale accordée, dit Milord Shaftesbury, à ces Ecrivains médiocres & vils qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un Grand, n'est point une

preuve de son amour pour les Lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme des Protecteurs des Savans, & s'installer en cette qualité *Grands-Maîtres de l'Ordre des Lettres*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuisibles aux Sciences que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenses mal placées découragent les vrais talens. En vain, dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent; le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le merite ne souffre point, & n'est point incognito exposé, ou sur la paille de la misere, ou sous le couteau de la superstition. Les Grands toujours à portée de le secourir peuvent donc toujours prétendre à l'estime & à la reconnoissance de la partie du genre humain la plus savante & la plus éclairée. Voyez advice to an author. part. 2. §. 1. p. 229.

19. Douze ou quinze millions saisis en Espagne sur deux Procureurs Jésuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richesses, les Jésuites n'ont jamais été dupes de leurs sermons.

20. De tous les contes, les plus ridicules sont ceux que les Moines font de leurs Fondateurs. Ils disent, par exemple, „ qu'à la vue d'une biche poursuivie par des loups, St. „ Lomer leur ordonna de s'arrêter, ce qu'ils firent incon- „ tinent."

„ Que St. Florent faute de berger, ordonna à un ours „ qu'ils rencontra, de mener paître ses brebis, & que l'ours „ les menoit paître tous les jours.

„ Que St. François saluoit les oiseaux, leur parloit, leur „ faisoit commandement d'ouir la parole de Dieu, lesquels „ oiseaux entendant parler St. François, se réjouissoient „ d'une façon merveilleuse, allongeant le col & entr'ou- „ vrant le bec.

„ Que ce même St. François passa huit jours avec une „ cigale; chanta un jour entier avec un rossignol, guérit un „ loup enragé & lui dit; mon frere le loup, tu dois me pro- „ mettre que tu ne feras plus à l'avenir aussi ravissant que „ tu l'as été : ce que le loup promit en inclinant la tête. „ Alors St. François lui dit; donne-moi la foi : ce que di- „ sant St. François lui tendit la main, pour la recevoir; & „ le loup levant doucement sa patte droite, la mit entre les „ mains de St. François". On lit aussi de plusieurs autres saints qu'ils se plaisoient à deviser avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette au mot, *Passions*, lorsqu'on les regarde comme nuisibles. Ce n'est qu'une vraie dispute de mots. Les Théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la passion vive de l'amour de Dieu fut

un crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la Patrie qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entreprise la plus périlleuse. Nos desirs sont nos moteurs, & c'est la force de nos desirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme sans desirs & sans besoin est sans esprit & sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ses idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il est stupide. Si les Souverains de l'Orient sont en général si peu éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir & du besoin. Or les Sultans n'éprouvent ni l'un, ni l'autre. Il n'est point de plaisir qu'un simple acte de leur volonté ne leur procure : l'esprit leur est donc presque toujours inutile. Le seul cas où il leur devient nécessaire, c'est lorsque jaloux du titre de Conquérant, ils veulent envahir le Sceptre d'un voisin puissant. Dans toute autre position, exiger des lumieres d'un Despote, c'est vouloir un effet sans cause. Compter dans un Gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un Monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi sauf le hazard d'une éducation singuliere, est-il peu de Souverains absolus & éclairés : aussi l'histoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands Rois que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II, &c. & ceux d'entre les Princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire & mille obstacles à surmonter.

22. Un dévot peut exceller en Géométrie, en certain genre de Peinture : mais vu la contradiction actuelle qui se trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du Prêtre, on ne peut sans inconséquence être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen, c'est-à-dire, honnête homme. C'est une vérité que démontrera la suite de cet ouvrage.

23. C'étoit autrefois le Petit-Maître, aujourd'hui c'est le Théologien qui sait tout, sans avoir rien appris. L'interroge-t-on sur la nature des animaux ? ce sont, dit-il, de pures machines. Mais sur quel motif appuie-t-il sa décision ? a-t-il en qualité, ou de chasseur, ou d'observateur, étudié la nature & les mœurs des animaux ? non : il n'a élevé ni chien, ni chat, pas même de moineau; mais il est Docteur, & du moment qu'il en prend le bonnet, il se croit comme l'empereur de la Chine, obligé par l'étiquette de son état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend; *je le savois.* L'on supposoit le Sage des Stoïciens habile & versé dans tous les Arts & les Sciences; c'étoit l'homme universel. Il en est de même du Théologien : il est Poëte, Géometre, Physicien, Horloger, &c. Qu'il ait tous ces talens, j'y consens : mais qu'on ne m'oblige point de lire ses vers & d'acheter ses

montres. Me permettroit-il de lui donner un conseil ; ce seroit avant de parler des animaux, de consulter les ouvrages de M. de Buffon, & trois ou quatre Lettres données au Journal étranger par un Observateur exact & un bon Ecrivain. Qu'il s'abstienne d'attaquer sur ce point mes sentimens. J'ai donné, dit-on, de l'esprit & de la raison aux brutes. C'est une politesse que je fis aux Docteurs. Quelle fut votre reconnoissance, ô ingrats !

24. Le propre des Gouvernemens despotiques est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consomption est-elle la maladie mortelle de ces Empires : aussi les Peuples soumis à cette forme de Gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des Républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces momens de crise où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels tems les Hollandois & les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines ? lorsqu'ils étoient animés de deux fortes passions, l'une la vengeance, l'autre la haine des Tyrans. Il faut des passions à un Peuple : c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du gardien des Capucins.

25. Le Turc croit la Femme formée pour le plaisir de l'Homme & créée pour irriter ses désirs. Telle est, dit-il, l'intention marquée de la Nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des Femmes : qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le Sérail où elle est renfermée ? supposons, si l'on veut un Pays où les Femmes soient en commun. Plus dans ce Pays elles inventeroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'Homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux Hommes déja distingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talens & aux vertus. Mais en Turquie, si les Femmes peuvent sans inconvénient s'instruire de tous les arts de la volupté, en seroit-il de même dans un Pays, où comme en Europe, elles ne sont ni renfermées, ni communes, où comme en France, toutes les maisons sont ouvertes ? S'imagine-t-on qu'en multipliant dans les Femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des Epoux ? J'en doute ; & jusqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art

pourroit ajoûter aux beautés naturelles du Sexe, seroit peut-être en contradiction avec l'usage que les loix Européennes lui permettent d'en faire.

2[illegible]. Il est des hommes qui se croient vrais parce qu'ils sont médisans. Rien de plus différent que la vérité & la médisance : l'une toujours indulgente est inspirée par l'humanité. L'autre toujours aigre, est fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les gestes de la médisance décelent toujours quel en est le Pere.

27. Si l'on ne peut sans crime taire la vérité aux Peuples & aux Souverains, quel homme a toujours été juste & sans reproche à cet égard ?

28. Qu'à la lecture de l'histoire ecclésiastique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la scélératesse des Pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité; quel doute impie s'écrie son Précepteur? Mais, répond l'Eleve, je dis ce que je pense : ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir? Oui dans les cas ordinaires; mais en faveur de l'Eglise le mensonge est un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au Pape? le plus grand, repliquera le Maître. Si le Pape est reconnu infaillible, nul ne peut résister à ses volontés. Les peuples lui doivent être aveuglément soumis. Or quelle considération ce respect pour le Pape ne réfléchit-il pas sur tout le Corps ecclésiastique & par conséquent sur moi?

29. Quiconque en écrivant l'histoire, en altere les faits, est un mauvais citoyen. Il trompe le public & le prive de l'avantage inestimable qu'il pourroit retirer de cette Lecture. Mais dans quel Empire trouver un Historien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité? Est-ce en France, en Portugal, en Espagne? non : mais dans un pays libre & réformé.

30. Pourquoi les disputes théologiques sur la grace sont-elles interminables? C'est qu'heureusement pour les disputans, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En présentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la Divinité? le Cardinal du Perron après avoir dans un discours prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit, si votre Majesté le desire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.

31. Pourquoi la plûpart des hommes éclairés regardent ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale? c'est que les Prêtres de toute religion se donnent pour les seuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines : c'est qu'ils veulent que les décisions théologiques soient regardées comme le vrai code de la Morale. Or le Prêtre est un homme. En cette qualité, il juge conformément à son intérêt. Son intérêt est presque toujours contraire

à l'intérêt public. La plûpart de ses jugemens sont donc injustes. Telle est cependant la puissance du Prêtre sur l'esprit des Peuples, qu'ils ont pour les sophismes de l'école, souvent plus de vénération que pour les saines maximes de la Morale. Quelles idées nettes les Peuples pourroient-ils s'en former? les décisions de l'Eglise aussi variables que ses intérêts, y portent sans cesse confusion, obscurité & contradiction. Qu'est-ce que l'Eglise substitue aux vrais principes de la Justice? des observances & des cérémonies ridicules. Aussi dans ses discours sur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'excessive méchanceté des Italiens, à la fausseté & à la contradiction des préceptes moraux de la Religion Catholique.

32. L'homme, disoit Fontenelle, a fait Dieu à son image & ne pouvoit faire autrement. C'est sur les Cours Orientales que les Moines ont modelé la Cour céleste. Le Prince d'Orient invisible à la plûpart de ses sujets, n'est accessible qu'à ses seuls Courtisans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les Moines sous le nom de Saints ont pareillement environné de favoris le trône du Monarque de l'Univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces Saints. Mais pour se les rendre favorables, que faire? les Prêtres assemblés à cet effet déciderent qu'en bois sculpté ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les Eglises, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut; que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'Eternel & ses favoris, & enfin honorés par les Chrétiens comme les Pénates & les Fétiches par les Païens & les Sauvages. St. Nicolas en Russie, par exemple, & St. Janvier à Naples auroient plus de considération & attireroient plus de respect que Dieu lui même.

C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les Eglises Grecque & Latine. C'est à la derniere surtout qu'on doit le rétablissement du Fétichisme. Ainsi la France a dans St. Denis un Fétiche national, dans Sainte Génevieve une Fétiche de la capitale; & il n'est point de communauté ni de citoyen, qui sous le nom de Pierre, de Claude, ou de Martin, n'ait encore son Fétiche particulier.

33. Point de ruse, de mensonges, de prestiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les Prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les Capitulaires recueillis par Baluze, *T.* 2, nous instruisent de la maniere dont autrefois les Ecclésiastiques parvinrent en France à se faire payer la dixme. „ Ils firent descendre du Ciel une Lettre de Jesus-Christ. „ Par cette lettre le Sauveur menace les Païens, les Sorciers „ & ceux qui ne payent pas la dixme, de frapper leurs „ champs de stérilité, & d'envoyer dans leurs maisons des

„ serpens ailés, pour dévorer les tettons de leurs femmes. " Cette premiere lettre n'ayant point réussi, les Ecclésiastiques ont recours au diable; ils le produisent (voyez les mêmes Capitulaires. T. 1.) dans une assemblée de la Nation, & le Diable devenu tout-à-coup Apôtre & Missionnaire y prend à cœur le salut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir par des châtimens salutaires. „ Ouvrez enfin les yeux, „ disoit le Clergé, le Diable lui-même est l'auteur de la „ derniere famine, lui-même a dévoré les grains dans les „ épis; redoutez sa fureur. Au milieu des campagnes il a „ déclaré par des hurlemens affreux qu'il exerceroit les plus „ cruels châtimens sur les Chrétiens endurcis qui nous refu-„ sent la dixme. " Tant d'impostures de la part du Clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne les gens pieux étoient les seuls qui payassent la dixme. Dans la supposition que le Clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours successivement à Dieu & au Diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même espece : c'est le sermon d'un Curé sur le même sujet : „ ô mes chers Paroissiens, disoit-il, ne sui-„ vez point l'exemple de ce malheureux Caïn, mais bien „ celui du bon Abel : Caïn ne vouloit jamais payer la dixme, „ ni aller à la messe : Abel au contraire la payoit & tou-„ jours du plus beau & du meilleur, & il ne failloit pas un „ seul jour d'ouir la messe. "

Grotius dit au sujet de ces dixmes & donations que le scrupule de Tibere pour accepter de tels dons, devoit faire honte aux Moines.

34. Les Papes par leurs prétentions ridicules sur l'Amérique ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injustices qu'y ont exercées les Chrétiens.

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des Communes, si tel canton situé sur les confins du Canada devoit appartenir à la France, un des membres de la Chambre se leve & dit : „ cette question, Messieurs, est d'autant plus „ délicate, que les François ainsi que nous, sont très-per-„ suadés que ce terrein n'appartient point aux naturels du „ Pays. "

35. Que d'après ces faits les Papistes vantent encore la grande perfection où leur Religion porte les mœurs, ils ne feront point de prosélites. Pour éclaircir les prétentions de ces Papistes, qu'on se demande quel est l'objet de la Science de la Morale; l'on voit que ce ne peut être que le *Bonheur général*; que si l'on exige des vertus dans les particuliers, c'est que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'est d'assurer par de bonnes Loix les propriétés des citoyens, c'est d'éveiller leur industrie,

de leur permettre de penser & de communiquer leurs pensées. Or la Religion Papiste est-elle la plus favorable à de telles Loix? les hommes sont-ils en Italie & en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser? le Gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs? y est-il moins dur, par conséquent plus respectable? l'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, que les Luthériens, les Calvinistes de l'Allemagne, sont mieux gouvernés & plus heureux que les Catholiques, & que les Cantons Protestans de la Suisse sont plus riches & plus puissants que les Cantons Papistes. La Religion Réformée tend donc plus directement au bonheur public que la Catholique : elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la Morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même des Peuples.

36. Il est de grandes, il est de petites Sociétés. Les loix de ces dernieres sont simples; parce que leurs intérêts le sont: elles sont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles se font du consentement de tous : elles sont enfin très-exactement observées; parce que le bonheur de chaque individu est attaché à leur observation : c'est le bon Sens qui dicte les loix des petites Sociétés : c'est le Génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui put déterminer les hommes à former des Sociétés si nombreuses? le hazard, l'ignorance des inconvéniens attachés à de telles Sociétés, enfin, le desir de conquérir, la crainte d'être subjugué, &c.

37. Shaftesbury dans son traité de l'enthousiasme parle d'un Evêque, qui ne trouvant point encore dans le Catéchisme catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité, se mit encore à croire les contes des Fées.

38. Il en est du Papisme, comme du Despotisme; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les Puissances de l'Angleterre & de la Hollande, seroit d'y établir la Religion catholique.

39. Si notre Religion, disent les Papistes, est très-coûteuse, c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit: mais quel est le produit de ces instructions? les hommes en sont-ils meilleurs? non. Que faire pour les rendre tels? Partager la dixme de chaque Paroisse entre les Paysans qui cultiveront le mieux leurs terres & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dixme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les Curés.

40. L'histoire d'Irlande, nous apprend, *T.* 1. p. 303, que cette Isle fut toujours exposée autrefois à la voracité d'un

Clergé très-nombreux. Les Poëtes, Prêtres du Pays, y jouissoient de tous les avantages, immunités & privileges des Prêtres catholiques. Comme ces derniers ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les Poëtes en conséquence se multiplierent à tel point que Hugh alors Roi d'Irlande, sentit la nécessité de décharger ses sujets d'un entretien si onéreux. Ce Prince aimoit ses peuples : il étoit courageux, il entreprit de détruire les Prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre : il y réussit.

En Pensilvanie, point de Religion établie par le Gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le Prêtre n'y coûte rien à l'Etat : c'est aux habitans à s'en fournir selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le Prêtre y est comme le Négociant entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de Prêtre & ne consomme point de cette denrée ne paie rien. La Pensilvanie est un modele dont il seroit à propos de tirer copie.

41. Numa lui-même n'avoit institué que quatre Vestales & un très-petit nombre de Prêtres.

42. Entre la Religion Payenne & la Papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus, celui du second le tableau grotesque de la tentation de St. Antoine.

43. Les Romains consacrerent sous le regne de Numa un Temple à la bonne Foi : la dédicace de ce Temple les rendit quelque tems fideles à leurs traités.

44. Quiconque affecte tant d'humilité & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un Pélérinage, ne sera jamais qu'un Moine & ne contribuera jamais au bonheur de l'Humanité. —

45. La réunion des deux Puissances spirituelle & temporelle dans les mains d'un Despote seroit, dit-on, dangereuse ; je le crois. En général tout Despote uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national : la félicité de ses sujets lui est indifférente. Il feroit souvent usage de la Puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés ; mais il n'en seroit pas de même si l'on ne confioit cette Puissance qu'au Corps de la Magistrature.

46. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des Enfans de Saturne ? c'est que l'Ordre & la Génération, Successeurs du Cahos & de la Stérilité, étoient selon les Philosophes, le dernier produit du tems. Pourquoi Jupiter en qualité de Générateur, étoit-il le Dieu de l'Air ? C'est disoient ces Philosophes, que les Végétaux, les Fossils, les Minéraux, les Animaux, enfin tout ce qui existe, trans-

pire, s'exhale, se corrompt & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés & mis en action par le feu Solaire, il faut que l'Air dépense alors en nouvelles générations les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroissoit donc un immense Océan agité par des principes nombreux & différens. C'est dans l'air que nageoient, selon eux, les semences de tous les Etres, qui toujours prêts à se reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le hazard les déposât dans une matrice convenable. L'Atmosphere à leurs yeux étoit, pour ainsi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acide pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans & Janus, selon les anciens, étoient pareillement l'emblême du Cahos; Vénus ou l'Amour celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'Univers.

47. La réunion des Puissances temporelle & spirituelle dans les mêmes mains est indispensable. On n'a rien fait contre le Corps Sacerdotal, lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point, suspend & ne détruit pas son crédit. Un Corps est immortel: une circonstance favorable, la confiance d'un Prince, un mouvement dans l'Etat, suffit pour lui rendre son premier pouvoir. Il reparoit alors armé d'une puissance d'autant plus redoutable, qu'instruit des causes de son abaissement, il est plus attentif à les détruire. Le Clergé d'Angleterre est aujourd'hui sans puissance, mais il n'est point anéanti. Qui peut donc répondre, disoit un Lord, que reprenant son premier crédit, ce Corps ne reprenne sa premiere férocité & ne répande un jour autant de sang qu'il en a déja fait couler. Un des plus grands services à rendre à la France, feroit d'employer une partie des revenus trop considérables du Clergé à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les Ecclésiastiques, si juste à leur égard, on leur conservoit leur vie durant, tout l'usufruit de leurs bénéfices & qu'on n'en disposât qu'à leur mort? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation?

SECTION II.

Tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE I.

Toutes nos Idées nous viennent par les Sens : en conséquence on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Locke, l'on sait que c'est aux organes des Sens qu'on doit ses idées & par conséquent son esprit, lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit de divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue aux faits (*a*) doit être d'autant plus généralement

(*a*) C'est par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes ; mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des analogies ? Lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres. Cette espece de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles ? On en conclut que cette maniere est la seule dont les Etres puissent se régénérer. Il faut pour nous détromper que des Observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent par des expériences réiterées, qu'il est encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent se reproduire.

adoptée, qu'elle favorise la paresse humaine & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant si des experiences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq Sens, c'est dans une autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les Savans sur cet objet. Les uns disent, *l'esprit est l'effet d'une certaine espece de tempérament & d'organisation intérieure*; mais aucun n'a par une suite d'observations encore déterminé l'espece d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit (*a*). Cette assertion vague & destituée de preuves, se réduit donc à ceci. *L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.*

(*a*) Quelques Médecins, entr'autres M. Lausel de Magny, a dit que les tempéramens les plus forts & les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention constante : mais peut-on être en même tems incapable d'attention & doué de grands talens? Croit-on que sans application Locke & Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes?

Quelques-uns ont observé que le Méditatif & le Spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas apperçu qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause, que le Spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit de la mobilité des nerfs : mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroient donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit? Non : quelle idée nette d'ailleurs se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs.

Quintilien, Locke & moi disons;

L'inégalité des Esprits est l'effet d'une cause connue, & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espece d'organe & de tempérament. Or ces expériences sont à faire. Il paroît donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des Esprits, c'est à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait? pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit* (*a*),

(*a*) M. Locke avait sans doute entrevu cette vérité, lorsque parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entr'eux moins de différence qu'on ne l'imagine. „ Je crois: dit-il, *P*. 2. de son Education, pouvoir „ assurer que de cent hommes, il y en a plus de 90 qui sont „ ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles à la „ Société par l'instruction qu'ils ont reçue. C'est de l'édu- „ cation que dépend la grande différence apperçue entr'eux. „ Les moindres & les plus insensibles impressions reçues „ dans notre enfance ont des conséquences très-impor- „ tantes & d'une longue durée. Il en est de ces premieres „ impressions comme d'une riviere dont on peut sans peine „ détourner les eaux en divers canaux par des routes tout- „ à-fait contraires, de sorte que par la direction insensible „ que l'eau reçoit au commencement de sa source, elle „ prend différens cours & arrive enfin dans des lieux fort „ éloignés les uns des autres : c'est je pense, avec la mê- „ me facilité qu'on peut tourner les esprits des enfans du „ côté qu'on veut. " Dans ce passage à la vérité, Locke n'affirme point expressément que tous les hommes communément bien organisés aient une égale aptitude à l'esprit;

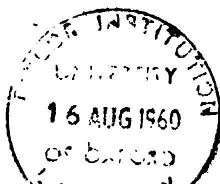
il faut remonter au principe qui le produit : quel est-il ?

Dans l'homme tout est sensation physique. Peut-être n'ai-je pas assez développé cette vérité dans le livre de *l'Esprit*. Que dois-je donc me proposer ? De démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer & de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est ce principe qui seul nous explique comment il se peut que ce soit à nos sens que nous devions nos idées, & que ce ne soit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême

mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainsi dire, temoin & ce que lui avoit appris l'expérience journaliere. Ce Philosophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'esprit à la capacité de sentir, principe qui seul peut résoudre cette question.

Quintilien qui si long-tems chargé de l'instruction de la jeunesse avoit encore sur cet objet plus de connoissances pratiques que Locke, est aussi plus hardi dans ses assertions. Il dit L. I. Inst. Orat. „ C'est une erreur de croire qu'il y „ a peu d'hommes qui naissent avec la faculté de bien saisir „ les idées qu'on leur présente, & d'imaginer que la plupart „ perdent leur tems & leurs peines à vaincre la paresse innée „ de leur esprit. Le grand nombre au contraire paroît éga- „ lement organisé pour penser & retenir avec promptitude „ & facilité. C'est un talent aussi naturel à l'homme que „ le vol aux oiseaux, la course aux chevaux & la férocité „ aux bêtes farouches. La vie de l'ame est dans son activité „ & son industrie ; ce qui lui a fait attribuer une origine cé- „ leste. Les Esprits lourds & inhabiles aux Sciences ne sont „ pas plus dans l'ordre de la Nature, que les monstres & les „ phénoménes extraordinaires. Ces derniers sont rares. D'où „ je conclus qu'il se trouve dans les Enfans, de grandes „ ressources qu'on laisse échapper avec l'âge. Alors il est „ évident que ce n'est point à la Nature, mais à notre né- „ gligence, qu'on doit s'en prendre.

L'opinion de Quintilien, celle de Locke également fondée sur l'expérience & l'observation & les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre sur cet objet le jugement trop précipité du Lecteur.



perfection de ces mêmes sens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre esprit.

Si ce principe concilie deux faits en apparence si contradictoires, j'en conclurai que la supériorité de l'esprit, n'est le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande finesse des sens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cause très-connu de l'éducation; & qu'enfin aux assertions vagues & tant de fois répétées à ce sujet, l'on peut substituer des idées très-précises.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette question, je crois, pour y jetter plus de clarté & n'avoir rien à démêler avec les Théologiens, devoir d'abord distinguer l'esprit, de ce qu'on appelle l'ame.

CHAPITRE II.

Différence entre l'Esprit & l'Ame.

Il n'est point de mots parfaitement synonimes. Cette vérité ignorée des uns, oubliée des autres a fait souvent confondre l'esprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entr'eux & qu'est-ce que l'ame? La regarde-t-on d'après les Anciens & les premiers Peres de l'Eglise, comme une matiere extrêmement fine & déliée & comme le feu électrique qui nous anime. Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont pensé les divers Peuples, & les différentes Sectes de Philosophes? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obscures & petites. Les seuls qui sur ce sujet s'exprimoient

avec sublimité, étoient les Parsis. Prononçoient-ils une oraison funebre sur la tombe de quelque grand homme ! Ils s'écrioient ; „ ô Terre ! ô
„ Mere commune des humains ! reprends du corps
„ de ce Héros ce qui t'appartient : que les par-
„ ties aqueuses renfermées dans ses veines, s'ex-
„ halent dans les airs, qu'elles retombent en pluie
„ sur les montagnes, enflent les ruisseaux, fer-
„ tilisent les plaines & se roulent à l'abyme des
„ mers d'où elles sont sorties ! Que le feu con-
„ centré dans ce corps se rejoigne à l'astre,
„ source de la lumiere & du feu ! que l'air com-
„ primé dans ses membres rompe sa prison ! Que
„ les vents les dispersent dans l'espace ! Et toi
„ enfin souffle de vie, si par impossible, tu es
„ un être particulier, réunis-toi à la Substance
„ inconnue qui t'a produit ! Ou si tu n'es qu'un
„ mélange des Elémens visibles, après t'être
„ dispersé dans l'Univers, rassemble de nou-
„ veau tes parties éparses, pour former encore
„ un citoyen aussi vertueux ! "

Telles étoient les images nobles & les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parsis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La Philosophie moins hardie dans ses conjectures, n'ose décrire sa nature, ni résoudre cette question. Le Philosophe marche, mais appuyé sur le bâton de l'expérience ; il avance, mais toujours d'observations en observations ; *il s'arrête où l'observation lui manque.* Ce qu'il sait, c'est que l'homme sent, c'est qu'il est en lui un principe de vie, & que sans les ailes de la Théologie, on ne s'éleve point jusqu'à la connoissance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'observation est du ressort de la Métaphysique Philosophique ; au

delà tout appartient à la Théologie (a) ou à la Métaphysique Scholastique.

Mais pourquoi la raison humaine éclairée par l'observation, n'a-t-elle pas jusqu'à présent pu donner une définition claire, ou pour parler plus exactement, une description nette & détaillée du principe de la vie? C'est que le principe échappe encore à l'observation la plus délicate : elle a plus de prise sur ce qu'on appelle l'esprit. On peut d'ailleurs, examiner le principe & penser sur ce sujet sans avoir à redouter l'ignorance & le fanatisme des bigots. Je considérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'esprit & l'ame.

PREMIERE DIFFERENCE.

L'ame existe en entier dans l'Enfant comme dans l'Adolescent. L'Enfant est comme l'homme sensible au plaisir & à la douleur Physique : mais

(a) Quelques-uns doutent que la Science de Dieu, ou la Théologie soit une Science. Toute Science, disent-ils, suppose une suite d'observations. Or quelles observations faire sur un Etre invisible & incompréhensible? La Théologie n'est donc point une Science. En effet que désigne le mot DIEU? La cause encore inconnue, de l'ordre & du mouvement. Or que dire d'une cause inconnue? Attache-t-on d'autres idées à ce mot DIEU? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un Théologien observe-t-il les courbes décrites par les astres? En conclut-il qu'il est une force qui les meut? *Cœli enarrant gloriam Dei?* Ce Théologien n'est plus alors qu'un Physicien ou un Astronome.

„ Nul doute, disent les Lettres Chinoises, qu'il n'y ait „ dans la Nature, *un Principe puissant & ignoré de ce qui „ est* : mais lorsqu'on divinise ce principe inconnu, *la créa„ tion d'un Dieu n'est plus alors que la Déification de „ l'ignorance humaine.* " Je ne suis pas de l'avis des Lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la Théologie, c'est-à-dire la Science de Dieu ou de l'incompréhensible, n'est point une Science particuliere. Qu'est-ce donc que la Théologie? Je l'ignore.

Il n'a, ni autant d'idées, ni par conſéquent autant d'eſprit que l'adulte. Or ſi l'Enfant a autant d'ame, ſans avoir autant d'eſprit, l'ame n'eſt donc pas l'eſprit (*a*). En effet ſi l'ame & l'eſprit étoient un & la même choſe, pour expliquer la ſupériorité de l'adulte ſur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que ſon ame a pris une croiſſance proportionnée à celle de ſon corps : ſuppoſition abſolument gratuite & inutile, lorſqu'on diſtingue l'eſprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFERENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En eſt-il ainſi de l'eſprit? non : je le perds quelquefois de mon vivant; parce que de mon vivant je puis perdre la mémoire, & que l'eſprit eſt preſqu'en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémoſyne à la Mere des Muſes, c'eſt qu'Obſervateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que ſon jugement, ſon eſprit, &c. étoient en grande partie le produit de la Mémoire. (*b*).

(*a*) On refuſe à l'enfant le pouvoir de pécher avant ſept ans. Pourquoi ? C'eſt qu'avant cet âge il eſt cenſé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge paſſé, s'il eſt réputé pécheur, c'eſt qu'alors il eſt cenſé avoir acquis aſſez d'idées entre le juſte & l'injuſte. L'eſprit eſt donc regardé par l'Egliſe même comme une acquiſition, & par conſéquent comme très-différent de l'ame.

(*b*) L'eſprit ou l'intelligence eſt auſſi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'eſt qu'il ſe reſſouvient de ſon nom. S'il m'obéit, lorſque je prononce ces mots : *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas-là*, c'eſt qu'il ſe ſouvient que je ſuis fort & que je l'ai battu.

A la foire qui fait exécuter aux animaux tant de tours de ſoupleſſe ? la crainte du fouet dont le geſte, le regard,

Qu'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? est-ce des sensations passées? non : il les a oubliées. Est-ce des sensations présentes? mais pour juger entre deux sensations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long-tems pour lui donner le loisir de les *comparer entr'elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets.* Or sans le secours d'une mémoire conservatrice des impressions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des impressions présentes & qui chaque instant seroient & senties & de nouveau oubliées. Il n'est donc point de jugement, d'idées, ni d'esprit sans mémoire. L'imbécille qu'on assied sur le pas de sa porte, n'est qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux questions qu'on lui fait, c'est ou parce que les diverses expressions de la langue ne lui rappellent plus d'idées distinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phrase, il oublie ceux qui la précedent. Consulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'est à la mémoire, (dont l'existence suppose la faculté de sentir) que l'homme doit & ses idées & son esprit. Point de sensations sans ame; mais sans mémoire, point d'expérience, point de comparaison d'objets, point d'idées; & l'homme seroit dans sa vieillesse ce qu'il étoit dans son enfance. (*a*)

la parole du Maître lui rappelle le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon contentement, & savoir en conséquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

[*a*] Si les Théologiens conviennent que l'Enfant & l'Imbécille ne péchent point, & que l'un & l'autre ont une ame,

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant ; mais on l'est réellement, lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (*a*). Or sans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette espece. L'esprit differe donc essentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de son vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIEME DIFFERENCE.

J'ai dit que l'esprit de l'homme se composoit de l'assemblage de ses idées. Il n'est point d'esprit sans idées.

En est-il ainsi de l'ame ? non : ni la pensée, ni l'esprit ne sont nécessaires à son existence. Tant que l'homme est sensible, il a une ame. C'est donc la faculté de sentir qui en forme l'essence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'est pas proprement elle, c'est-à-dire, de l'organe Physique du souvenir, quelle faculté lui reste-t-il ? celle de sentir. Elle ne conserve pas même alors la conscience de son existence ; parce que cette conscience suppose enchaînement d'idées & par conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame, lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe Physique du souvenir.

il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

[*a*] Le fameux M. Ernaud, Instituteur des Muets & des Sourds, dit dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences à Paris, que si les Sourds & Muets n'ont que de courts intervalles de jugement, s'ils réfléchissent peu, si leur esprit est foible & leur raison momentanée, c'est que la mémoire est presque toujours assoupie en eux, & qu'en conséquence leurs idées & leurs actions sont & doivent être sans suite.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame est-elle privée de cet organe? elle doit sauf un miracle ou une volonté expresse de Dieu, se trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La pensée n'est donc pas absolument nécessaire à l'existence de l'ame. L'ame n'est donc en nous que la faculté de sentir, & c'est la raison pour laquelle, comme le prouve Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos sens.

C'est à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugemens, & à mon ame que je dois mes sensations : ce sont donc proprement (a) mes sensations, & non mes pensées, comme le prétend Descartes, qui me prouvent l'existence de mon ame. Mais qu'est-ce en nous que la faculté de sentir? Est-elle immortelle & immatérielle? La raison humaine l'ignore & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que si l'ame n'est autre chose que la faculté de sentir, son action comme celle du corps frappant un autre corps, est toujours nécessitée, & que l'ame en ce sens doit être regardée comme purement passive. Aussi Mallebranche l'a-t-il cru telle, (b) & son systême a été publiquement en-

(a) M. Marion Régent de Philosophie au College de Navarre & plusieurs Professeurs à son exemple, ont soutenu que toutes les opérations de l'esprit s'expliquoient par le seul mouvement des esprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il suit que les esprits animaux mis en mouvement par les objets extérieurs pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'esprit, selon ces Professeurs, est donc très distinct de l'ame.

(b) Selon Mallebranche, c'est Dieu qui se manifeste à notre entendement : c'est à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même : il la croyoit donc uniquement passive. L'Eglise Catholique n'a pas condamné cette doctrine.

ſeigné. Si les Théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont ſûrement ils s'embarraſſent peu. Au reſte, tant que les hommes naîtront ſans idées du vice, de la vertu, &c. quelque ſyſtême qu'adoptent les Théologiens, ils ne me prouveront jamais que la penſée ſoit l'eſſence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de ſentir ne puiſſe exiſter en nous ſans que cette faculté ſoit miſe en action, c'eſt-à-dire, ſans que nous ayions d'idées ou de ſenſations.

L'orgue exiſte, lors même qu'elle ne rend pas de ſons. L'homme eſt dans l'état de l'orgue, lorſqu'il eſt dans le ventre de ſa Mere, lorſqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il eſt enſeveli dans un ſommeil profond. D'ailleurs ſi toutes nos idées peuvent être rangées ſous quelques-unes des Claſſes de nos connoiſſances, & ſi l'on peut vivre ſans idées de Mathématiques, de Phyſique, de Morale, d'Horlogerie, &c. Il n'eſt donc pas métaphyſiquement impoſſible d'avoir une ame ſans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins un ame. Il en eſt qui n'ont ni idées de juſtice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un ſourd & Muet ayant tout-à-coup recouvert l'ouïe & la parole, avoua qu'avant ſa guériſon, il n'avoit d'idées ni de Dieu, ni de la mort.

Le roi de Pruſſe, le prince Henri, Hume, Voltaire, &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant ſont en eſprit auſſi ſupérieurs aux ſeconds, que ces derniers le ſont aux ſinges & aux autres animaux qu'on montre à la foire. —

Pompignan, Chaumeix, Caveirac (*a*) &c. ont sans doute peu d'esprit ; & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or si pour avoir peu d'esprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en sont donc pas partie : elles ne sont donc point essentielles à son être. L'ame peut donc exister indépendamment de toutes idées & de tout esprit.

Rassemblons à la fin de ce Chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'esprit.

La premiere, c'est qu'on naît avec toute son ame & non avec tout son esprit.

La seconde, c'est qu'on peut perdre l'esprit de son vivant & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troisieme, c'est que la pensée n'est pas nécessaire à l'existence de l'ame.

Telle étoit sans doute l'opinion des Théologiens, lorsqu'ils soutenoient d'après Aristote, que c'étoit aux Sens que l'ame devoit ses idées. Qu'on n'imagine point en conséquence pouvoir regarder l'esprit comme entiérement indépendant de l'ame. Sans la faculté de sentir, la mémoire productrice de notre esprit, seroit sans fonctions : elle seroit nulle (*b*). L'existence de nos idées & de notre esprit suppose celle de la faculté de sentir. Cette faculté est l'ame elle-même. D'où je conclus que si l'ame n'est

(*a*) Le nom de tous ces polissons n'est connu en Allemagne & dans toute l'Europe que par les petits écrits de M. de Voltaire. Sans lui leur existence seroit ignorée.

(*b*) Le Livre de l'*Esprit* dit que la mémoire n'est en nous qu'une sensation continuée mais affoiblie. Dans le vrai la mémoire n'est qu'un effet de la faculté de sentir.

pas l'esprit, l'esprit est l'effet de l'ame ou de la faculté de sentir. (*a*)

(*a*) On me demandera peut-être qu'est-ce que la faculté de sentir, & qui produit en nous ce phénomene ? Voici ce qu'à l'occasion de l'ame des animaux pense un fameux Chimiste Anglois.

On reconnoît, dit-il, dans les Corps, deux sortes de propriétés, les unes dont l'existence est permanente & inaltérable : telles sont l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la Physique générale.

Il est dans ces mêmes Corps d'autres propriétés dont l'existence fugitive & passagere, est tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaisons, analyses, ou mouvement dans les parties internes. Ces sortes de propriétés forment les différentes branches de l'Histoire Naturelle, de la Chymie, &c. elles appartiennent à la Physique particuliere.

Le fer, par exemple, est un composé de Phlogistique & d'une terre particuliere. Dans cet état de composition, il est soumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompose-t-on le fer ? Cette propriété est anéantie. L'aimant n'a nulle action sur une terre ferrugineuse dépouillée de son phlogistique.

Lorsqu'on combine ce métal avec une autre Substance telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement dans le fer, la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses : mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un & l'autre forment le salpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'atmosphere, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps pour se combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expose cette combinaison au dégré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fusion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union, naît cette force élastique dont les effets sont si surprenans dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorsqu'on le combine avec du sable & que l'on en forme du verre, dont la transparence & l'indissolubilité, la puissance électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations,

CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'Esprit agit.

QU'est-ce que la nature? L'assemblage de tous les Etres. Quel peut être dans l'Univers l'emploi de l'esprit? Celui d'observateur des rapports que les objets ont entr'eux & avec nous. Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose: sa couleur, sa forme & son odeur me plaisent ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espece se réduit à la maniere agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation finie de tels rapports qui constitue & le goût & ses regles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils sont aussi multipliés qu'il est, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espece sont immenses; & leur

qui produites par ce mélange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or dans le regne animal pourquoi l'organisation ne produiroit-elle pas pareillement cette singuliere qualité qu'on appelle faculté de sentir? Tous les phénomenes de Médecine & d'Histoire Naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les Metaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la Faculté de Sentir*, ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décomposé la qualité d'être attiré par l'aimant.

Voyez, *Treatise on the principles of Chimistry.*

observation appartient plus directement aux Sciences.

CHAPITRE IV.

Comment l'Esprit agit.

TOutes les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous. La justesse de l'esprit depend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entr'eux? Que fais-je? Je place sous mes yeux, ou rends présens à ma mémoire plusieurs ou du moins deux de ces objets : ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer? *C'est observer alternativement & avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présens ou absens.* (*a*) Cette observation faite, je juge, c'est-à-dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presqu'imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée; j'examine longtems & successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances : *je les compare*, c'est-à-dire, *je les regarde alternativement*. Je me rends très-atten-

(*a*) Si la mémoire conservatrice des impressions reçues, me fait éprouver dans l'absence des objets, à peu près les mêmes sensations qu'ont excité en moi leur présence, il est indifférent relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présens à mes yeux ou à ma mémoire.

tif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre, c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement seroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire.* (*a*)

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est agréable ou désagréable. Or dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce *que juger? C'est dire ce que je sens.* Suis-je frappé à la tête? La douleur est-elle vive? Le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugemens portés sur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous, il est une différence qui peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque tout objet peut exciter une sensation, qu'un seul suffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette observation que toute assertion sur le rapport des objets entr'eux, suppose comparaison de ces objets; toute comparaison, une peine; toute peine, un intérêt puis-

(*a*) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, point de jugement.

ſant pour ſe la donner. Et qu'au contraire, lorſqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'eſt-à-dire, d'une ſenſation, cette ſenſation ſi elle eſt vive, devient elle-même l'intérêt puiſſant qui me force à l'attention.

Toute ſenſation de cette eſpece emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette obſervation & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à de pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir. Mais cette opinion eſt générale; j'en conviens; elle doit même l'être. L'on s'eſt dit, je ſens & je compare, il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit; que l'opération de comparer, comme je l'ai déja dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement ſous nos yeux, ou préſens à notre mémoire*. Et qu'en conſéquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des ſenſations éprouvées*.

Mais ſi les jugemens portés d'après la comparaiſon des objets phyſiques, ne ſont que de pures ſenſations, en eſt-il ainſi de toute autre eſpece de jugement?

CHAPITRE V.

Des jugemens, qui résultent de la Comparaison des Idées abstraites, Collectives, &c.

LEs mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, *crime* &c. ne sont représentatifs d'aucune Substance, c'est-à-dire, d'aucun Corps. Comment donc réduire à de pures sensations les jugemens résultans de la comparaison de pareils mots ou idées? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet sensible & particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on à dessein ou sans s'en appercevoir à quelqu'objet déterminé? L'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présens à nos yeux ou à notre mémoire. Or le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répete, que le *prononcé des sensations éprouvées.*

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algébraïques, qui jusqu'à leur application à des objets sensibles n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle

ils ont dans toutes les langues créé tant de ces mots adjectifs & substantifs à la fois si vagues (*a*) & si utiles. Prenons pour exemple de ces expressions insignifiantes, celle de *ligne* considérée en Géométrie indépendamment de sa longueur, largeur & épaisseur. Ce mot en ce sens ne rappelle aucune idée à l'esprit. Une pareille ligne n'existe point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le Maître en se servant de cette expression? Simplement avertir son Disciple de porter toute son attention sur le corps considéré comme long, & sans égard à ses autres dimensions.

Lorsque pour la facilité du calcul, on substitue dans cette Science les Lettres *A* & *B* à des quantités fixes; ces Lettres présentent-elles aucunes idées? Désignent-elles aucune grandeur réelle? Non. Or ce qui s'exprime dans la langue algébraïque par *A* & par *B*, s'exprime dans sa langue usuelle par les mots, *foiblesse*, *force*,

(*a*) Dans la composition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui vuides de sens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les Peuples de trop multiplier les signes de leurs langues & au desir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet eussent été obligés de créer autant de mots qu'il est des choses auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs Idées, eut surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes représentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une signification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux, rappelleroient cependant à leur esprit des idées distinctes au moment même, où ces mêmes mots seroient unis aux objets dont ils désignent les rapports.

petiteſſe, *grandeur*. &c. Ces mots ne déſignent qu'un rapport vague de choſes entr'elles, & ne nous préſentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'eſt alors que ces mots mis, ſi je l'oſe dire, en équation ou en comparaiſon, expriment très-préciſément le rapport des objets entr'eux. Juſqu'à ce moment le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon eſprit des idées très-différentes, ſelon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en eſt de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la penſée. Ces expreſſions ſont inſignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naiſſance; combien de fois n'a-t-on pas ſoutenu dans les écoles, que *la penſée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit ſpirituelle. Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce ſavant galimatias. Que ſignifie en effet le mot *penſer*? Ou ce mot eſt vuide de ſens, ou comme ſe *mouvoir*, il exprime ſimplement une maniere d'être de l'homme. Or dire qu'un mode ou une maniere d'être, n'eſt point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair : mais faire de ce mode un Etre & même un Etre ſpirituel, rien, ſelon moi, de plus abſurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime?* Pour que ce terme collectif rappelle à mon eſprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un aſſaſſinat, ou à quelqu'action pareille. Les hommes n'ont inventé ces ſortes de mots que pour ſe communiquer plus facilement ou du moins plus promptement leurs idées. Je ſuppoſe qu'on crée une Société où l'on ne

veuille admettre que des honnêtes-gens. Pour s'éviter la peine de transcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un seul mot qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* sera-t-il alors représentatif ? d'aucune. Ce mot uniquement destiné à rappeller au souvenir de cette Société les actions nuisibles dont ses membres peuvent se rendre coupables, l'avertit seulement d'inspecter leur conduite. Ce mot enfin n'est proprement qu'un son & une maniere plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la Société.

Aussi dans la supposition où forcé de déterminer les peines dues au crime, je dusse m'en former des idées claires & précises, il faudroit alors que je rappellasse successivement à ma mémoire les tableaux des différens forfaits que l'homme peut commettre ; que j'examinasse lesquels de ces forfaits sont les plus nuisibles à la Société, & que je portasse enfin un jugement qui ne seroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des sensations reçues à la présence des divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque peut donc en derniere analyse se réduire toujours à des faits ou sensations physiques. Ce qui jette quelqu'obscurité sur les discussions de cette espece est la signification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois se donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être est-il aussi difficile d'analyser quelques-unes de ces expressions & de les rappeller, si je l'ose dire, à leurs idées constituantes, qu'il l'est en Chymie de décomposer certains corps. Qu'on emploie cepen-

dant à cette décompoſition la méthode & l'attention néceſſaire, l'on eſt sûr du ſuccès.

Ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre le Lecteur éclairé que toute idée & tout jugement peut ſe ramener à une ſenſation. Il ſeroit donc inutile pour expliquer les différentes opérations de l'eſprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Mais quel eſt, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux & qui nous donne de l'attention néceſſaire pour en obſerver les rapports? L'intérêt, qui eſt pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la ſenſibilité phyſique.

CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaiſon des Objets entr'eux.

TOUTE comparaiſon des objets entr'eux ſuppoſe attention : toute attention ſuppoſe peine, & toute peine un motif pour ſe la donner. S'il étoit un homme ſans deſir & qu'un tel homme pût exiſter, il ne compareroit point les Corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette ſuppoſition il pourroit encore juger l'impreſſion immédiate des objets ſur lui : oui, lorſque cette impreſſion ſeroit forte. Sa force devenue un *motif dnttention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en ſeroit pas de même ſi cette ſenſation étoit foible : il n'auroit alors ni conſcience, ni ſouvenir des jugemens qu'elle auroit occaſionnés. Un homme eſt environné d'u-

ne infinité d'objets; il eſt néceſſairement affecté d'une infinité de ſenſations, il porte donc une infinité de jugemens, mais il les porte à ſon inſçu. Pourquoi? c'eſt que la nature de ſes jugemens ſuit celle de ſes ſenſations. Ne font-elles ſur lui qu'une trace légere, effacée auſſi-tôt que ſentie? Les jugemens portés ſur ces ſortes de ſenſations ſont de la même eſpece, il n'en a point de conſcience. Il n'eſt point d'homme en effet qui ſans s'en appercevoir, ne faſſe tous les jours une infinité de raiſonnemens dont il n'a pas de conſcience. Je prends pour exemple, ceux qui précedent preſque tous les mouvemens rapides de notre corps.

Lorſque dans un Ballet, Veſtris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorſque dans la Salle d'Armes, Moté tire plutôt la tierce que la quarte; il faut, s'il n'eſt point d'effet ſans cauſe, que Veſtris & Moté y ſoient déterminés par un raiſonnement trop rapide, pour être, ſi je l'oſe dire, apperçu. Tel eſt celui que je fais, lorſque j'oppoſe ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il ſe réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main réſiſte ſans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue : mes yeux d'ailleurs me ſont plus chers que ma main : je dois donc expoſer ma main pour ſauver mes yeux.

Il n'eſt perſonne qui ne faſſe en pareil cas le même raiſonnement; mais ce raiſonnement d'habitude n'eſt pas cette raiſon ſi rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'eſt apperçu & de l'action & du raiſonnement dont cette action eſt l'effet. Or que de ſenſations de la nature de ces raiſonnemens habituels! que de ſenſations foibles qui ne fixant point notre

attention, ne peuvent produire en nous, ni conſcience, ni ſouvenir!

Il eſt des momens où les plus fortes ſont, pour ainſi dire, nulles. Je me bats; je ſuis bleſſé. Je pourſuis le combat & ne m'apperçois pas de ma bleſſure. Pourquoi? c'eſt que l'amour de ma conſervation, la colere, le mouvement donné à mon ſang, me rendent inſenſible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il eſt au contraire des momens où j'ai conſcience des ſenſations les plus légeres; c'eſt lorſque des paſſions telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie, &c. concentrent tout notre eſprit ſur un objet. Suis-je Conjuré? il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes Complices. Suis-je Peintre? Tout effet ſingulier de lumiere me frappe. Suis-je Jouaillier? Il n'eſt point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux? Il n'eſt point de défaut dans un grand homme que mon œil perçant ne découvre. Au reſte ces mêmes paſſions qui concentrent toute mon attention ſur certains objets, me rendent à cet égard ſuſceptible des ſenſations les plus fines, m'endurciſſent auſſi contre toute autre eſpece de ſenſations.

Que je ſois Amant, Jaloux, Ambitieux, Inquiet; ſi dans cette ſituation de mon ame, je traverſe les magnifiques Palais des Souverains; envain ſuis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des ſtatues, des tableaux qui m'environnent: il faut pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, faſſe ſur moi une impreſſion vive. Faute de cette impreſſion, je marche ſans voir, ſans entendre & ſans conſcience des ſenſations que j'éprouve.

Au contraire si dans le calme des desirs je parcours ces mêmes Palais, sensible alors à toutes les beautés dont l'Art & la Nature les embélissent, mon ame ouverte à toutes les impressions, se partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne serai pas à la vérité doué comme l'Amant & l'Ambitieux de cette vue aigue & perçante qu'ils portent sur tout ce qui les intéresse; je n'appercevrai point comme eux, ce qui n'est, pour ainsi dire, visible qu'aux yeux des passions. Je serai moins finement, mais plus généralement sensible.

Qu'un homme du monde, & qu'un Botaniste se promene le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbustes & de fleurs odorantes; le premier uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétusté des chênes, de la variété des arbustes, de l'odeur suave des fleurs, n'aura pas les yeux du Botaniste, pour observer les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbustes. Sans intérêt pour les remarquer, il sera sans attention pour les appercevoir. Il recevra des sensations, il portera des jugemens & n'en aura point de conscience. C'est le Botaniste jaloux de la réputation, le Botaniste scrupuleux observateur de ces fleurs & de ces arbustes divers, qui seul peut se rendre attentif aux différentes sensations qu'il en éprouve & aux divers jugemens qu'il en porte (*a*). —

Au reste si la conscience, ou la non-conscience de telles impressions, ne changent point leur nature, il est donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos sensations emportent avec

(*a*) Il n'est point en effet de souvenir sans attention, ni d'attention sans intérêt.

elles un jugement dont l'existence ignorée, lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en est cependant pas moins réelle.

Il résulte de ce Chapitre que tous les jugemens occasionnés par la comparaison des objets entr'eux, supposent en nous intérêt de les comparer. Or cet intérêt nécessairement fondé sur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la sensibilité physique, puisque toutes nos peines & nos plaisirs y prennent leur source. Cette question examinée, j'en conclurai que la douleur & le plaisir physique est le principe ignoré de toutes les actions des hommes (*a*). —

CHAPITRE VII.

La Sensibilité Physique est la Cause unique de nos Actions, de nos Pensées, de nos Passions, & de notre Sociabilité.

ACTION.

C'Est pour se vêtir, pour parer sa maîtresse ou sa femme, leur procurer des amusemens, nourrir soi & sa famille, & jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'Artisan & le Paysan pensent, imaginent & travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme. (*b*) Il n'est donc suf-

(*a*) En plusieurs endroits de son Emile, M. Rousseau nie que la sensibilité Physique soit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raisons sur lesquelles il se fonde prouvent qu''il n'a pas sérieusement médité cette question.

(*b*) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel peut toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir Physique. Deux exemples feront la preuve de cette vérité.

ceptible, comme je vais le prouver, que de deux especes de plaisirs & de peines. L'une

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? seroient-ce les sensations agréables qu'il excite en nous? non: on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous soustrait à cette absence d'impression toujours sentie comme un mal-aise & une douleur Physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le besoin des amusemens, le desir de s'arracher à des peines & de se procurer des plaisirs Physiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? sans doute. Mais l'émotion sentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou si l'on veut dix mille Louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroissement dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la fortune les abandonne; fut-ce un jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le Livre de l'Esprit, chap. 13. Disc. 3, n'est encore qu'un des effets de la sensibilité Physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir Physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secourt un malheureux, lorsqu'on fait un acte de libéralité? ce plaisir sans doute est très-vif. Toute action de cette espece doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain? celui pour qui le spectacle de la misere d'autrui est un spectacle douloureux.

Né sans idée, sans vice & sans vertu, tout jusqu'à l'humanité est dans l'homme une acquisition; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, le plus efficace; c'est à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le berceau à se demander par quel hazard il n'est point exposé, comme cet infortuné, aux intemperies de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, &c. l'Enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux, cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misere qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général & par conséquent sur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentimens divers se mêlent alors à ce premier sentiment & de leur as-

sont les peines & les plaisirs physiques, l'autre sont les peines & les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

DOULEUR.

Je ne connois que deux sortes de douleurs, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim ; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud n'éprouve encore aucun tourment ; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence. (*a*)

semblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une ame noble en secouant un misérable, sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analiser.

On soulage les malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur Physique de les voir souffrir.

2. Pour jouir du spectacle d'une reconnoissance qui produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance, dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, & que cette bienfaisance en nous conciliant l'estime & l'affection des hommes peut ainsi que les richesses être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines & de se procurer des plaisirs.

Voilà comme d'une infinité de sentimens divers se forme le sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

J'en ai dit assez pour fournir à l'homme d'esprit le moyen de décomposer pareillement toute autre espece de plaisir réputé intellectuel, & de les rappeller à de pures sensations.

(*a*) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse dans ces affeux momens éprouver une sensation physiquement dou-

REMORDS.

Le Remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le Remords est par conséquent en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & tressent au Tartare l'imagination du Peintre ou du Poëte. Un homme est-il sans crainte; est-il au-dessus des Loix? c'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile; pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans éprouver un mal-aise & une inquiétude secrette à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend, que toute action qui ne nous expose, ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur, (*a*) est en général une action toujours exécutée sans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient. (*b*) Le

loureuse. Qu'est-ce que la prévoyance? un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations Physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'extérieurs* que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

(*a*) Si les déshonneur ou le mépris des hommes nous est insupportable, c'est qu'il nous présage des malheurs; c'est que le déshonoré est en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en Société; c'est que le mépris annonce peu d'empressement de leur part à nous obliger; c'est qu'il nous présente l'avenir comme vuide de plaisirs, & rempli de peines, qui toutes sont réductibles à des peines Physiques.

(*b*) Les Gaulois étoient autrefois divisés en une infinité de *Clubs* ou *Sociétés particulieres*. Ces Sociétés étoient composées d'une douzaine de ménages dont les femmes étoient en

vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient sans remords. Les Princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, & ils les en accablent. L'Inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme lui, sur certains points métaphysiques, & c'est sans remords qu'il venge par des tourmens affreux, l'offense légere que fait à sa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un Incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déja dit, à une peine physique.

AMITIE'.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-il enlevé? je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aise de l'ame qui réellement est une peine physique : je pleure celui qui eût exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur, & qui sans cesse occupé de ma félicité, vouloit par des plaisirs de toute espece donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit dans tous ces sentimens, que les développemens du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur? Par elle le Magistrat enchaîne le vice & désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il est deux sortes de plaisirs comme il est deux sortes de douleur : l'une est le plaisir physique,

commun. L'on vivoit avec elles sans remords : mais l'on n'eût osé aimer une femme d'un autre Club : La Loi le défendoit, le remords commence où l'impunité cesse.

l'autre le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles Esclaves & les beaux tableaux? s'il découvre un trésor il est transporté. Cependant, dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de se procurer les objets de ses desirs. Or cette prévoyance d'un plaisir prochain est déja un plaisir.

Sans amour pour les belles Esclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance supposent donc toujours l'existence des plaisirs des Sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma Maîtresse qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel motif en effet éprouvai-je une sensation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses & surtout de pouvoir? c'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes : Tous desirent d'être heureux & croient qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espece de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais il seroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent une pure statue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exister & même penser : Quel cas feroit-il du pouvoir & du sceptre des Rois? aucun.

En effet quel degré de bonheur cet immenſe pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impaſſible !

Si la Puiſſance eſt ſi deſirée de l'ambitieux, c'eſt comme un moyen d'acquérir des plaiſirs. Le pouvoir eſt comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change eſt le même. Suis-je muni d'une telle lettre ! je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus & par conſéquent tous les plaiſirs dont cette ſomme eſt repréſentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir ? Je tire pareillement à vue ſur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaiſirs. Les effets de la richeſſe & du pouvoir ſont à peu près ſemblables ; parce que la richeſſe eſt un Pouvoir.

Dans un pays où l'argent ſeroit inconnu ; de quelle maniere percevroit-on les impôts ? en nature, c'eſt-à-dire, en blés, vin, beſtiaux, fourages, graine, gibier, &c. — De quelle maniere y feroit-on le commerce ? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandiſe portative avec laquelle on eſt convenu pour la facilité du commerce d'échanger toutes les autres marchandiſes. En ſeroit-il de même des dignités & des honneurs avec leſquels les peuples policés, récompenſent les ſervices rendus à la Patrie ? Pourquoi non ? Que ſont les honneurs ? une monnoie pareillement repréſentative de toute eſpece de denrées & de plaiſirs. Suppoſons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours ; ſuppoſons un Peuple trop libre & trop fier pour ſupporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens & donner aux uns trop d'autorité ſur les autres : de quelle maniere ce Peuple récompenſeroit-il les actions grandes & utiles à la Patrie ?

Par des biens & des plaiſirs en nature, c'eſt-à-dire, par le tranſport de tant de grains, bierre, foin, vin, &c, dans la cave ou le grenier d'un Héros, par le don de tant d'arpens de terre à défricher, ou de tant de belles Eſclaves. C'étoit par la poſſeſſion de Brizéis (*a*) que les Grecs récompenſoient la valeur d'Achille. Quelle étoit chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes, (*b*) la récompenſe du courage, des talens & des vertus ? tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des feſtins où nourris de mets délicats; abreuvés de liqueurs agréables, les Guerriers écoutoient avec tranſport les chanſons des Bardes.

Il eſt donc évident que ſi l'argent & les honneurs ſont chez la plupart des Peuples policés les récompenſes des actions vertueuſes, c'eſt comme repréſentatifs des mêmes biens & des mêmes plaiſirs que les Peuples pauvres & libres accordoient en nature à leurs Héros & pour l'acquiſition deſquels ces Héros s'expoſoient aux plus grands dangers. Auſſi dans la ſuppoſition où ces dignités & ces honneurs ne fuſſent plus repréſentatifs de ces denrées & de ces plaiſirs, dans l'hypotheſe où ces

[*a*] Dans l'Iſle de Rimini, nul ne peut ſe marier qu'il n'ait tué un ennemi & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux Ennemis a droit d'épouſer deux Femmes; ainſi de ſuite juſqu'à cinquante. A quelle cauſe attribuer l'établiſſement d'une pareille coutume? à la poſition de ces Inſulaires qui par-tout environnés de nations ennemies, ne pourroient leur réſiſter, ſi pour exciter perpétuellement la valeur de leurs Citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenſes au courage.

[*b*] Entre les préſens que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du déſert, les plus agréables ſont des Filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarraſins Vainqueurs exigeoient jadis des Vaincus. Abdérame après la conquête des Eſpagnes exigea du petit Prince des Aſturies un tribut annuel de cent belles Filles.

honneurs ne seroient que de vains titres (a), ces titres appréciés à leur juste valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut pour aller à la sappe que l'écu donné au Soldat soit représentatif d'une pinte d'eau de vie & de la nuit d'une vivandiere. Les Soldats d'autrefois & les Soldats d'aujourd'hui sont les mêmes. (b) L'homme n'a pas changé & pour les mêmes récompenses, il fera en tous les tems à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur? il est sans action; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richesses & du pouvoir; parce qu'on est nécessairement insensible aux moyens d'acquérir du plai-

(a) Si dans les pays despotiques le ressort de la gloire est communément très-foible, c'est que la gloire n'y donne aucune espece de pouvoir; c'est que tout pouvoir est absorbé dans le despote; c'est qu'en ces pays un Héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil Courtisan; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa liberté; c'est qu'enfin il est à l'ordre du Souverain jetté dans les prisons, dépouillé de ses richesses, de ses honneurs & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des Seigneurs étrangers que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes? C'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre; il peut être impunément vertueux : il ne voit rien au-dessus de lui que la Loi.

C'est le desir de la gloire qui dans les Républiques pauvres doit être le plus puissant principe de leur activité, & c'est le désir de l'argent fondé sur l'amour du luxe qui dans les Pays despotiques est le principe d'action & la force motrice des Nations soumises à ce Gouvernement.

[b] On sait que l'irruption de Brennus en Italie ne fût pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent les Gaulois. Avant lui Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce Chef engageoit-il ses Compatriotes à le suivre au-delà des Alpes? en leur envoyant du vin d'Italie. „ Goûtez ce vin, „ leur écrivoit-il, & si vous le trouvez bon, venez avec „ moi faire la conquête du pays qui le produit."

ſir, lorſqu'on l'eſt au plaiſir même. Ce qu'on cherche dans la richeſſe & la puiſſance, c'eſt le moyen de ſe ſouſtraire à des peines, & de ſe procurer des plaiſirs phyſiques. Si l'acquiſition de l'or & du pouvoir eſt toujours un plaiſir, c'eſt que la prévoyance & la mémoire convertit en plaiſir réel tous les moyens d'en avoir.

La concluſion générale de ce Chapitre, c'eſt que dans l'homme tout eſt ſentir, vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la ſociabilité n'eſt en lui qu'une conſéquence de cette même ſenſibilité.

CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'HOMME eſt de ſa nature & frugivore & carnacier. Il eſt d'ailleurs foible, mal armé & par conſéquent expoſé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour ſe nourrir, ou pour ſe ſouſtraire à la fureur du Tigre & du Lion, dut donc ſe réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (*a*); ou pour les manger, ou pour défendre contr'eux les fruits ou les légumes qui lui ſervoient de nourriture. Cependant l'homme ſe multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à ſemer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet les citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix reſſerrerent les liens d'une union qui fondée ſur leurs

[*a*] Il y a, dit-on, en Afrique, une eſpece de chiens ſauvages, qui par le même motif, vont en meute, faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique. (a) Mais leur sociabilité ne peut-elle pas être regardée comme une qualité innée, (b) une espece de beau moral? Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que dans l'homme, comme dans l'animal, la sociabilité est l'effet du besoin. Si celui de se défendre rassemble en troupeau ou société les animaux pâturans, tels que les bœufs, les chevaux, &c.; le besoin d'attaquer, chasser & combattre leur proie, réunit pareillement en société les animaux carnaciers tels que les Renards & les Loups.

L'intérêt & le besoin sont le principe de toute sociabilité. Ce principe (dont peu d'Ecrivains ont donné des idées nettes) est donc le seul qui unisse les hommes entr'eux. Aussi la force de leur union est-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du besoin. Du moment où le jeune Sauvage (c) & le jeune Sanglier sont en état

(a) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les loups sont Société & ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la Divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *l'Enfant robuste est l'Enfant méchant :* il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers si admirés de Corneille.

„ Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit."

Et cet autre vers de la Fontaine.

„ La raison du plus fort est toujours la meilleure."

Ceux qui font le Roman de l'homme blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'Histoire l'admirent, & la nécessité des Loix en prouve la vérité.

[b] La curiosité que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux & d'améliorer de plus en plus notre état, elle n'est que le développement de la sensibilité Physique.

(c) Il en est, disent la plupart des Voyageurs, de l'atta-

état de pourvoir à leur nourriture & à leur défense, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bauge de ses Parens. (*a*)

L'Aigle méconnoît ses aiglons au moment qu'assez rapides pour fondre sur leur proie, ils peuvent se passer de son secours.

Le lien qui unit les enfans au pere & le pere aux enfans est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien seroit même funeste aux États. La premiere passion du citoyen doit être celle des Loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être subordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte sur tous les autres, où trouver une mesure du vice & de la vertu? dès-lors il n'en est plus & toute morale est détruite.

chement des Negres pour leurs Enfans, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement cesse lorsque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Voyez *T. I.* des Mêlanges intéressans des Voyages d'Asie, d'Amérique, &c.

Les Anzicos, dit à ce sujet Dapper dans son voyage d'Afrique, mangent leurs Esclaves; la chair humaine n'est pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le pere se repaît de la chair de son fils, le fils de celle de son pere; les freres & sœurs se mangent, & la mere se nourrit sans horreur de l'Enfant qui vient de naître. Les Negres enfin, dit le P. Labbat, sans reconnoissance, sans affection pour leurs parens, sont aussi sans compassion pour les malades : c'est chez ces Peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres assez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfans à la voracité des tigres.

(*a*) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaisser leur pere, lorsque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir sept ou huit enfans, & sept ou huit enfans ne pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne sont pas aussi durs, s'il en est de tendres & d'humains, c'est à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits sangliers.

Par quelle raison en effet auroit-on par dessus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu, ou de la justice? c'est qu'on a confusément senti le danger auquel les exposeroit un trop excessif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils est dès-lors en droit de piller son voisin, ou de voler le trésor public, soit pour soulager le besoin d'un Pere, soit pour augmenter son aisance. Autant de familles, autant de petites Nations qui divisées d'intérêt, seront toujours armées les unes contre les autres.

Tout Ecrivain qui, pour donner bonne opinion de son cœur, fonde la sociabilité sur un autre principe que sur celui des besoins physiques & habituels, trompe les esprits foibles & leur donne de fausses idées de la Morale.

La nature a voulu sans doute que la reconnoissance & l'habitude fussent dans l'homme une espece de gravitation qui le portât à l'amour de ses parens : mais elle a voulu aussi que l'homme trouvât dans le desir naturel de l'indépendance une force répulsive, qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation. (a) Aussi la fille sort-elle joyeuse de la maison de sa mere, pour passer dans celle de son Mari. Aussi le fils quitte-t-il avec plaisir les foyers paternels, pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en Province, ou simplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du sentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoissances & d'amis.

(a) L'homme hait la dépendance. De là peut-être sa haine pour ses pere & mere, & ce proverbe fondé sur une observation commune & constante, *l'amour des parens descend & ne remonte pas.*

Veut-on faire des dupes? l'on exagere la force du sentiment & de l'amitié; l'on traite la sociabilité *d'amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'est qu'un principe de cette espece, la sensibilité physique?

C'est à ce seul principe que l'on doit & l'amour de soi & l'amour si puissant de l'indépendance: si les hommes étoient, comme on le dit, portés l'un vers l'autre, par une attraction forte & mutuelle, le Législateur céleste leur eût-il commandé de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs Peres & Meres? (*a*) Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la Nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumiere & de retirer son doigt du feu?

Les Voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le Navigateur échappé du naufrage & jetté sur une côte inconnue ne va pas les bras ouverts se jetter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit au contraire dans un buisson: c'est de là qu'il étudie les mœurs des habitans, & de là qu'il sort tremblant pour se présenter à eux.

Mais qu'un de nos vaisseaux Européens aborde une isle inconnue, les Sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le navire? cette vue sans doute les surprend. Les Sauvages sont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce spectacle excite leur étonnement. Mais quel desir succede en eux à ce premier sentiment? celui de s'appro-

(*a*) Le commandement d'aimer ses peres & meres, prouve que l'amour des parens est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la Nature.

prier les objets de leur admiration. Devenus alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adresse ou par force, ces objets de leurs desirs : ils épient à cet effet le moment favorable de voler, piller & massacrer les Européens qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injustices & cruautés.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que les principes de la Morale & de la Politique, comme tous les principes des autres Sciences, doivent s'établir sur un grand nombre de faits & d'observations. Or que résulte-t-il des observations faites jusqu'à présent sur la Morale? c'est que l'amour des hommes pour leurs semblables est un effet de la nécessité de s'entre-secourir, & d'une infinité de besoins dépendans de cette même sensibilité physique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conservant mon opinion sur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'Esprit contre les imputations odieuses du cagotisme & de l'ignorance.

CHAPITRE IX.

Justification des Principes admis dans le Livre de l'Esprit.

LOrsque le Livre de l'Esprit parut, les Théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des

femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire : leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail & de l'industrie, pourquoi pas les Femmes (*a*)? tout objet desiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorsqu'on n'en obtiendra la jouissance que par des services rendus à la Patrie.

Dans les siecles où les invasions des Peuples du Nord & les incursions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les Femmes souvent exposées aux insultes d'un ravisseur, avoient perpétuellement besoin de défenseurs ; quelle vertu devoit être la plus honorée ? La valeur. Aussi les faveurs des Femmes étoient-elles la récompense des plus vaillans : aussi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore il y a quatre siecles tous les preux Chevaliers.

L'amour du plaisir fut donc en ces siecles le principe productif de la seule vertu connue, c'est-à-dire, de la valeur. Aussi lorsque les mœurs changerent, lorsque la Police plus perfectionnée

(*a*) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des Femmes soit sur lui sans puissance ? qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'Amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application : qu'on lui rappelle jusque dans les bras de sa Maîtresse, que c'est à ses talens & à ses vertus qu'il doit ses faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à sa santé, à son ame, à son esprit, enfin au bien public, les mêmes plaisirs dont il n'eût joui dans une autre position, qu'en s'épuisant, en s'abrutissant, en se ruinant & en vivant dans la crapule.

mit la Vierge timide à l'abri de toute insulte, alors la beauté (car tout se tient dans un Gouvernement) moins exposée aux outrages d'un ravisseur, honora moins ses défenseurs. Si l'enthousiasme des Femmes pour la valeur décrut alors dans la proportion de leur crainte : Si l'estime conservée encore aujourd'hui pour le courage n'est plus qu'une estime de tradition : si dans ce siecle l'amant le plus jeune, le plus assidu, le plus complaisant & sur-tout le plus riche, est communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point; tout est ce qu'il doit être.

Les faveurs des Femmes, selon les changemens arrivés dans les mœurs & les Gouvernemens, ou sont, ou cessent d'être des encouragemens à certaines vertus. L'amour en lui-même n'est donc point un mal. Pourquoi regarder ses plaisirs comme la cause de la corruption politique des mœurs ? les hommes ont eu dans tous les tems à peu près les mêmes besoins, & dans tous les tems ils les ont satisfaits. Les siecles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robustes. L'Edda, les Poésies Erses, enfin toute l'histoire nous apprend que les siecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérans.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes : elle est plus avide de plaisir que l'âge avancé, cependant elle est communément plus humaine & plus vertueuse ; elle est au moins plus active, & l'activité est une vertu.

Ce n'est ni l'amour, ni ses plaisirs qui corrompirent l'Asie, amollirent les mœurs des Medes, des Assyriens, des Indiens, &c. Les Grecs, les Sarrasins, les Scandinaves n'étoient ni plus

réservés, ni plus chastes que ces Perses & ces Medes, & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les Peuples efféminés & moux.

S'il est un moment où les faveurs des femmes puissent devenir un principe de corruption, c'est lorsqu'elles sont venales ; lorsqu'on achete leur jouissance, lorsque l'argent, loin d'être la récompense du mérite & des talens, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un Satrape ou un Nabab, peut à force d'injustices & de crimes, obtenir du Souverain le droit de molester, de piller les Peuples de son Gouvernement & de s'en approprier les dépouilles.

Il en est des femmes, comme des honneurs, ces objets communs du desir des hommes ; les honneurs sont-ils le prix de l'iniquité ; faut-il pour y parvenir flatter les Grands, sacrifier le foible au Puissant & l'intérêt d'une Nation à l'intérêt d'un Soudan ? alors les honneurs si heureusement inventés pour la récompense & la décoration du mérite & des talens, deviennent une source de corruption. Les femmes, comme les honneurs peuvent donc selon les tems & les mœurs successivement devenir des encouragemens au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne consiste donc que dans la dépravation des moyens employés pour se procurer des plaisirs. Le Moraliste austere qui prêche sans cesse contre les plaisirs, n'est que l'écho de sa mie ou de son Confesseur. Comment éteindre tout desir dans les hommes sans détruire en eux tout principe d'action ! celui qu'aucun intérêt ne touche, n'est bon à rien & n'a d'esprit en rien. —

CHAPITRE X.

Que les Plaisirs des Sens sont à l'insu même des Nations leurs plus puissans Moteurs.

LEs Moteurs de l'homme sont le plaisir & la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité? c'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant. C'est la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier : c'est la faim qui retenant six mois entiers le Sauvage sur les lacs & dans les bois, lui apprend à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des pieges à sa proie. C'est encore la faim qui chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaisir & douleur sont & seront toujours l'unique principe des actions de l'homme. (*a*) Si le

(*a*) Si les besoins sont nos moteurs uniques; c'est donc à nos divers besoins qu'il faut rapporter l'invention des

Ciel eût pourvu à tous ses besoins ; si la nourriture convenable à son corps eût été comme l'air & l'Eau un Elément de la Nature, l'homme eût à jamais croupi dans la paresse.

La faim, par conséquent, la douleur est le principe d'activité du pauvre, c'est-à-dire, du plus grand nombre ; & le plaisir est le principe d'activité de l'homme au dessus de l'indigence, c'est-à-dire, du riche. Or entre tous plaisirs, celui qui sans contredit agit le plus fortement sur nous & communique à notre ame le plus d'énergie, est le plaisir des femmes. La Nature en attachant la plus grande Ivresse à leur jouissance, a voulu en faire un des plus puissans principes de notre activité. (*a*) —

Arts & des Sciences. C'est à celui de la faim, qu'on doit l'Art de défricher, de labourer la terre, de forger le Soc, &c. C'est au besoin de se défendre contre les rigueurs des saisons qu'on doit l'art de bâtir, se vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublemens ; quant à la Musique, aux Spectacles, enfin à tous les arts du Luxe, c'est à l'amour, au desir de plaire & à la crainte de l'ennui, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'Arts encore ignorés ! quel assoupissement dans la Nature ! l'homme sans besoins seroit sans principe d'actions ; c'est au besoin du plaisir que la jeunesse doit en partie son activité & la supériorité qu'à cet égard elle a sur l'âge avancé.

(*a*) Parmi les Savans, il en est, dit-on, qui loin du monde se condamnent à vivre dans la retraite. Or comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talens ait été fondé sur l'amour des plaisirs Physiques & sur-tout sur celui des Femmes ? comment concilier ces inconciliables ? Pour cet effet supposons qu'il en soit d'un homme à talens comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du nécessaire, c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il un beau Château & l'homme à talens une belle Femme ? si pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richesses & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroissement, l'un de son trésor, l'autre de sa renommée. Or dans l'espace

Nulle passion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend jusque sur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, est enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ses égaux ou même ses supérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il est la source de la vie. A mesure que ses desirs s'éteignent, l'homme perd son activité ; & par degré la mort s'empare de lui.

Plaisir & douleur physique, voilà les seuls & vrais ressorts de tout Gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richesses & les honneurs, mais les plaisirs seuls dont cette gloi-

de tems employé à l'acquisition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puissent rompre sans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talens mourront, l'un sans château, l'autre sans maîtresse.

Ce n'est pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la Coquette & ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de ressemblances. Tous deux plus heureux qu'on ne le pense, le sont de la même maniere. L'avare en comptant son or, jouit de la possession prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange ; & la Coquette se mirant dans sa glace jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ses graces & sa beauté. Ce que je leur conseille à tous deux, c'est de s'en tenir-là. Qu'ils n'aient ni châteaux, ni amans : ils éprouveroient dans la jouissance des objets de leurs desirs, des dégouts inconnus avant elle.

L'état de desir est un état de plaisir. Les Châteaux, les Amans & les Femmes que les richesses, la beauté & les talens peuvent leur procurer, est un plaisir de prévoyance sans doute moins vif, mais plus durable que le plaisir réel & Physique. Le corps s'épuise, l'imagination jamais. Aussi de tous les plaisirs, ces derniers sont-ils en général ceux qui dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande somme de bonheur.

re, ces richesses & ces honneurs sont représentatifs. Et quoiqu'on dise, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont sur nous les plaisirs des sens.

Lorsque j'ai dit dans le livre de l'*Esprit* que c'étoit sur la tige de la douleur & du plaisir physique que se recueilloient toutes nos peines & nos plaisirs, j'ai révelé une grande vérité. .... Que s'ensuit-il? que ce n'est point dans la jouissance de ces mêmes plaisirs que peut consister la dépravation politique des mœurs. Qu'est-ce en effet qu'un Peuple efféminé & corrompu? celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaisirs que les Nations illustres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques Moralistes ne prouveront jamais rien contre un Auteur, dont l'expérience justifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette discussion sur la sensibilité physique comme étrangere à mon sujet. Que me suis-je proposé? De faire voir que tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir? j'ai distingué l'esprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'est en nous que la faculté de sentir; que l'esprit en est l'effet; que dans l'homme tout est sensation; que la sensibilité physique est par conséquent le principe de ses besoins, de ses passions, de sa sociabilité, de ses idées, de ses jugemens, de ses volontés, de ses actions, & qu'enfin si tout est explicable par la sensibilité physique, il est inutile d'admettre en nous d'autres facultés. (*a*)

(*a*) Outre la Faculté de sentir, l'homme, dit-on, est encore doué de la Faculté de se ressouvenir. Je le sais;

L'Homme eſt une machine qui miſe en mouvement par la ſenſibilité phyſique doit faire tout ce qu'elle exécute. C'eſt la roue qui mue par un torrent, éleve les piſtons & après eux les eaux deſtinées à ſe dégorger dans les baſſins préparés à la recevoir.

Après avoir ainſi montré qu'en nous tout ſe réduit à ſentir, à ſe reſſouvenir, & qu'on ne ſent, que par les cinq Sens; pour découvrir enſuite ſi le plus ou moins grand eſprit eſt l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner ſi dans le fait, la ſupériorité de l'eſprit eſt toujours proportionée à la fineſſe des ſens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la conſtante inégalité des eſprits, ne dépendît d'une autre cauſe.

C'eſt donc au ſeul examen de ce fait que ſe réduit maintenant la queſtion propoſée; c'eſt à cet examen qu'on en devra la ſolution.

CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la Mémoire.

JE ne ferai ſur cette matiere que répéter ce que j'ai déja dit dans le livre de l'*Eſprit* & j'obſerverai.

1. Que les Hardouins, les Longuerues, les Scaligers, enfin tous les prodiges de mémoire,

mais comme l'organe de la Mémoire eſt phyſique; que ſon office conſiſte à nous rendre préſentes les impreſſions paſſées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des ſenſations actuelles, je ne ſuis pas moins endroit d'aſſurer que dans l'homme tout eſt ſnetir.

ont eu communément peu de génie & qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce soit & mériter le titre d'Inventeur ou d'homme de génie; s'il faut, comme le prouve Descartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être exclusive du grand esprit (*a*)

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or le tems passé à méditer, n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste que sert une grande mémoire? la plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui sait la langue a déja beaucoup d'idées. Pour mériter le titre homme d'esprit, que faut-il? les comparer entr'elles & par-

(*a*) Les Mémoires extraordinaires font les Erudits; la méditation fait les hommes de génie. L'esprit original, l'esprit à soi suppose comparaison des objets entr'eux, & appercevance des rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en est pas ainsi de l'esprit du monde. Ce dernier est un composé de goût & de mémoire. Qui sait le plus de traits d'Histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable dans la conversation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est ni bon Poëte, ni bon Peintre, ni bon Philosophe, ni grand Capitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune Science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes, & ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime

venir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue & par conséquent de toutes les idées d'un Peuple, est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le Peintre a sur cette palette la matiere premiere d'un excellent tableau : c'est à lui à les mêler & à les étendre de maniere qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un beau tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne & en Angleterre, presque point d'homme bien élevé qui ne sache trois ou quatre langues (*a*). Or si l'étude de ces langues est comprise dans le plan ordinaire de l'instruction, elle ne suppose donc qu'une organisation commune : tous les hommes sont donc doués par la Nature (*b*), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'observerai que si la supériorité de l'esprit, comme le remarque M. Hob-

(*a*) Si le François ne sait que sa propre langue, c'est un effet de son éducation & non de son organisation; qu'il passe quelques années à Londres ou à Florence, il saura bientôt l'Anglois ou l'Italien.

(*b*) La nature, dit-on, donne à chaque Nation quelque qualité, ou quelque génie particulier. Point de Nation en Europe qui d'après les Prussiens, n'ait fait des changemens dans ses exercices, dans ses évolutions Militaires & ne l'ait fait avec succès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les Nations se sont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs Soldats. J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour exposer leur vie dans les combats. Aussi le courage des Armées ne se manifeste-t-il plus par des entreprises aussi hardies, & se réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce seul point de n'être pas le premier à fuir.

bes, consiste principalement dans la connoissance de la vraie signification des mots, & s'il n'est point d'homme qui dans la seule méditation de ceux de sa langue, ne trouve plus de questions à discuter qu'il n'en résoudroit dans le cours d'une longue vie, personne ne peut se plaindre de sa mémoire. Il en est, dit-on, de vives & de lentes. On a à la vérité, une mémoire vive des mots de sa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, sur-tout si on la parle rarement. Mais qu'en conclure? sinon qu'on a un souvenir plus ou moins prompt des objets, selon qu'ils sont plus ou moins familiers. Il n'est qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires; c'est l'inégalité de leur étendue. Or si tous les hommes communément bien organisés sont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'est donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on lise à ce sujet le Chapitre 3. Disc. 3. de l'*Esprit*. J'y considére cette question sous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité & prouve qu'en général, ce n'est point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'esprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes? je vais l'examiner. —

CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des Sens.

SI dans les hommes tout est *sentir physiquement*, ils ne différent donc entr'eux que dans la nuance de leurs sensations. Les cinq Sens en sont les organes : ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont-elles également ouvertes dans tous, & selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouie, (a) du toucher, du goût & de l'odorat, chacun ne doit-il pas sentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment? Entre les hommes enfin ne sont-ce pas les plus finement organisés qui doivent avoir le plus d'esprit (b) & peut-être les seuls qui puissent en avoir?

L'Expérience, répondrai-je, n'est pas sur ce point d'accord avec le raisonnement : elle démontre bien que c'est à nos Sens que nous devons nos idées, mais elle ne démontre point que l'esprit soit toujours en nous proportionné à la finesse plus ou moins grande de ces mêmes Sens.

Les

(a) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes : Tous n'ont pas les mêmes oreilles, cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les Musiciens, tous les Danseurs d'un Opéra & tous les Soldats d'un Bataillon partent également en mesure.

(b) Entre les hommes les plus parfaitement organisés, s'il en est peu de spirituels, c'est, dit-on, parce que l'esprit est l'effet combiné de la finesse des Sens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette supposition, il feroit du moins impossible qu'une bonne éducation sans une finesse particuliere & remarquable des Sens, pût former de grands hommes. Or ce fait est démenti par l'expérience.

Les Femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des Hommes, leur donne plus de finesse dans le Sens du toucher, n'ont pas plus d'esprit (*a*) qu'un Voltaire, que cet homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diversité de ses talens.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement si prématuré supposoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante ! On en peut dire autant de M. de Buffon ; il a les yeux myopes ; & cependant quelle tête plus vaste & quel style plus coloré ! (*b*) Parmi ceux dont le Sens de l'ouie est le plus fin, en est-il de supérieurs aux St. Lamberts, aux *Saurins*, aux Nivernois, &c. Ceux dont les Sens du goût & de l'odorat sont le plus exquis, ont-ils plus de génie que Diderot, Rousseau, Marmontel, Duclos ? &c. De quelque maniere qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité

(*a*) L'organisation des deux Sexes est sans doute très différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cause de l'infériorité de l'esprit des Femmes ? non : la preuve du contraire, c'est que nulle Femme n'étant organisée comme un homme, nulle en conséquence ne devroit avoir autant d'esprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Elizabeths, les Catherines IIe, &c. ne le cedent point aux hommes en génie. Si les Femmes leur sont en général inférieures, c'est qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaise éducation. Comparons ensemble des personnes de conditions très-différentes, telles que les Princesses & les Femmes de Chambre. Je dis qu'en ces deux états les Femmes ont communément autant d'esprit que leurs maris. Pourquoi ? c'est que les deux Sexes y reçoivent une aussi mauvaise éducation.

(*b*) On n'a point observé que le Sens de la vue fût dans les plus grands Peintres de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes.

des esprits, est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des Sens, & que tous les hommes communément bien organisés, sont doués par la Nature de la finesse des Sens nécessaire, pour s'élever aux plus grandes découvertes en Mathématiques, Chymie, Politique, Physique, &c. (a)

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans des études difficiles & de le faire entrer, par exemple, dans la carriere des Lettres ou de la Politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'Aigle, le tact de la

(a) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendît de la finesse plus ou moins grande des Sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes & des alimens, auroient quelqu'influence sur les esprits, qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du Ciel produiroit les habitans les plus spirituels. Or depuis le commencement des Siecles, comment imaginer que ces habitans n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres Nations, qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures Loix, qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres Nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'Hommes célebres?

Le climat générateur d'un tel Peuple est encore inconnu. L'Histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres : elle prouve au contraire que depuis Deli jusqu'à Petersbourg, tous les Peuples ont été successivement imbécilles & éclairés, que dans les mêmes positions, toutes les Nations, comme le remarque M. Robertson, ont les mêmes Loix, le même esprit, & qu'on retrouve par cette raison chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence sur les Esprits; & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne pense sur les Corps. En effet si la plupart des Politiques calculent la population des Villes ou des Empires, d'après la liste de leurs morts, ils ont donc observé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie, étoit à peu près la même.

Senſitive, le nez du Renard & l'oreille de la Taupe.

Les Chiens & les Chevaux ſont, dit-on, d'autant plus eſtimés qu'ils ſortent de telle ou telle race. Avant d'employer un Homme, il faudroit donc encore demander s'il eſt fils d'un Pere ſpirituel ou ſtupide. On ne fait aucune de ces queſtions; pourquoi? C'eſt que les peres les plus ſpirituels n'engendrent ſouvent que de ſots enfants; c'eſt que les hommes les mieux organiſés n'ont ſouvent que peu d'eſprit, & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles queſtions. Ce qu'elle nous apprend à ce ſujet, c'eſt qu'il eſt des hommes de génie de toute eſpece de taille & de tempérament; qu'il en eſt de ſanguins, de bilieux, de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robuſtes, de délicats, de mélancoliques, * 2. & que les hommes les plus forts & les plus vigoureux, ne ſont pas toujours les plus ſpirituels (*a*).

Mais ſuppoſons dans un homme un Sens extrêmement fin; qu'arriveroit-il? Que cet homme éprouveroit des ſenſations inconnues au commun des hommes; qu'il ſentiroit ce qu'un moindre degré de fineſſe dans l'organiſation ne permet pas aux autres de ſentir. En auroit-il plus d'eſprit? Non: parce que ces ſenſations toujours ſtériles juſqu'au moment où l'on les compare, conſerve-

(*a*) M. Rouſſeau, P. 300 & 323 de ſon Emile, dit: „ Plus un Enfant ſe ſent fort & robuſte, plus il devient cenſé „ & judicieux. Pour tirer parti des inſtrumens de notre „ intelligence, il faut que le corps ſoit robuſte & ſain." La bonne conſtitution du Corps rend les opérations de l'eſprit faciles & ſûres. Mais que M. Rouſſeau conſulte l'expérience. Il verra que les maladifs, les délicats & les boſſus, ont autant d'eſprit que les droits & les bien portans. Paſcal, Pope, Boileau, Scaron en ſont la peuve.

roient toujours entr'elles les mêmes rapports. (*a*) Suppoſons l'eſprit proportionné à la fineſſe des Sens. Il eſt des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la Terre les mieux organiſés. L'eſprit humain ne ſeroit donc point ſuſceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes ſi finement organiſés parviendroient néceſſairement dans les Sciences à des réſultats incommuniquables aux hommes ordinaires. Or on ne connoît point de tels réſultats.

Il n'eſt point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons qui ne ſoient maintenant ſaiſies de tous les hommes qui communément bien organiſés, n'ont cependant rien de ſupérieur dans les Sens de la ſaveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du toucher.

Je pourrois même ajouter [puiſqu'il n'eſt rien de ſimilaire dans la Nature] (*b*), qu'entre les hommes les plus finement organiſés, il faut qu'à certains

(*a*) Une ſenſation n'eſt dans la Mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'eſprit, parce que cette aptitude n'eſt autre choſe que le pouvoir d'obſerver les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

(*b*) La diſſemblance des Etres exiſte-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la même race de beſtiaux ſe fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abaiſſe ſelon l'eſpèce ou l'abondance des paturages. Il en eſt de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui ſoit abſolument ſemblable à un autre, c'eſt peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'eſt placé à la même expoſition, frappé du même vent & ſemé dans la même veine de terre. Or dans les Etres inanimés le tems de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne ſont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé Section I. ne peut recevoir préciſément les mêmes inſtructions.

égards, chacun le soit encore supérieurement aux autres. Tout homme en conséquence devroit donc éprouver des sensations, acquérir des idées incommuniquables à ses compatriotes. Or il n'est point d'idées de cette espece. Quiconque en a des nettes, les transmet facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pourroit le plus efficacement influer sur les esprits, seroit sans doute la différence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déja dit, le gras Anglois qui se nourrit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit que le maigre Espagnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Schaw, médecin Anglois, qui par la fidélité & l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures :
„ Le peu de progrès de ces Peuples dans les Arts
„ & dans les Sciences, n'est l'effet d'aucune in-
„ capacité ou stupidité naturelle. Les Maures
„ ont l'esprit délié & même du génie. S'ils ne
„ l'appliquent point à l'étude des Sciences,
„ c'est que sans motifs d'émulation, leur Gou-
„ vernement ne leur laisse ni la liberté, ni le re-
„ pos nécessaire pour les cultiver & les perfec-
„ tionner. Les Maures nés esclaves, comme la
„ plupart des Orientaux, doivent être ennemis
„ de tout travail qui n'a pas directement leur
„ intérêt personnel & présent pour objet ".

Ce n'est qu'à la Liberté qu'il appartient d'allumer chez un Peuple le feu sacré de la gloire & de l'émulation. S'il est des siecles où sembla-

bles à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoissent tout-à-coup dans un Empire, qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout Gouvernement où l'on récompensera les talens, ces récompenses, comme les dents du Serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Descartes, les Corneilles, &c. illustrerent le regne de Louis XIII., les Racines, les Bailes, &c., celui de Louis XIV., les Voltaires, les Montesquieu, les Fontenelles, &c., celui de Louis XV., c'est que les Arts & les Sciences furent sous ces différens regnes successivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu Duc d'Orleans, Régent. Les grands hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV., mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse &, si je l'ose dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compositions des grands hommes; l'on se trompe. Racine avant trente ans donna l'Alexandre & l'Andromaque, mais à cinquante il écrivit Athalie, & cette derniere piece n'est certainement pas inférieure aux premieres. (*a*). Ce ne sont pas même les légeres indispositions qu'occasionne une santé plus ou moins délicate qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même santé,

(*a*) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'est plus dit-on, le même composé. Le Voltaire de soixante ans n'est plus le Voltaire de trente. Soit: cependant l'un & l'autre ont également d'esprit. Si deux hommes sans être parfaitement similaires, peuvent sauter aussi haut, courir aussi vîte, tirer aussi juste, jouer aussi bien à la paume; deux hommes sans être précisément les mêmes, peuvent donc avoir également d'esprit.

& cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de causes ; le Médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades, & l'homme de génie que ne distraient ni les affaires ni les plaisirs, ni les passions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que soit la nourriture des Nations, la Latitude qu'elles habitent ; (*a*) enfin leur tempérament, ces différences n'augmentent, ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (*b*), ni de la fraîcheur des organes, ni

(*a*) L'aptitude à l'esprit comme je le montrerai ci-après, n'est que l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diversité des températures, la différence des Climats, en occasionnent dans les mœurs & les inclinations d'un Peuple, que les Sauvages Chasseurs dans les Pays de bois, deviennent Pasteurs dans les Pays de Pâturages, cela se peut : mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les diverses Contrées, les Peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Aussi du moment où les hommes errans se sont réunis en Nations, où les marais ont été desséchés & les forêts abattues, la diversité des Climats n'a point eu d'influence sensible sur les esprits. Aussi trouve-t-on en Suede & en Dannemarck d'aussi bons Géometres, Chymistes, Physiciens, Moralistes, &c. qu'en Grece & en Egypte. „ Le Climat de la Perse, dit Chardin, „ est le plus propre à entretenir la vigueur du corps & de „ l'esprit." Ce Climat cependant ne donne point au Persan plus de Génie qu'au François.

(*b*) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament & de la finesse plus ou moins grande des Sens, où chercher la cause de cette supériorité ? dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai-je, si dans la pendule la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure de son organisation, se manifeste pareillement, (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq sens

de la plus ou moins grande finesse des Sens, que dépend la plus ou moins grande supériorité de l'esprit. Au reste c'est peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait ; je puis encore prouver que si ce fait existe, c'est qu'il ne peut exister autrement ; & qu'ainsi c'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des Esprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout est sentir, il faut penser que s'ils différent entr'eux, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations.

CHAPITRE XIII.

De la maniere différente de sentir.

LEs hommes ont des goûts différens : mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le Negre, par exemple, se sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté Afriquaine, que pour les lis & les roses de nos Européennes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme, selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à tel ou tel genre de musique, & devienne en conséquence

auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieur. Or pour prouver que cette derniere espece de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer [conformément à l'expérience] que leur supériorité est entiérement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq sens.

fufceptible de telles ou telles impreffions, c'eft encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne font point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que de la différence des goûts occafionnés par la pure différence des fenfations reçues à la préfence des mêmes objets.

Pour favoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été fucceffivement foi & les autres. Or on n'a jamais été que foi. Ce n'eft donc qu'en confidérant avec une très-grande attention les impreffions diverfes que les mêmes objets paroiffent faire fur les différens hommes, qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on foi-même fur ce point ? on fent que fi fon voifin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; fi le lait paroiffoit blanc à l'un & rouge à l'autre, & qu'enfin certains hommes n'apperçuffent qu'un chardon dans une rofe, & que deux monftres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il feroit impoffible que les hommes puffent s'entendre & fe communiquer leurs idées. Or ils s'entendent & fe les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impreffions.

Pour jetter plus de clarté fur cette queftion, voyons dans un même exemple en quoi les hommes different & fe reffemblent.

Ils fe reffemblent tous en ce point : c'eft que tous veulent fe fouftraire à l'ennui ; c'eft qu'en conféquence tous veulent être émus ; c'eft que plus une impreffion eft vive, plus elle leur eft agréable, fi cette impreffion néanmoins n'eft pas portée jufqu'au terme de la douleur.

Ils différent en ceci, c'eft que le degré d'é-

motion que l'un regarde comme l'excès du plaisir, est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du degré de lumiere qui m'est agréable ; & cependant lui & moi convenir que la lumiere est le plus bel objet de la Nature. Or d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation? de ce que cette différence est peu considérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un plus foible degré de lumiere, le même plaisir, qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du Physique au Moral, j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes sont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conséquence chez les Chinois, (*a*) tous les Proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organisation des divers Peuples, ne doivent être comptées pour rien ; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes Arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces Arts ont été également encouragés par le Gouvernement, est une nouvelle preuve de l'égalité essentielle des Esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la ressemblance apperçue entre les Loix & les Gouvernemens des divers Peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée en grande partie par les Malais, est gouvernée par nos anciennes Loix féodales. Le Malais, comme nos Ancêtres, n'est point Agricole, mais il a comme eux, la va-

(*a*) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux Mœurs & au Gouvernement Oriental, point de proverbes plus semblables que les proverbes Allemands & Chinois.

leur la plus déterminée (*a*), & la plus téméraire. Le courage, comme quelques-uns le répetent encore, n'eſt donc point un effet particulier de l'organiſation Européenne. Les hommes ſont plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'imagine. S'ils différent, c'eſt dans la nuance de leurs ſenſations. La Poéſie, par exemple, fait ſur preſque tous une impreſſion agréable. Chacun récite avec un enthouſiaſme preſqu'égal cet hymne à la lumiere qui commence le troiſieme chant du Paradis perdu. Mais, dira-t-on, ſi ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'eſt que peignant les magnifiques effets de la lumiere, le Poëte ſe ſert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumiere la plus agréable à ſes yeux. Soit : mais ſi la lumiere ne faiſoit pas ſur tous une impreſſion vive & forte, ſeroit-elle univerſellement regardée comme l'objet le plus admirable de la Nature ? Le tourbillon de feu où preſque toutes les Nations ont

(*a*) Si les Malais, dit M. Poivre, euſſent été plus voiſins de la Chine, cet Empire eût été bientôt conquis, & la forme de ſon Gouvernement changée. Rien, dit cet Auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine : mais ſont-ils les ſeuls Peuples voleurs ? Qui lit l'Hiſtoire, apprend que cet amour du vol eſt malheureuſement commun à tous les hommes : il eſt fondé ſur leur pareſſe. En général ils aiment mieux vivre de rapines, d'incurſions & s'expoſer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'aſſujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les Peuples ne ſont-ils pas voleurs ? c'eſt que pour voler, il faut être environné de Nations volables, c'eſt-à-dire, de Peuples agriculteurs & riches ; faute de quoi, un Peuple n'a que le choix de labourer ou de mourir de faim.

Chaque Pays a ſes Malais. Dans les Pays Catholiques, le Clergé pille, comme eux, les dixmes des récoltes ; & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le Prêtre le fait par la ruſe & la terreur panique.

placé le trône de la Divinité, ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impressions (*a*) reçues à la présence des mêmes objets. Sans cette uniformité que des Philosophes peu exacts ont pris pour la notion du beau & du bon absolu, sur quel fondement eût-on établi les regles du goût?

Les simples & magnifiques tableaux de la Nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression? non : mais, comme l'expérience le prouve, une impression à peu près semblable. Aussi les objets extrêmement agréables aux uns, sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des descriptions de la Poésie, n'est qu'apparente, qu'elle est en partie l'effet de la signification incertaine des mots, & d'un vague dans les expressions (*b*), parfaitement correspondant aux diverses sensa-

(*a*) Pour preuve de la différence des sensations éprouvées à la vue des mêmes objets on cite l'exemple des Peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils vissent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette, & peindroient blanc, quoi qu'ils vissent gris.

(*b*) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la signification est incertaine, j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce sujet Chap. 5. de cette Section, que le besoin a présidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créoient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différens de grandeur, de lumiere, de grosseur, &c. leur multiplicité surchargeroit leur mémoire; qu'il falloit par conséquent conserver à certains mots cette signification vague, qui rend leur application plus générale & l'étude des langues plus courte.

tions éprouvées à l'aspect des mêmes objets. En admettant ce fait, il seroit encore vrai qu'il est des ouvrages généralement estimés & par conséquent des regles de goût dont l'observation produit sur tous la sensation du beau. Qu'on examine profondément cette question ; & l'on appercevra dans la maniere différente dont les hommes sont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impression appartient moins encore à leur Physique qu'à leur Moral.

Le résultat de ce Chapitre, c'est que la diversité des goûts des hommes ne suppose que peu de différence dans la nuance de leurs sensations : c'est que l'uniformité de leurs jugemens prouvée par l'uniformité des Proverbes des Nations, par la ressemblance de leurs Loix & de leurs Gouvernemens, par le goût que toutes ont pour la Poésie, & pour les simples & magnifiques tableaux de la Nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impressions sur tous les hommes ; que s'ils different, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations (*a*).

(*a*) Si la Nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des dispositions si inégales à l'esprit, pourquoi dans les Arts de la Danse, de la Musique, du Dessin, &c. les Amateurs n'égaleroient-ils presque jamais leurs Maîtres ? Pourquoi l'inégale disposition de la Nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention, que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur Art ?

CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos ſenſations, n'a nulle influence ſur les Eſprits.

LEs hommes à la préſence des mêmes objets peuvent ſans doute éprouver des Senſations différentes : mais peuvent-ils en conſéquence appercevoir des rapports différens entre ces mêmes objets? Non : & ſuppoſé, comme je l'ai dit ailleurs que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige eſt le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçuſſent des rapports différens entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitaſſent en eux des impreſſions d'une nature tout-à-fait particuliere ; que le charbon en feu glaçât les uns ; que l'eau condenſée par le froid brûlât les autres ; que tous les objets de la Nature s'offriſſent à chaque Individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente ; & qu'enfin les hommes fuſſent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils ſont par rapport à ces inſectes dont les yeux taillés en facettes, voient les objets ſous des formes ſans contredit très-diverſes.

Dans cette ſuppoſition les Individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs ſentimens. Les hommes ne pourroient, ni ſe communiquer leurs lumieres, ni perfectionner leur raiſon, ni travailler en commun à l'immenſe édifice des Arts & des Sciences. Or l'expérience prouve que les

hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils ſe communiquent leurs idées & que les Arts & les Sciences ſe perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne : mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions différentes : mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident que les objets conſervant entr'eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire, & la différence & l'inégalité des eſprits? Je réponds à cette objection que toute diverſité d'affection (*a*) occaſionnée par quelque différence dans l'organiſation phyſique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence ſur les eſprits. On peut donc préférer le verd au jaune, & comme Dalembert & Clairaut, être également grand Géometre : on peut donc avec des palais inégalement délicats, être également bon Poëte, bon Deſſinateur, bon Phyſicien. On peut donc enfin avec un goût pour le doux ou le ſalé, le lait ou l'enchois,

(*a*) Les ſeules affections dont l'influence ſur les eſprits ſoit ſenſible, ſont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

être également grand Orateur & grand Médecin, &c. — Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés & stériles. Il en est de même de nos idées, jusqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or pour se donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelqu'intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats? c'est que malgré la différence de leurs affections & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'est pas rompue, nos sensations conservent toujours entr'elles le même rapport. Une rose d'une couleur très-foncée & comparée à une autre rose, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugemens sur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conséquent la même étendue d'esprit.

Les hommes communément bien organisés, sont comme certains corps sonores, qui sans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de sons (*a*).

Le

(*a*) Certains corps sonores rendent le même nombre de sons, mais non des sons du même genre : il en est de même de notre esprit. Il rend, si je l'ose dire, des idées ou des images également belles ; mais différentes, selon les objets divers dont le hazard a chargé notre mémoire.

N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ecla? avec ces matériaux quel tableau composer? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du Printems, les ondes argentées des ruisseaux, la mousse des gazons & le dais odoriferant des orangers, que composerai-je avec ces objets agréables? le bosquet où l'Amour entraine Re-

Le résultat de ce Chapitre, c'est que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs Sens n'a nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Esprit*.

CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

QU'est-ce que l'Esprit en lui-même? *L'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit? Sa sensibilité physique, sa mémoire & sur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entr'elles. (*a*) L'esprit n'est donc en lui que *le résultat de ses sensations comparées*, & le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes, il est vrai, n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations, mais tous sen-

naud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes, mais de l'espece d'objets que le hazard grave dans leur mémoire & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

(*a*) Supposons qu'en chaque genre de Science & d'Art, les hommes eussent comparé entr'eux tous les objets & tous les faits déja connus, & qu'ils fussent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports: les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire, ce qu'on appelle l'esprit n'existeroit plus. Alors tout seroit Science, & l'esprit humain nécessité à se reposer, jusqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entr'eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer, jusqu'à la formation de nouveaux filons.

tent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc un égale aptitude à l'Esprit (*a*).

En effet si, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets : si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques; si d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur maniere de voir, si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'éleve du sein des Mers, tous les habitans des mêmes côtes, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'Astre le plus brillant de la Nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugemens sur les mêmes objets; qu'ils peuvent atteindre aux mê-

(*a*) Il suit de cette définition de l'esprit, que si toutes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naissent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquisition des divers talens est dans les hommes l'effet de la même cause, c'est-à-dire, du desir de la gloire & de l'attention dont ce desir les doue. Or l'attention peut également se porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la Poésie, de la Geométrie, de la physique, de la Peinture, &c. comme la main de l'Organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différens genres, c'est, répondrai-je, que la Science est en chaque genre la matiere premiere de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matiere premiere de la sottise, & qu'on est rarement Savant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un Dalembert à la Science d'un Newton ou d'un Euler, l'Art si difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point d'après l'ancien Proverbe, *qu'on naît Poëte & qu'on devient Orateur*, mais j'assurerai au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les Sens, *Qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on est.*

mes vérités (*a*), & qu'enfin si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit, (*b*) tous du moins en ont également en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (*c*). —

(*a*) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable? Oui : lorsqu'une intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déja dit, être Savant & jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui seule peut nous révéler ces vérités premieres, générales, les clefs & les principes des Sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand Philosophe, parce qu'en tout genre de Science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constituera le génie Philosophique.

(*b*) Quelques-uns, comme je l'ai déja dit, attribuent au Physique différent des Latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un Pays où les hommes n'apperçussent, ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entr'eux & avec nous. Or ce Climat est encore à découvrir.

(*c*) C'est parce que l'esprit est rare qu'on le prend pour un don particulier de la Nature. Un Alchymiste, un Joueur de Gobelets, étoient des hommes rares dans les Siecles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des Sorciers ou des Êtres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des Sots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'Arts aussi futiles. Or il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquérir. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie : pourquoi? C'est qu'il est peu de Gouvernemens qui proportionnent la récompense à la peine, que suppose l'acquisition des grands talens.

En comparant les Alchymistes, les Joueurs de Gobelets aux Gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante; je veux simplement montrer dans la rareté même de l'Esprit, la cause qui le fait depuis si long-tems regarder comme un don de la Nature : je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la Médecine, de la Chirurgie, de tous les Arts & de toutes les Sciences utiles. Rien par conséquent

Je n'insisterai pas davantage sur cette question, je me contenterai de rappeller à ce sujet une observation que j'ai déja faite dans le Livre de l'*Esprit*. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire & sur la vérité de laquelle ils soient indifférens, tous porteront le même jugement (*a*), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous sont donc nés avec l'esprit juste. Or il en est du mot *Esprit juste*, comme de celui d'*Humanité éclairée*. Cette espece d'humanité condamne-t-elle un assassin au supplice ? Elle ne s'occupe en cet instant que du salut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de justice & par conséquent de presque toutes les vertus se trouve donc comprise dans la signification étendue du mot *Humanité*. Il en est de même du mot *Esprit juste*. Cette expression prise dans sa signification étendue, renferme pareillement toutes les différentes sortes d'esprit. Ce qu'au moins l'on peut assurer, c'est qu'en nous, si tout est sensation, &

sur la Terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de Nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'Art ou de la Science qu'il perfectionne.

(*a*) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question ? Cette différence est toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présens à leurs yeux & à leur souvenir, ou enfin de ce qu'indifférens à la question même, ils mettent peu d'intérêt à son examen & peu d'importance à leur jugement.

Or supposons que forcés à l'attention par un intérêt puissant & commun, les hommes s'entendissent, qu'ils eussent d'ailleurs les mêmes objets présens à leurs yeux ou à leur mémoire. Je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'esprit en puissance, c'est-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

comparaison entre nos sensations, il n'est d'autre sorte d'esprit que celui qui compare, & compare juste.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'égale aptitude, qu'ont à l'esprit les hommes communément bien organisés, c'est qu'une fois convenu,

Que dans les Hommes tout est sentir;

Qu'ils ne sentent & n'acquierent d'idées que par les cinq Sens;

Que la finesse plus ou moins grande de ces cinq Sens, en changeant la nuance de leurs sensations, ne change point le rapport des objets entr'eux;

Il est évident, puisque l'esprit consiste dans la connoissance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande supériorité de l'esprit est indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organisation. Aussi les Femmes dont le Sens du toucher est plus délicat que celui des Hommes, ne leur sont-elles point supérieures en lumieres. Il est, je crois, difficile de se refuser à cette conclusion.

Mais, dira-t-on, si l'on regarde ce témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques, comme une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de Morale, Politique & Métaphysique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres Sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

CHAPITRE XVI.

Cause de la différence d'opinions en Morale, Politique & Méthaphysique.

LA marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit à tel ou tel genre d'étude ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines Sciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent, ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La vraie cause en est facile à découvrir. En la cherchant on voit par exemple, que si tous les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques;

C'est qu'ils sont indifférens à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations;

C'est qu'ils attachent non seulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette Science;

C'est qu'enfin ils se font la même image du cercle, du quarré, du triangle, &c.

Au contraire en Morale, Politique & Métaphysique, si les opinions des hommes sont très-différentes,

C'est qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choses telles qu'elles sont réellement;

C'est qu'ils n'ont souvent que des idées obscures & confuses des questions qu'ils traitent;

C'est qu'ils pensent plus souvent d'après les autres que d'après eux;

C'est qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

DU MOT BON.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification? pour s'assurer si les hommes peuvent s'en former la même idée, sachons la maniere dont l'Enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque sucrerie, ou ce qu'on appelle des *bons bons*. Ce mot pris dans sa signification la plus simple, n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'Enfant & excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue? On l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'est-à-dire, à l'Animal, à l'Homme, au Camarade avec lequel il joue & s'amuse. En général tant qu'on n'attache cette expression qu'à des objets physiques, tels sont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée, & cette expression rappelle du moins confusément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut-être immédiatement bon (*a*) pour eux.

(*a*) C'est de cet adjectif *Bon*, qu'on a fait le substantif *Bonté* pris par tant de gens pour un Etre réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que dans la Nature, il n'est point d'Etre nommé *Bonté*; que cette Bonté n'est qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *Bon* pour lui, & qu'enfin ce mot *Bonté*, comme celui de

Prend-on enfin ce mot dans une signification encore plus étendue; l'applique-t-on à la Morale & aux actions humaines? On sent qu'alors cette expression doit nécessairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que pour convenir en ce genre de ce qui est bon, il faut être précédemment convenu de ce qui est utile. Or la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général soit la mesure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation saine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obscures. Ce mot *bonté* arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur souvenir que les diverses applications qu'ils en ont entendu faire; * 3 applications toujours différentes & contradictoires, selon la diversité, & des intérêts, & des positions de ceux avec lesquels ils vivent. Pour convenir universellement de la signification du mot *bon* appliqué à la Morale, il faudroit qu'un excellent Dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la rédaction de cet ouvrage, toute dispute sur ce sujet est interminable. Il en est de même du mot Intérêt.

INTERET.

Parmi les hommes peu sont honnêtes, & le mot *Intérêt* doit en conséquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet aussi vil & aussi méprisable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée? non; ce mot lui rappelle uniquement le

grandeur, est une de ces expressions vagues, vuides de sens, & qui ne présentent d'idée distincte qu'au moment, où malgré soi & sans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelque objet particulier.

sentiment de l'amour de soi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le ressort puissant & général qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les Jésuites attachoient-ils à ce mot une idée aussi étendue, lorsqu'ils combattoient mon opinion ? je l'ignore. Ce que je sais ; c'est qu'alors Banquiers, Commerçans, Banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'est que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or si un vil intérêt leur ordonnoit de poursuivre un homme persécuté. Peut-être en adoptoient-ils en secret les opinions. La preuve, c'est un ballet donné à Rouen en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaisir forme la Jeunesse aux vraies vertus*, c'est-à-dire, *premiere entrée, aux vertus civiles*; *seconde entrée, aux vertus guerrieres*; *troisieme entrée, aux vertus propres à la Religion*. Ils avoient dans ce Ballet prouvé cette vérité par des danses. La Religion personnifiée y avoit un pas de deux avec le Plaisir, & pour rendre le plaisir plus piquant, disoient alors les Jansénistes, les Jésuites l'ont mis en culotte (*a*). Or si le

(*a*) Il faut rendre justice aux Jésuites, cette accusation est fausse. Ils sont rarement libertins. Le Jésuite contenu par sa regle, indifférent au plaisir est tout entier à l'ambition. Ce qu'il desire, c'est de s'asservir par la force, ou la séduction, les riches & les Puissans de la Terre. Né pour leur commander, les Grands sont à ses yeux des Pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confession. Son mépris intérieur pour eux, se cache sous les apparences du respect. Les Grands s'en contentent, & sont, sans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de Marionnettes. Ce que le Jésuite ne peut opérer par la séduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'Histoire, on y voit ces mêmes Jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans

plaisir, selon eux, peut tout sur l'homme, que ne peut sur lui l'intérêt! Tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir? (*a*)

Plaisirs & douleurs sont les moteurs de l'Univers. Dieu les a déclarés tels à la Terre, en créant le Paradis pour les vertus & l'enfer pour les crimes. L'Eglise Catholique elle-même en est convenue, lorsque dans la dispute de Mrs. Bossuet & Fénélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu * 4 pour lui-même, c'est-à-dire, indépendamment des peines & des récompen-

tous les Pays où ils prêchent l'Evangile de Paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine destinée à faire sauter le Parlement; qu'en Hollande, ils firent assassiner le Prince d'Orange; en France, Henri IV; qu'à Geneve, ils donnerent le signal de l'escalade; que leur main souvent armée du stylet, a rarement recueilli les plaisirs, & qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

(*a*) Pourquoi donc les Jésuites s'éleverent-ils alors avec tant de fureur contre moi? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes Maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture & répeter sans cesse, comme le Pere Canaye au Maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit, Messeigneurs, point d'esprit?* c'est qu'uniquement jaloux de commander, le Jésuite desira toujours l'aveuglement des Peuples. En effet les hommes sont-ils éclairés sur le principe qui les meut, savent-ils que toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéissent toujours à cet intérêt; que c'est à leurs Loix & non à leurs dogmes qu'ils doivent leur génie & leur vertu: qu'avec la forme du Gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates; & qu'enfin par une sage distribution des peines & des récompenses, de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & nécessiter les citoyens à la vertu. Alors quel moyen de cacher aux Peuples l'inutilité & même le danger du Sacerdoce? Ignoreroient-ils long-tems que la chose vraiment importante au bonheur des Peuples, n'est point la création des Prêtres, mais des Loix sages & des Magistrats instruits. Plus les Jésuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été soigneux d'obscurcir l'évidence d'un tel principe.

ses dont il est le dispensateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme mu par le sentiment de l'amour de soi, n'obéit jamais qu'à la loi de son intérêt. (*a*)

Que prouve sur ce sujet la diversité d'opinions ? Rien ; sinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorsqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle souvent des idées très-différentes, selon l'état & la position où l'on se trouve, la société où l'on vit, le Pays & le Siecle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie un Cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la soif de son frere pour lui ravir son droit d'aînesse, ce seroit un fripon déclaré tel dans les Tribunaux. Qu'un homme à l'exemple de David, fît périr le mari de sa maîtresse ; on ne le citeroit point au nombre des Vertueux ; mais des Scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les assassins en font quelquefois une pareille, & ne sont point donnés pour des modeles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirroniens disoient de la vérité. *Elle est comme l'Orient, différente selon le point de vue d'où l'on la considere.*

Dans les premiers Siecles de l'Eglise, les Chré-

[*a*] Le guerrier veut-il s'avancer ? il desire la guerre. Mais qu'est-ce que le souhait de la guerre dans l'Officier Subalterne ? C'est le souhait d'une augmentation de six ou sept cent Francs d'appointemens, le souhait de la dévastation des Empires, de la mort des amis, des connoissances avec lesquelles il vit & qui lui sont supérieures en grade.

tiens étoient en horreur aux Nations : ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient-ils alors? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur Maître les confirmoit dans cette idée. Jeſus doux avec les Eſſéniens, les Juifs & les Payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ſes injuſtices : il recommandoit par-tout la charité. En eſt-il de même aujourd'hui? non: la haine du prochain, la barbarie ſous les noms de zele & de police, ſont en France, en Eſpagne & en Portugal, maintenant compriſes dans l'idée de vertu.

L'Egliſe naiſſante, quelle que fût la Religion d'un homme, honoroit en lui la probité & s'occupoit peu de ſa croyance. „ Celui-là, dit St. „ Juſtin, eſt Chrétien qui eſt vertueux; fût-il „ d'ailleurs Athée ". *Et quicumque ſecundùm rationem & verbum vixêre, Chriſtiani ſunt, quamvis Athei.*

Jeſus préféroit (*a*) dans ſes paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Phariſien. St Paul n'étoit guere plus difficile que Jeſus & St. Juſtin. Cornelius Ch. 10. v. 2. des Actes des Apôtres eſt cité comme un homme Religieux, parce qu'il étoit honnête : * ſ. néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il eſt dit pareillement d'une certaine Lidie Chap. 16. v. 14. des mêmes Actes, qu'elle ſervoit Dieu : elle n'avoit cepen-

(*a*) Jeſus ſe déclare par-tout ennemi des Prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jeſus fut puni de ſa veracité. O Prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les Prêtres Juifs? Et le ſincere adorateur de Jeſus vous doit-il moins de haine?

dant pas encore entendu St. Paul & ne s'étoit point convertie.

Du tems de Jeſus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le Royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde, Jeſus n'avoit deſiré, ni richeſſes, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ſes diſciples d'abandonner leurs biens pour le ſuivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu? Point de Prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'Ordre religieux qui ne s'intrigue dans les Cours, qui ne faſſe le commerce, qui ne s'enrichiſſe par la banque. Jeſus & ſes Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du tems de ces derniers la perſécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point Tibere à empriſonner le Gentil ou l'Incrédule. Celui qui dans ce Siecle eût voulu s'aſſervir les opinions d'autrui, regner par la terreur, élever le Tribunal de l'Inquiſition, brûler ſes ſemblables & s'en approprier les richeſſes, eût été déclaré infame. L'on n'eût point lu ſans horreur les ſentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté ſacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté, ſont dans les pays d'inquiſition, mis au rang des vertus.

Jeſus haïſſoit le menſonge. Il n'eût donc point, comme l'Egliſe, obligé Galilée de venir la torche au poing, retracter aux autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'Egliſe n'eſt plus ennemie du menſonge : elle canoniſe les fraudes pieuſes * 6.

Jeſus Fils de Dieu étoit humble; * 7. & ſon orgueilleux Vicaire prétend commander aux Sou-

verains, légitimer à ſon gré le crime, rendre les aſſaſſinats méritoires. Il a béatifié Clement. Sa vertu n'eſt donc pas celle de Jeſus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'eſt plus regardée comme telle dans les Monaſteres. La regle l'y rend même criminelle. * 8. Le vieillard malade & languiſſant dans ſa cellule y eſt délaiſſé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux Moines un précepte de la haine mutuelle, il ne feroit pas plus fidellement obſervé dans le Cloître.

Jeſus vouloit qu'on rendît à Céſar ce qui appartient à Céſar; il défendoit de s'emparer par ruſe ou par force du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu* qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de juſtice, ne la rappelloit plus du tems de St. Bernard, lorſqu'à la tête des Croiſés, il ordonnoit aux Nations de déſerter l'Europe pour ravager l'Aſie, pour détrôner les Sultans & briſer des Couronnes ſur leſquelles ces Nations n'avoient aucun droit.

Lorſque pour enrichir ſon Ordre, ce Saint promettoit cent arpens dans le ciel à qui lui en donneroit dix ſur la Terre; lorſque par cette promeſſe ridicule & frauduleuſe, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes; il falloit que l'idée de vol & d'injuſtice fut alors compriſe dans la notion de vertu. * 9.

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Eſpagnols, lorſque l'Égliſe leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richeſſes & de s'aſſeoir ſur les trônes du Mexique & du Pérou? les Moines, maîtres alors de l'Eſpagne, euſſent pu la forcer de reſtituer aux Mexiquains & aux Péruviens, * 10

leur or, leur liberté, leur Pays & leur Prince : ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Espagnols. Que firent alors les Théologiens ? ils se turent. Ont-ils en d'autres tems montré plus de justice ? non. Le P. Hennepin, Récolet, répete sans cesse qu'il n'est qu'un seul moyen de convertir les Sauvages, c'est de les réduire à l'esclavage (*a*). Un moyen aussi injuste, aussi barbare se fût-il présenté au Récolet Hennepin, si les Théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jesus ? St. Paul dit expressément que la persuasion est la seule arme que l'on puisse employer à la conversion des Gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques ? Quel homme ne sait pas que la vertu se recommande d'elle-même ? Quel est donc le cas où l'on peut faire usage des prisons, des tortures & des bûchers ? Lorsqu'on prêche le crime, l'erreur & l'absurdité.

C'est le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ses dogmes. Une Religion, disoient alors les Chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, est une Religion fausse. Ils condamnoient Mahomet dans leurs discours & le justifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui ; ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Musulman si dur dans ses principes, fût dans ses mœurs plus doux que le Catholique ? faut-il que le Turc soit tolérant envers le Chrétien, * 11. l'Incrédule, le Juif, le Gentil, & que le Moine à qui sa Religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Espagne ses semblables, & précipite en France

(*a*) *Voyez* Description des mœurs des Sauvages de la Louisiane, *page* 105.

dans les cachots le Janféniſte & le Déiſte?

Le Chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le Fils de Dieu, & ſi le Prêtre docile aux ſeuls conſeils de ſon ambition, n'étoit ſourd à ceux de l'Evangile. Si l'on attachoit une idée nette, préciſe & invariable au mot vertu, * 12. les hommes n'en auroient pas toujours des idées ſi différentes & ſi diſparates.

CHAPITRE XVII.

La Vertu ne rappelle au Clergé que l'idée de ſa propre utilité.

SI preſque tous les Corps religieux, dit l'illuſtre & malheureux Procureur-Général du Parlement de Bretagne, ſont par leur inſtitution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment ſe formeroient-ils des idées ſaines de la vertu? Parmi les Prélats, il eſt peu de Fénélons; * 13. peu d'entr'eux ont ſes vertus, ſon humanité & ſon déſintéreſſement. Parmi les Moines, on compte peut-être beaucoup plus de Saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout Corps religieux eſt avide de richeſſes & de pouvoir; nulle borne à ſon ambition. (*a*) Cent

(*a*) L'humble Clergé ſe déclare le premier Corps de l'Etat; cependant [comme l'obſerve un homme de beaucoup d'eſprit] il n'eſt que trois Corps abſolument eſſentiels à l'adminiſtration: le premier eſt le Corps de la Magiſtrature. Il eſt chargé de défendre ma propriété contre l'uſurpation de mon voiſin. Le ſecond eſt le Corps de l'Armée pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invaſion de l'ennemi. Le troiſieme eſt le Corps des Citoyens qui nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que ſert l'Ordre du Clergé plus coûteux à l'Etat

Cent bulles ridicules rendues par les Papes en faveur des Jésuites en sont la preuve. Mais si le Jésuite est ambitieux, l'Eglise l'est-elle moins? Qu'on ouvre l'Histoire, c'est-à-dire, celle des erreurs & des disputes des Peres, des entreprises du Clergé & des crimes des Papes, par-tout l'on voit la Puissance Spirituelle ennemie de la Temporelle (*a*) oublier que son royaume n'est pas de ce Monde, tenter par des efforts toujours nouveaux de s'emparer des richesses & du pouvoir de la Terre, vouloir non-seulement enlever à César ce qui est à César, mais vouloir frapper impunément César. S'il étoit possible que des Catholiques superstitieux, conservassent quelqu'idée du juste & de l'injuste, ces Catholiques révoltés à la lecture d'une pareille Histoire, auroient le Sacerdoce en horreur.

que les trois autres ensemble? à maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensilvanie & point de Clergé.

(*a*) L'Eglise en se déclarant seule Juge de ce qui est péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la souveraine Puissance & la suprême Jurisdiction. En effet si nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenser une mauvaise, le Juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul Juge légitime d'une Nation; les Magistrats & les Princes ne sont plus que les Exécuteurs de ses sentences; leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la Religion. Il n'alarma pas d'abord les Magistrats. L'Eglise soumise en apparence à leur autorité, attendoit pour les en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule Juge du mérite des actions humaines, cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel pouvoir les Rois eussent-ils opposé à celui de l'Eglise? nul autre que la force des armées. Alors esclave de deux Puissances dont les volontés & les Loix eussent été souvent contradictoires, le Peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle seroit due son obéissance.

Ce projet du Clergé n'a point eu, j'en conviens, sa pleine exécution. Mais toujours est-il vrai, malgré la distinction insignifiante du Temporel & du Spirituel, qu'en tout Etat

le Fondateur d'un Ordre de fainéans, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue, &c., n'a sûrement pas d'idées justes de la vertu. Or tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot; il faut selon le hazard de son éducation que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune Fille est élevée par une Mere stupide & dévote. Cette Fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les Religieuses se fessent, jeûnent & récitent leur rosaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de discipline, de haire & de Patenôtres.

Une autre Fille au contraire est-elle élevée par des parens instruits & patriotes? N'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuses que les actions utiles à la Patrie? N'ont-ils loué que les Aries, les Porcies &c.? Cette Fille aura nécessairement de la vertu des idées différentes de la premiere. L'une admirera dans Arie & la force de la vertu, & l'exemple de l'amour conjugal; l'autre ne verra dans cette même Arie qu'une païenne, une femme mondaine, suïcide & damnée, qu'il faut fuir & détester.

Qu'on répete sur deux jeunes gens l'expérience faite sur deux filles; que l'un d'eux, lecteur assidu de la vie des Saints, & témoin, pour ainsi dire, des tourmens que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se paîtrir de femmes de neige, &c., il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus instructives, aura pris pour modeles, les Socrates; les Scipions, les Aristides, les Timoléons, & pour me rapprocher de mon Siecle, les Mirons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons, * 23. „ Ce furent ces Magistrats respecta-

„ bles, ces illustres victimes de leur amour pour
„ la Patrie, qui par leurs bonnes & sages maxi-
„ mes, dissiperent, dit le Cardinal de Retz, plus
„ de factions, que n'en put allumer tout l'or de
„ l'Espagne & de l'Angleterre. " Il est donc impossible que ce mot *vertu*, ne réveille en nous des idées diverses, * 24. selon qu'on lit Plutarque ou la Légende dorée. Aussi, dit M. Hume, a-t-on dans tous les Siecles & les Pays, élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

Chez les Païens c'étoit aux Hercules, aux Castors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins; & chez les Musulmans, comme chez les Catholiques c'est à d'obscurs Dervis, à des Moines vils, enfin à un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monstres & puni les Tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talens, leur bienfaisance & leur humanité que les anciens Héros s'ouvroient les portes de l'Olympe : C'est aujourd'hui par le jeûne, la discipline, la poltronnerie, l'aveugle soumission & la plus vile obéissance que le Moine s'ouvre celle du Ciel.

Cette révolution dans les esprits frappa sans doute Machiavel. Aussi dit-il, discours 4. „ Tou-
„ te Religion qui fait un devoir des souffrances
„ & de l'humilité, n'inspire aux Citoyens qu'un
„ courage passif; elle énerve leur esprit, l'avi-
„ lit, le prépare à l'esclavage. " L'effet sans doute eût suivi de près cette prédiction, si comme l'observe M. Hume, les mœurs & les Loix des sociétés ne modifioient le caractere & le génie des Religions.

On a vu dans ces deux Chapitres les idées peu nettes jusqu'à présent attachées aux mots *bon*, *inté-*

jours obscurci en eux les idées? c'est un effet de son intérêt : c'est conséquemment à cet intérêt que le Prêtre a par-tout sollicité le privilege exclusif de l'instruction publique. Des Comédiens François élevent un Théâtre à Séville : le Chatre & le Curé le font abattre : ici, leur dit un des Chanoines, notre troupe n'en souffre point d'autre.

O homme! s'écrioit autrefois un Sage, qui saura jamais jusqu'où tu portes la folie & la sottise? Le Théologien le sait, en rit & en tire bon parti. —

Sous le nom de Religion, ce fut toujours l'accroissement de ses richesses (a) & de son autorité, que le Théologien poursuivit. Qu'on ne s'étonne donc point, si ses maximes changent selon sa position, s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées, qu'il en avoit autrefois, & si la morale de Jesus n'est plus celle de ses Ministres.

Ce n'est point uniquement la Secte Catholique, mais toutes les Sectes & tous les Peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu selon les Siecles & les Pays divers, des notions très-différentes * 17.

CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers Peuples se sont formé de la Vertu.

En Orient & sur-tout en Perse le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus con-

(a) Pourquoi tout Moine qui défend avec un emportement ridicule, les faux miracles de son Fondateur, se moque-t-il de l'existence attestée des Vampires? c'est qu'il est sans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reste la raison; & la raison n'est pas crédule.

traire aux vues de la Nature & du Créateur que le célibat (*a*). L'amour est un besoin physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la Nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fît usage.

Le sage Législateur d'Athenes, Solon faisoit peu de cas de la chasteté monacale. * 18. Si dans ses Loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves de se parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'est, ajoute cet Historien, que même dans l'amour grec, Solon n'appercevoit rien de déshonnête. Mais ces fiers Républicains qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se fussent point abaissés au vil métier d'espion & de délateur; ils n'eussent point trahi l'intérêt de la Patrie, ni attenté à la propriété des biens & de la liberté de leurs Concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportoit pas même sans horreur la vue d'un Despote d'Asie.

Du tems de Caton le Censeur, Euménès vient à Rome. A son arrivée toute la jeunesse s'empresse autour de lui; le seul Caton l'évite. * 19. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un Souverain qui le recherche, un Roi si bon, si ami des Romains? Si bon qu'il vous plaira? répond Caton, *Tout Prince Despote est un mangeur de Chair humaine*, * 20. *que tout vertueux doit fuir*.

En vain essayeroit-on de nombrer les différentes idées, qu'ont eu de la vertu les Peuples, * 21. & les particuliers * 22. Ce qu'on sait, c'est que le Catholique qui se sent plus de vénération pour

a) En Perse, au moment que les Enfans atteignent l'âge puberté, on leur donne une concubine.

Un Prince a-t-il promis telle année la suppression de tel impôt l'année révolue, manque-t-il hautement à sa parole ; pourquoi l'Eglise ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole ? C'est qu'indifférente au Bonheur public, à la Justice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de son intérêt. Que le Prince soit Tyran, elle l'absout. Mais qu'il soit ce qu'elle appelle Hérétique, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'Hérésie? Ce mot *Hérésie* prononcé par un homme sage & sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particuliere*. Ce n'est point d'une telle Eglise qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le Clergé n'accordera jamais le nom de vertueuses, qu'aux actions tendantes à l'agrandissement de son pouvoir & de ses richesses. A quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du Prêtre, attribuer les décisions contradictoires (*a*) de la Sorbonne? Sans cet intérêt eût-elle soutenu dans un tems, & toléré dans tous, la doctrine régicide des Jésuites? Se fût-elle caché l'odieux de cette doctrine ? Eût-elle attendu que le Magistrat la lui indiquât?

Mais en recevant cette doctrine, ses Docteurs ont montré plus de sottise que de méchanceté. Qu'ils soient sots, j'y consens : mais peut-on les supposer honnêtes, lorsqu'on considere la fureur avec laquelle ils se sont élevés contre les Livres des Philosophes, & le silence qu'ils ont gardé sur ceux des Jésuites. En approuvant dans leur assemblée

Catholique, il est réellement deux Royaumes & deux Maîtres absolus de chaque citoyen.

(*a*) Ce seroit un Recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Descartes, contre presque tout ouvrage de génie.

(*a*) la Morale de ces Religieux ; ou les Docteurs la jugeoient saine * 14. sans l'avoir examinée ; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges si étourdis ?) ou ils la jugeoient saine après l'avoir examinée & reconnue telle ; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges aussi ignorans ?) ou ces Docteurs enfin après l'avoir examinée & l'avoir trouvée mauvaise, l'approuvoient par crainte, 15. intérêt ou ambition ; (en ce dernier cas quelle opinion avoir de Juges aussi fripons ?)

Dans un Journal intitulé *Chrétien* ou *Religion vengée*, si le Théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les Philosophes & les Ecrivains les plus estimés de l'Europe, s'est toujours tû sur le compte des Jésuites, c'est qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugemens des Théologiens ; on le sait. Ce n'est donc plus aux Sorbonistes à prétendre au titre de Moralistes ; ils en ignorent jusqu'aux principes. L'inscription de quelques Cadrans solaires, *Quod ignoro, doceo*, ce que j'enseigne, je l'ignore, devroit être la devise de la Sorbonne. Prendroit-on pour ses guides au Ciel & à la vertu les approbateurs de la Morale Jésuitique ? Que les Docteurs exaltent encore l'excellence des vertus Théologales. Ces vertus sont locales ; la vraie vertu est réputée telle dans tous les Siecles & les Pays * 16. L'on ne doit le nom de vertueuses, qu'aux actions utiles au public & conformes à l'intérêt général. La Théologie a-t-elle toujours éloigné des Peuples la connoissance de cette espece de vertu ; en a-t-elle tou-

(*a*) Il est parmi les Docteurs des hommes éclairés & honnêtes ; mais ils se rendent rarement à de pareilles assemblées : elles ne sont, dit M. de Voltaire, communément composées que de cuistres de College.

rêt, *vertu*. J'ai fait ſentir que ces mots toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes ſelon la ſociété dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une queſtion de cette eſpece, doit donc convenir d'abord de la ſignification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute diſpute de ce genre devient interminable. Auſſi les hommes ſur preſque toutes les queſtions Morales, Politiques & Métaphyſiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raiſonnent plus.

Les mots une fois definis, une queſtion eſt réſolue preſqu'auſſitôt que propoſée. Preuvé que tous les eſprits ſont juſtes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets ; Preuve qu'en Morale, Politique & Métaphyſique, * 25. la diverſité d'opinions eſt uniquement l'effet de la ſignification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des Langues. Mais quel remede à ce mal ?

CHAPITRE XIX.

Il eſt un ſeul Moyen de fixer la ſignification incertaine des mots ; & une ſeule Nation qui puiſſe en faire uſage.

POUR déterminer la ſignification incertaine des mots, il faudroit compoſer un Dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expreſſions. * 26. Cet ouvrage eſt difficile & ne peut s'exécuter que chez un Peuple libre. L'Angleterre eſt peut-être en Europe la ſeule

contrée dont l'Univers puiſſe attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y eſt-elle ſans protecteur ? nul pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entre-mêler les ténébres du menſonge aux lumieres de la vérité. Le deſir des aveugles, c'eſt que l'aveuglement ſoit univerſel. Le deſir des fripons, c'eſt que la ſtupidité s'étende & que les dupes ſe multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il eſt des grands injuſtes. Mais que peuvent-ils à Londres contre un Ecrivain? Point d'Anglois qui derriere le rempart de ſes Loix, ne puiſſe braver leur pouvoir, inſulter à l'Ignorance, à la ſuperſtition & à la ſottiſe. L'Anglois eſt né libre ; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le Monde : qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grece, ceux que lui rendra la poſtérité, & que ce ſpectacle l'encourage.

Ce ſiecle eſt, dit-on, le ſiecle de la philoſophie. Toutes les Nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes ſemblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément les publier? Il n'en eſt qu'un ; c'eſt l'Angleterre.

Anglois, (*a*) uſez de cette Liberté, de ce don qui diſtingue l'homme de l'eſclave vil & de l'animal domeſtique, pour diſpenſer la lumiere aux Nations! Un tel bienfait vous aſſure leur éternelle reconnoiſſance. Quels éloges refuſer à un Peuple aſſez vertueux pour laiſſer ſes Ecrivains fixer dans un Dictionnaire la ſignification préciſe de chaque mot, & diſſiper par ce moyen l'obſcurité myſtérieuſe qui enveloppe encore la Morale, la

(*a*) Tout Gouvernement, diſent les Anglois, qui défend de penſer & d'écrire ſur les objets de l'adminiſtration, eſt à coup ſûr un Gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

miers Philosophes se firent comme eux, les architectes du Palais du monde, & travaillerent à sa construction, tomberent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain & surtout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente, * 30. mais toujours si sûre: ils veulent deviner ce que l'expérience seule peut leur révéler. Ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la Nature, qu'est attachée la découverte du systême du Monde, & que c'est uniquement du hazard, de l'analyse & de l'observation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le Palais de l'Univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience. Il est tems que tout entiers à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projetté, les Philosophes disciples plus assidus de l'expérience, sentent que sans elle, on erre dans le pays des chimeres, où les hommes dans tous les Siecles ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embrassé des erreurs, dont la ressemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces sortes de Contes moins amusans que les premiers, moins ingénieux que les seconds, &

cependant plus respectés, ont armé les Nations les-unes contre les autres, ont fait ruisseler le sang humain & porté la désolation dans l'Univers. Sous ce nom de Contes Religieux, je comprends généralement toutes les fausses Religions. Elles ont toujours conservé entr'elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention, * 31. je citerai le desir de l'immortalité pour la premiere. La preuve, si l'on en croit Warburton, & quelques autres Savans, que Dieu est l'auteur de la Loi des Juifs, c'est disent-ils, qu'il n'est question dans la Loi Mosaïque, ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, si la Religion Juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un Etre immortel : un intérêt vif & puissant les eût portés à la croire telle : * 32. cet intérêt, c'est leur horreur pour la mort & l'anéantissement. Cette horreur eût suffi, sans le secours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & se croiroit tel, si la dissolution de tous les Corps qui l'environnent, ne lui annonçoit à chaque instant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en desire pas moins l'immortalité. La chaudiere du rajeunissement d'Eson prouve l'ancienneté de ce desir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder sur quelque vraisemblance. A cet effet l'on composa l'ame d'une matiere extrêmement déliée, on en fit un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet Etre sous le nom d'Ame, (*a*) devoit con-

[*a*] Les sauvages ne refusent l'ame à quoi que ce soit. Ils

l'avare & la coquette. Ils ne l'attrapent point & ſont heureux dans leurs pourſuites, parcequ'ils ſont à l'abri de l'ennui. Si nos ſouhaits étoient à chaque inſtant réaliſés, l'ame languiroit dans l'inaction & croupiroit dans l'ennui. Il faut des deſirs à l'homme ; il faut pour ſon bonheur qu'un deſir nouveau & facile à remplir ſuccéde toujours au deſir ſatisfait * 29. Peu d'hommes reconnoiſſent en eux ce beſoin. Cependant c'eſt à la ſucceſſion de leurs deſirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatiens de les ſatisfaire, les hommes bâtiſſent ſans ceſſe des châteaux en Eſpagne; ils voudroient intéreſſer la Nature entiere à leur bonheur. N'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour l'opérer? c'eſt à des Etres imaginaires, à des Fées, à des Génies qu'ils s'adreſſent. S'ils en deſirent l'exiſtence, c'eſt dans l'eſpoir confus que favoris d'un enchanteur, ils pourront par ſon ſecours devenir comme dans les mille & une nuits, poſſeſſeurs de la lampe merveilleuſe, & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'eſt donc l'amour du bonheur productif de l'avide curioſité & de l'amour du merveilleux, qui chez les divers peuples créa ces Etres ſurnaturels; qui, ſous les noms de Fées, de Génies, de Dives, de Péries, d'Enchanteurs, de Sylphes, d'Ondins, &c. n'ont toujours été que les mêmes Etres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les Contes de cette eſpece plus graves, plus impoſans, mais quelquefois auſſi frivoles & moins amuſans que les premiers, ont à peu près conſer-

vé entr'eux la même ressemblance. Au nombre de ces Contes à la fois si ingénieux & si ennuyeux, je place le beau Moral, (*a*) la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers systêmes du Monde physique. L'expérience seule devroit en être l'architecte; le Philosophe ne la consulte-t-il pas, n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque? Il croit faire un systême & ne fait qu'un Conte.

Ce Philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, & de remplir par des conjectures l'intervalle immense, que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance passée, laisse entre toutes les parties de son systême. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espece. Qui lit les Philosophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, & que s'ils différent, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'Univers.

Dans la nature entiere Thales ne vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Protée, ce Dieu marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal étoit l'emblême de son systême. Héraclite reconnoissoit ce même Protée dans l'élement de la lumiere. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamene faisoit de l'air un agent indéfini; c'étoit le pere commun de tous les élémens. L'air condensé formoit les eaux; l'air encore plus dense formoit la terre. C'étoit aux différens dégrés de densité des airs, que tous les Etres devoient leur existence. Ceux qui d'après ces pre-

(*a*) Le beau Moral ne se trouve que dans le Paradis des Fous, où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

Politique, la Métaphysique, la Théologie. * 27. &c. C'est aux Auteurs d'un tel Dictionnaire qu'il est réservé de terminer tant de disputes, qu'éternise l'abus * 28. des mots. Eux-seuls peuvent réduire la Science des hommes à ce qu'ils savent réellement.

Ce Dictionnaire traduit dans toutes les langues, seroit le recueil général de presque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expression des idées précises, & le Scholastique qui par la magie des mots, a tant de fois bouleversé le monde, ne sera qu'un magicien sans puissance. Le talisman dans la possession duquel consistoit son pouvoir, sera brisé. Alors tous ces fous qui sous le nom de Métaphysiciens, errent depuis si longtems dans les pays des chimeres, & qui sur des outres pleins de vent, traversent en tous sens les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils savent ce qu'ils ne savent pas. Ils n'en imposeront plus aux Nations. Alors les propositions morales, politiques & métaphysiques devenues aussi susceptibles de démonstration que les propositions de Géométrie, les hommes auront de ces sciences les mêmes idées, parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent nécessairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'est qu'en combinant à peu près les mêmes faits, soit dans le monde physique, comme le démontre la Géométrie, soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la Scholastique, tous les hommes sont en tous les tems à peu près parvenus au même résultat.

CHAPITRE XX.

Les excursions des hommes & leurs découvertes dans les Royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.

ENTRE les Pays imaginaires que parcourt l'esprit humain, celui des Fées, des Génies, des Enchanteurs est le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un desir confus du bonheur, nous promene avec complaisance dans les pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre, un pouvoir sans bornes, des voluptés sans fin ; & ce desir vole toujours au de-là de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre, disent la plupart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussitôt que formés ? ô insensés ! ignorerez-vous toujours que c'est dans le desir même que consiste une partie de votre félicité. Il en est du bonheur, comme de l'oiseau doré envoyé par les Fées à une jeune Princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle est prête à le saisir : l'oiseau vole trente pas plus loin ; elle s'avance encore, passe plusieurs mois à sa poursuite ; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la Princesse l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoutée. C'est l'oiseau du bonheur que poursuivent sans cesse

ſerver après la mort, tous les goûts dont elle avoit été ſuſceptible, lors de ſon union avec le Corps. Ce ſyſtême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de ſon ame que ni l'expérience, ni l'obſervation ne pouvoit contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoit point de priſe ſur un atôme imperceptible. Son exiſtence à la vérité n'étoit pas démontrée; mais qu'a-t-on beſoin de preuves pour croire ce qu'on deſire; & quelle démonſtration eſt jamais aſſez claire, pour prouver la fauſſeté d'une opinion qui nous eſt chere? Il eſt vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en ſon chemin ; & c'eſt pour rendre raiſon de ce fait, que les hommes après la création des ames crurent devoir créer le Pays de leur habitation. Chaque Nation & même chaque Individu, ſelon ſes goûts & la nature particuliere de ſes beſoins, en donna un plan particulier. Tantôt les Peuples ſauvages tranſporterent cette habitation dans une forêt vaſte, giboyeuſe, arroſée de rivieres poiſſonneuſes; tantôt ils la placerent dans un Pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraiſe groſſe comme une Montagne, dont on détachoit des quartiers pour ſa nourriture & celle de ſa famille.

Les Peuples moins expoſés au beſoin de la faim & d'ailleurs plus nombreux & plus inſtruits, y raſſemblerent tout ce que la Nature a d'agréable & lui donnerent le nom d'Elizée. Les Peuples avares le modélerent ſur le jardin des Heſpérides & y cultiverent des plants, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les Nations plus voluptueuſes y firent croître des arbres de ſucre

&

en donnent à leurs fuſils, à leurs chaudieres & à leurs briquets. V. le P. Hennepin, Voyage de la Louiſiane p. 94.

& couler des fleuves de lait ; ils le peuplerent enfin de Houris. Chaque Peuple fournit ainſi le Pays des ames de ce qui faiſoit ſur la Terre l'objet de ſes deſirs. L'imagination dirigée par des beſoins & des goûts divers, opéra par-tout de la même maniere, & fut en conſéquence peu variée dans l'invention des fauſſes Religions.

Si l'on en croit le Préſident de Broſſe dans ſon excellente Hiſtoire du Fétichiſme, ou du culte rendu aux objets terreſtres, le Fétichiſme fut non ſeulement la premiere des Religions, mais ſon culte conſervé encore aujourd'hui dans preſque toute l'Afrique & ſur-tout en Nigritie, fut jadis le culte univerſel. (*a*) On ſait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres Bœtites*, c'étoit *Venus Uranie* ; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On ſait que les Dieux Chiens, Chats, Crocodiles, Serpens, Eléphans, Lions, Aigles, Mouches, Singes, &c. avoient des autels non ſeulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie & dans preſque toute l'Aſie. On ſait enfin que les Lacs, les Arbres, la Mer & les Rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des Peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or une ſemblable uniformité dans les premieres Religions, en prouve une d'autant plus grande dans les eſprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des Religions ou plus modernes, ou moins groſſieres. Telle étoit la Religion Celtique. Le Mitras des Perſes ſe retrouve dans le Dieu Thor ; l'Ariman dans le Loup ; Feuris l'Apollon des Grecs, dans le Balder ; la Vénus dans la Fréia,

(*a*) Si Catholique veut dire univerſel, c'eſt à tort que le Papiſme en prend le titre. La Religion du Fétichiſme & celle des Payens ont été les ſeules vraiment Catholiques.

& les Parques dans les trois Sœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine dont les eaux arrosent une des racines du Frêne fameux nommé *Ydrasil*. Son feuillage ombrage la Terre, & sa cime élevée au dessus des Cieux en forme le dais.

Les fausses Religions ont donc presque partout été les mêmes: D'où naît cette uniformité? De ce que les hommes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux & le même instrument, c'est-à-dire, le même esprit pour les combiner, ont dû nécessairement arriver aux mêmes résultats. C'est parce qu'en général, tous sont orgueilleux, que sans aucune révélation particuliere, par conséquent sans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du Ciel & comme l'objet principal de ses soins. Ne pourroit-on pas d'après un certain Moine se répéter quelquefois,

Qu'est-ce qu'un Capucin devant une planette?

Faut-il, pour fonder sur des faits, l'orgueilleuse prétention de l'homme, supposer, comme dans certaines Religions, qu'abandonnant le Ciel pour la Terre, la Divinité sous la forme d'un poisson, d'un serpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converser avec les Mortels? Faut-il pour preuve de l'intérêt que le Ciel prend aux habitans de la Terre, publier des Livres, où selon quelques Imposteurs, sont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu prescrit à l'homme?

Un tel livre, si l'on en croit les Musulmans, composé dans le Ciel, fut apporté sur la terre par l'Ange Gabriël & remis par cet Ange à Mahomet. Son nom est Le *Koran*. Ouvre-t-on ce

Livre? il eſt ſuſceptible de mille interprétations; il eſt obſcur, inintelligible ; & tel eſt l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu eſt peint ſous la forme d'un Tyran ; où ce Dieu eſt ſans ceſſe occupé à punir ſes eſclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhenſible ; où ce Dieu enfin, Auteur de phraſes inintelligibles ſans le Commentaire d'un Iman, n'eſt proprement qu'un Légiſlateur ſtûpide, dont les Loix ont toujours beſoin d'interprétations. Juſqu'à quand les Muſulmans conſerveront-ils tant de reſpects pour un Ouvrage ſi rempli de ſottiſes & de blaſphêmes ?

Au reſte ſi la Métaphyſique des fauſſes Religions, ſi l'excurſion des Eſprits dans le Pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, ſachons encore ſi les impoſtures * 33. du Corps ſacerdotal pour le ſoutien de ces fauſſes Religions, n'auroient pas en tous les Pays, conſervé entr'elles les mêmes reſſemblances.

CHAPITRE XXI.

Impoſtures des Miniſtres des fauſſes Religions.

EN tout Pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner ont fourni au Corps ſacerdotal les mêmes moyens d'en impoſer aux Peuples ; en tout Pays les Prêtres en ont fait uſage (a)

(a) Aux Indes les Prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tiſons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome le P. Péepe, Jéſuite, vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge ; il les faiſoit avaler aux Poules, & aſſuroit qu'elles en pondroient mieux.

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il posséde, un Corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir & de ses richesses. Le desir du Clergé fut en tous les tems d'être puissant & riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire? par la vente de la crainte & de l'espérance. Les Prêtres négocians en gros de cette espece de denrée, sentirent que le débit en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit le Colporteur, qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, & le Charlatan, qui vend sur des tréteaux l'espoir de la guérison & de la santé, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapouin, qui vendroient dans leurs Temples la crainte de l'Enfer & l'espoir du Paradis : que si le Charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux especes de denrées, c'est-à-dire, l'espérance, les Prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'Homme, se sont-ils dit, est timide ; ce sera par conséquent sur cette derniere marchandise qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? aux Pécheurs. A qui vendre l'espoir ? aux Pénitens. Convaincu de cette vérité, le Sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs supposoit un grand nombre de pécheurs, & que si les présens des malades enrichissent le Médecin, ce seroit les offrandes & les expiations qui désormais enrichiroient les Prêtres, qu'il falloit des malades aux uns & des pécheurs aux autres. Le pécheur devient toujours l'esclave du Prêtre. C'est la multiplication des péchés qui favorise le commerce des indulgences, des Messes, &c. accroit le pouvoir & la richesse du

Clergé. Mais parmi les péchés, ſi les Prêtres n'euſſent compté que les actions vraiment nuiſibles à la Société, la puiſſance ſacerdotale eût été peu conſidérable. Elle ne ſe fût étendue que ſur un certain nombre de ſcélérats & de fripons. Or le Clergé vouloit même l'exercer ſur les hommes vertueux. Pour cet effet il falloit créer des péchés que les honnêtes gens puſſent commettre. Les Prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le deſir ſeul du plaiſir fût un péché. De plus ils inſtituerent un grand nombre de Rits & de Cérémonies ſuperſtitieuſes; ils voulurent que tous les Citoyens y fuſſent aſſujettis; que l'inobſervation de ces Rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la Loi Rituelle, s'il étoit poſſible, fût comme chez les Juifs, plus ſévérement punie, que les forfaits les plus abominables.

Ces Rits & ces Cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverſes Nations, furent partout à peu près les mêmes : par-tout ils furent ſacrés, & aſſurerent au Sacerdoce la plus grande autorité ſur les divers Ordres de l'Etat. * 34.

Cependant parmi les Prêtres des différentes Nations, il en fut, qui plus adroits que les autres, exigerent du Citoyen, non-ſeulement l'obſervation de certains Rits, mais encore la croyance de certains Dogmes. Le nombre de ces Dogmes inſenſiblement multiplié par eux, accrut celui des Incrédules & des Hérétiques. (*a*) Que prétendit enſuite le Clergé! que l'Héréſie fût punie en eux par la confiſcation de leurs biens, & cette Loi augmenta les richeſſes de l'Egliſe,

(*a*) On peut dire en Europe, Dieu eſt au Ciel; le dire en Bulgarie eſt une héréſie & une impiété.

elle voulut de plus que la mort fût la peine des Incrédules, & cette Loi augmenta son pouvoir. Du moment où les Prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la Vertu & les Rois eux-mêmes tremblerent devant le Sacerdoce. Son trône eut pour soutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant sur les esprits les ténebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir Pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lumieres de la raison, alors sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le Prêtre qu'il consulte, c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de préférence la Loi naturelle? Les fausses Religions sont elles-mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens : mais la Loi naturelle n'est autre chose que la raison même * 35. Or comment croire à sa raison, lorsqu'on s'en est défendu l'usage? qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la Loi naturelle à travers le nuage mystérieux, dont le Corps sacerdotal les enveloppe? Cette Loi, dit-on, est le canevas de toutes les Religions. Soit : mais le Prêtre a sur ce canevas brodé tant de mysteres que la broderie en a entierement couvert le fond. Qui lit l'Histoire, y voit la vertu des Peuples diminuer en proportion que leur superstition s'augmente. (*a*) Quel moyen d'instruire un superstitieux de ses devoirs? Est-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le sentier de la

(*a*) La superstition est encore aujourd'hui la Religion des Peuples les plus sages. L'Anglois ne se confesse, ni ne fête les Saints. Sa dévotion consiste à ne point travailler, à ne point chanter le Dimanche. L'homme qui ce jour là joueroit du violon, seroit un impie. Mais il est bon Chrétien, s'il passe ce même jour au cabaret avec des filles.

justice? Un pays où l'on ne trouve d'hommes instruits que dans l'Ordre sacerdotal, est un pays où l'on ne se formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des Prêtres n'est pas que le Citoyen agisse bien, mais qu'il ne pense point. *Il faut*, disent-ils, *que le fils de l'homme sache peu & croie beaucoup.* (*a*) —

J'ai montré les moyens uniformes par lesquels les Prêtres acquierent leur puissance, examinons si les moyens par lesquels ils la conservent ne seroient pas encore les mêmes.

CHAPITRE XXIII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les Ministres des fausses Religions conservent leur autorité.

DANS toute Religion le premier objet que se proposent les Prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme & d'éloigner de l'œil de l'examen tout Dogme, dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes qu'ils desirassent d'être aveugles, & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller au

(*a*) Les Prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun selon ses œuvres, mais selon sa croyance. ---

pied des autels, d'y offrir un ſacrifice, de ſe baigner dans le Gange * 36. & de manger maigre un vendredi, que de pardonner comme Camille, à des Citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richeſſes comme Papirius, que d'inſtruire l'Univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices ſoient mes Protecteurs : ſubſtituons les offrandes & les expiations aux vertus, & perſuadons aux hommes qu'on peut par certaines cérémonies ſuperſtitieuſes, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richeſſes & le crédit des Bonzes. Ils en ſentirent toute l'importance; ils l'annoncerent, & l'on l'a reçue avec joie, parce que les Prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgens aux crimes, qu'ils étoient plus ſéveres dans leur diſcipline & plus exacts à punir la violation des Rits [a].

Tous les Temples devinrent alors l'aſyle des forfaits; la ſeule incrédulité n'y trouva point de réfuge. Or s'il eſt en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchans, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des Prêtres.

Entre les Tropiques, dit un Navigateur, ſont deux Iles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'eſt point honnête ſi l'on ne croit un certain nombre d'abſurdités, & ſi l'on ne peut ſans ſe toucher, ſoutenir la plus cuiſante démangeaiſon; c'eſt à la patience avec laquelle

(a) Si les Catholiques ſont en général ſans mœurs, c'eſt qu'à la pratique des vraies vertus; les Prêtres ont dans la Religion Papiſte, toujours ſubſtitué celle des cérémonies ſuperſtitieuſes.

on la supporte, qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre Ile, on n'impose nulle croyance aux habitants; l'on peut se gratter où cela démange & même se chatouiller pour se faire rire; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les Peuples? Un Prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien austére, un langage obscur? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs? il séduit le Peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* soient dans sa bouche des mots vuides de sens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges & si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les Prêtres cacherent leur ambition & leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs sévere à certains égards, & sa séverité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore : son dehors éblouissoit, mais elle renfermoit au dedans le fanatisme, l'ignorance, la superstition & tous les maux, qui successivement ont ravagé la Terre. Or je demande, lorsqu'on voit en tous les tems les Ministres des fausses Religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leurs richesses & leur crédit, (*a*) pour conserver leur auto-

(*a*) Si les Prêtres se font par-tout les dépositaires & les distributeurs des aumônes, c'est qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit & soudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir

rité & multiplier le nombre de leurs esclaves; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les fausses Religions, mêmes impostures dans leurs Ministres & même crédulité dans tous les Peuples, * 37. s'il est possible d'imaginer qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

Je veux que l'esprit & les talens soient l'effet d'une cause particuliere, comment alors se persuader que de grands hommes, que des hommes par conséquent doués de cette singuliere organisation, aient cru les fables du Paganisme, aient adopté la croyance du vulgaire, & se soient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus grossieres? Un tel fait inexplicable, tant qu'on considere l'Esprit comme le produit d'une organisation plus ou moins parfaite, devient simple & clair, lorsqu'on regarde l'esprit comme une acquisition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conservent aucune supériorité sur les autres, lorsqu'il s'agit de sciences ou de questions, dont ils ne se sont point occupés & qu'ils ont peu méditées. On sait que dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres, [avantage sans doute considérable] c'est l'habitude qu'il a de l'attention, c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question, avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

argent & crédit paroît légitime aux Prêtres. C'est sans honte que le Clergé Catholique charge des réparations des Eglises les Peuples mêmes dont il épuise le trésor. Les Eglises sont les fermes du Clergé ; & tout au contraire des riches Propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

L'uniformité des ruses * 38. employées par les Ministres des fausses Religions; la ressemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles; * 39. l'égale crédulité des Peuples, prouvent donc que la Nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose, & qu'en Morale, Politique & Métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugemens très-différens, c'est un effet & de leurs préjugés & de la signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est que si l'esprit se réduit à la science ou à la connoissance des vrais rapports qu'ont entr'eux les objets divers, & si quelle que soit l'organisation des Individus, cette organisation, comme le démontre la Géométrie, ne change rien à la proportion constante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des Sens, n'ait aucune influence sur nos idées, & que tous les hommes organisés, comme le commun d'entr'eux, aient par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il est possible, cette vérité plus évidente, c'est d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir, par un autre enchaînement de propositions.

CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.

DE l'aveu de presque tous les Philosophes, les plus sublimes vérités une fois simplifiées &

réduites à leurs moindres termes, se convertissent en faits, & dès-lors ne présentent plus à l'esprit que cette proposition, *le blanc est blanc, le noir est noir.* * 40. L'obscurité apparente de certaines vérités, n'est donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de la présenter & l'impropriété des mots pour l'exprimer. La réduit-on à un fait simple? si tout fait peut être également apperçu de tous les hommes * 41. organisés comme le commun d'entr'eux, il n'est point de vérités qu'ils ne puissent saisir. Or pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'est avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité, soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déja données les Philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain : l'esprit en est susceptible : l'expérience le démontre. Or que suppose cette perfectibilité? deux choses:

L'une que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits;

L'autre que toute vérité peut être clairement présentée.

La puissance que tous les hommes ont d'apprendre un métier en est la preuve. Si les plus sublimes découvertes des anciens Mathématiciens aujourd'hui comprises dans les élémens de Géométrie, sont sues des Géometres les moins célebres, c'est que ces découvertes sont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de simplicité, si parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne pussent atteindre, c'est alors qu'appuyé sur l'expérience,

on pourroit dire que semblable à l'Aigle, le seul d'entre les oiseaux qui plane au dessus des nues & fixe le Soleil, le génie seul peut s'élever aux Royaumes intellectuels, & y soutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité, la présente-t-il clairement? à l'instant même tous les esprits ordinaires la saisissent & se l'approprient. Le génie est un chef hardi; il se fait jour aux régions des découvertes : il y ouvre un chemin, & les esprits communs se précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force nécessaire pour le suivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit seul. Or jusqu'à ce jour, son unique privilege fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il est un instant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des esprits les plus communs, quel est cet instant? Celui où dégagées de l'obscurité des mots, & réduites à des propositions plus ou moins simples, elles ont passé de l'empire du génie dans celui des Sciences. Jusque-là semblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures célestes, attendant l'instant qu'elles doivent animer un Corps & paroître à la lumiere, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y saisisse & les transporte au séjour terrestre. Une fois descendues sur la Terre & déja apperçues des excellens esprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce siecle, dit M. de Voltaire, si l'on écrit communément mieux en prose que dans le siecle passé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? aux modeles exposés devant eux. Les modernes ne se vanteroient pas de cette supério-

rité, si le génie du dernier siecle déja converti en Science, * 42. ne fût, si je l'ose dire, entré dans la circulation. Lorsque les découvertes du génie se sont métamorphosées en Sciences, chaque découverte déposée dans leur temple y devient un bien commun ; le temple s'ouvre à tous. Qui veut savoir, sait, & est à peu près sûr de faire tant de toises de sciences par jour. Le têms fixé pour les apprentissages en est la preuve. Si la plupart des Arts au degré de perfection où maintenant ils sont portés, peuvent être regardés comme le produit des découvertes de cent hommes de génie mises bout-à-bout, il faut donc pour exercer ces Arts, que l'ouvrier réunisse en lui, & sache heureusement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'esprit humain & de son aptitude à saisir toute espece de vérité !

Si des Arts je passe aux Sciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, sont aujourd'hui très-communes. Le systême de Newton est par-tout enseigné.

Il en est de l'auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un Astronome que le desir de la gloire ou la curiosité fait monter à son observatoire. Il pointe sa lunette vers les Cieux. A-t-il apperçu dans leur profondeur quelqu'astre ou quelque Satellite nouveau ? Il appelle ses amis : ils montent, regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même astre, parce qu'avec des organes à peu près semblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever, il seroit des vérités qui dans l'étendue des siecles, n'auroient été fai-

fies que de deux ou trois hommes de la Terre également bien organisés. Le reste des habitans feroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuse égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne seroit connu que d'un nouveau Pytagore : l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées, sont conçues de tous : de là ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorsqu'on se dit : *rien de plus simple que cette vérité ; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue ?* Ce langage a sans doute quelquefois été celui de l'envie. Christophe Colomb en est une preuve. Lors de son départ pour l'Amérique, *Rien*, disoient les Courtisans, *de plus fou que cette entreprise* A son retour, *Rien*, disoient-ils, *de plus facile que cette découverte.* Ce langage souvent celui de l'envie, n'est-il jamais celui de la bonne foi ? N'est-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours sue ?

A-t-on une idée nette de l'expression d'une vérité ; a-t-on non seulement dans sa mémoire, mais encore habituellement présentes à son souvenir toutes les idées de la comparaison desquelles cette vérité résulte ; n'est-on enfin aveuglé par aucun intérêt, par aucune superstition ? Cette vérité bientôt réduite à ses moindres termes, c'est-à-dire, à cette proposition simple, *le blanc est blanc, le noir est noir*, sera conçue presqu'aussi-tôt que proposée.

En effet si les systêmes des Lockes & des Newtons, sans être encore portés au dernier degré de clarté, sont néanmoins généralement enseignés & connus, les hommes organisés comme le commun d'entr'eux peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or concevoir leurs idées, * 43. c'est avoir la même aptitude à l'esprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur Science est en général toujours proportionnée au desir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puissent également s'élever aux vérités encore inconnues? Cette objection mérite un examen.

CHAPITRE XXIV.

L'Esprit nécessaire pour saisir les vérités déja connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

UNE vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un Maître veut-il expliquer à ses Eleves les principes d'une Science & leur en démontrer les vérités déja connues? Que fait-il? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison des-

deſquels doit réſulter cette vérité. Mais qui les lui préſente? Le hazard. C'eſt le Maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'eſprit de l'homme, ſoit qu'il ſuive la démonſtration d'une vérité, ſoit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à obſerver, enfin les mêmes opérations à faire (*a*). L'eſprit néceſſaire pour atteindre aux vérités déja connues, ſuffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élevent; mais cette différence entr'eux eſt l'effet; 1°. des différentes poſitions où ils ſe trouvent, & de cet enchaînement de circonſtances auquel on donne le nom de hazard: 2°. du deſir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illuſtrer, par conſéquent de la paſſion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les paſſions peuvent tout. Il n'eſt point de fille idiote que l'amour ne rende ſpirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ſes parens, pour voir & entretenir ſon amant? La plus ſotte eſt ſouvent alors la plus inventive.

L'homme ſans paſſions eſt incapable du degré d'application auquel eſt attachée la ſupériorité

(*a*) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention, pour ſuivre la démonſtration d'une vérité déja connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une propoſition mathématique, l'Inventeur en ce genre ſait déja la Géométrie; il en a les figures habituellement préſentes à la mémoire, il ſe les rappelle, pour ainſi dire, involontairement; ſon attention enfin peut ſe porter toute entiere ſur l'obſervation de leurs rapports. Quant à l'Eleve ces mêmes figures n'étant pas auſſi habituellement préſentes à ſa mémoire, ſon attention eſt donc néceſſairement partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à ſon ſouvenir, & l'obſervation de leurs rapports.

d'eſprit ; ſupériorité, dis-je, qui peut-être eſt moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais ſi tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence ?

NOTES.

1. Si les Hommes & fur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parens *Cutteri* & *Toddicastrée*. Ce Cutteri second fils de *Pourons* & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du Monde, tourne les pas vers l'Occident : le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée : elle est armée d'un *Chucheri* & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, se frappent ; le combat dure deux jours & demi ; le troisieme, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorsqu'ils se rencontrent.

2. Les plus spirituels & les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le sais. Mais ils ne sont pas spirituels & méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point en effet à sa mélancolie, c'est à ses besoins que l'homme doit son esprit : le besoin seul l'arrache à son inertie naturelle. Si je pense, ce n'est point parce que je suis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penser. Lorsqu'on dit du malheur ; *ce grand Maître de l'homme*, on ne dit rien autre chose, sinon que le malheur & le desir de s'y soustraire nous force à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet ? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les la Fontaines, ni les Scarrons n'ont passé pour tristes, & cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme, dépend presque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans son enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier ? cette figure se grave dans ma mémoire comme modele de beauté ; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que sur la ressemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. Delà, la diversité de nos goûts & la raison pour laquelle

l'un préfere la femme svelte à la femme grasse, pour laquelle un autre a plus de desir.

4. Cette décision de l'Eglise fait sentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproque ? Mais si l'Eglise & les Jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or de quelle nature peut être cette cause ? ce n'est pas de l'espece de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur : c'est au contraire de l'espece de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes que ce n'est pas sans honte, que j'y réponds.

La primitive Eglise ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquieme siecle. Il étoit philosophe Platonicien. Théophile alors Evêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de se laisser baptiser. Ce philosophe y consentit à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de tems après les habitants de Ptolémaïde demandent Synésius pour leur Evêque. Synésius refuse l'Episcopat : & tels sont les motifs que dans sa cent cinquieme Lettre il donne à son frere de son refus. „ Plus „ je m'examine, dit-il, moins je me sens propre à l'E„ piscopat : j'ai jusqu'ici partagé ma vie entre l'étude de la „ Philosophie & l'amusement. Au sortir de mon cabinet „ je me livre au plaisir. Or il ne faut pas, dit-on, qu'un „ Evêque se réjouisse, c'est un homme divin. Je suis „ d'ailleurs incapable de toute application aux affaires ci„ viles & domestiques. J'ai une femme que j'aime : il me „ seroit également impossible de la quitter ou de ne la „ voir qu'en secret. Théophile en est instruit ; mais ce „ n'est pas tout. L'esprit n'abandonne pas les vérités qu'il „ s'est démontrées. Or les dogmes de la Philosophie sont „ contradictoires à ceux qu'un Evêque doit enseigner. Com„ ment prêcher la création de l'Ame après le Corps, la „ fin du monde, la résurrection, & enfin tout ce que „ je ne crois pas ? je ne puis me résoudre à la fausseté. „ Un Philolosophe, dira-t-on, peut se prêter à la foiblesse „ du vulgaire, lui cacher des vérités qu'il ne peut pas „ porter. Oui : mais il faut alors que la dissimulation soit „ absolument nécessaire. Je serai Evêque, si je puis con„ server mes opinions, en parler avec mes amis ; & si „ pour entretenir le Peuple dans l'erreur, l'on ne me for„ ce point à lui débiter des Fables ; mais s'il faut qu'un Evê-

„ que prêche contre ce qu'il pense, & pense comme le „ Peuple, je refuserai l'Episcopat. Je ne sais s'il est des „ vérités qu'on doive cacher au vulgaire : mais je sais qu'un „ Evêque ne doit pas prêcher le contraire de ce qu'il croit. „ Il faut respecter la vérité comme Dieu, & je proteste „ devant Dieu que je ne trahirai jamais mes sentiments dans „ mes prédications." --- Synésius malgré sa répugnance fut ordonné Evêque & tint parole. Les hymnes qu'il composa ne sont que l'exposition des systêmes de Pytagore, de Platon & des Stoïciens ajustés aux Dogmes & au culte des Chrétiens.

6. La pieuse calomnie est encore une vertu de nouvelle création. Rousseau & moi en avons été les victimes. Que de faux passages de nos Ouvrages cités dans les Mandements des saints Evêques ! Il est donc maintenant de saints calomniateurs.

7. Le Clergé qui se dit humble, ressemble à Diogéne dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de son manteau.

8. Qu'on lise à ce sujet les derniers chapitres de la regle de St. Benoît, l'on y verra que si les Moines sont impitoyables & méchans, c'est qu'ils doivent l'être.

En général des hommes assurés de leur subsistance & sans inquiétude à cet égard, sont durs : ils ne plaignent point dans les autres des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs le bonheur ou le malheur des moines retirés dans un Cloître est entierement indépendant de celui de leurs parens & de leurs concitoyens. Les Moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les Loix monastiques qui condamnent le Religieux à l'inhumanité. En effet qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance ? Le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassembla les hommes en société. Les Loix isolent-elles mon interêt de l'intérêt public ? dès-lors je deviens méchant. Delà la dureté des Gouvernements arbitraires, & la raison pour laquelle les Moines & les Despotes, ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que Dieu, selon les tems divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'Eglise s'en est clairement expliquée dans le Concile de Bâle tenu à l'occasion des Hussites. Ceux-ci ayant protesté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les Ecritures : les Peres de ce Concile leur répondirent par la bouche du Cardinal de Casan. „ Que les Ecritures n'étoient „ point absolument nécessaires pour la conservation de l'E-

„ glise, mais seulement pour la mieux conserver; qu'il fal„ loit toujours interprêter l'Ecriture selon le courant de l'E„ glise actuelle, qui changeant de sentiment, nous oblige „ de croire que Dieu en change aussi."

10. On vante beaucoup les restitutions que fait faire la Religion. J'ai vu quelquefois restituer le cuivre, & jamais l'or. Les Moines n'ont point encore restitué d'héritage, ni les Princes Catholiques les Royaumes envahis en Amérique.

11. C'est une justice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au Prince d'opposer une Armée à une Armée ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie Art. *Vertu*, quelle surprise d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclaration sur ce sujet. *ô Homme* ! s'écrie le compositeur de cet Art, *veux-tu savoir ce que c'est que vertu? rentre en toi-même. Sa définition est au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne seroit-elle pas également au fond du cœur de l'Auteur, & supposé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée ? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une si bonne opinion de leurs Lecteurs & si peu d'eux-mêmes. Si cet Ecrivain eût plus long-tems médité le mot *vertu*, il eût senti qu'elle consiste dans la connoissance de ce que les hommes se doivent les uns aux autres, & qu'elle suppose par conséquent la formation des sociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une société non encore existante ? L'homme des forêts, l'homme nu & sans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foiblesse, mais non de la justice & de l'équité.

Né dans une ile déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester ni l'un ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses & vicieuses*? les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est à mon sens préférable à toute déclamation obscure & ampoulée sur la vertu.

Un Prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu : un Moraliste qui soutient tous les hommes bons & ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un fripon qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidele de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais, c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne, je me supposerois Citoyen de Rome ou de la Grece, & me deman-

derois si dans la position d'un Codrus, d'un Regulus, d'un Brutus & d'un Léonidas, j'eusse fait les mêmes actions. La moindre hésitation à cet égard m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares & les tiedes communs.

13. L'humanité de Mr. de Fénélon est célebre. Un jour qu'un Curé se vantoit devant lui d'avoir les Dimanches proscrit les danses de son village, Mr. le Curé, dit l'Archevêque, soyons moins séveres pour les autres: abstenons-nous de danser; mais que les paysans dansent. Pourquoi ne leur pas laisser quelques instans oublier leur malheur? Fénélon vrai & toujours vertueux, vécut une partie de sa vie dans la disgrace. Bossuet son rival en génie étoit moins honnête: il fut toujours en crédit.

14. La Morale des Jésuites & celle de Jesus n'ont rien de commun; l'une est destructive de l'autre. Ce fait est prouvé par les Extraits qu'en ont donnés les Parlemens. Mais pourquoi le Clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les Jésuites & la Religion? c'est que dans la langue Ecclésiastique, Religion est synonime de superstition. Or la superstition ou la puissance Papale a peut-être réellement souffert de la retraite de ces Religieux. Qu'au reste les Jésuites ne se flattent point de leur rappel en France & en Espagne. On sait de quelles proscriptions leur retour y seroit suivi: à quel excès se porte la cruauté d'un Jésuite offensé.

15. La crainte qu'inspiroient les Jésuites, sembloit les mettre au-dessus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelins, des ames nobles, des Citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel Ordre, le courage seul eut-il suffi? Non: il falloit encore du génie: il falloit pouvoir montrer aux Citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du respect & du dévouement: faire reconnoître l'hypocrisie des Jésuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels; il falloit enfin pour enhardir la prudence timide des Parlemens, leur faire nettement distinguer l'*extraordinaire de l'impossible*.

16. Il en est de l'esprit comme de la vertu. L'esprit appliqué aux vraies Sciences de la Géométrie, de la Physique, &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses Sciences de la Magie, de la Théologie, &c. est local. Le premier de ces esprits est à l'autre, ce que la monnoie Africaine nommée la coquille *Coris*, est à la monnoie d'or & d'argent: l'une a cours chez quelques nations Negres, l'autre dans tout l'Univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne

morale ? Sur un grand nombre de faits & d'obſervations. C'eſt donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obſcurité & leur fauſſeté. En morale comme en toute autre Science, avant d'édifier un Syſtême, que faire ? Ramaſſer les materiaux néceſſaires pour le conſtruire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée ſur l'étude de l'homme & des choſes, ne l'emporte autant ſur une morale ſpéculative & théologique, que la Phyſique expérimentale ſur une Théorie vague & incertaine. C'eſt parce que la morale Religieuſe n'eut jamais l'expérience pour baſe ; que l'Empire théologique fut toujours reputé le Royaume des ténebres.

18. Les Moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques uns ſous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit ſans péché prendre la gorge d'une Religieuſe. Il n'eſt point d'acte d'impudicité dont la ſuperſtition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains Cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété : c'étoit un hommage aux Dieux & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs Temples. ---

19. Madame Makaley, illuſtre Auteur d'une Hiſtoire d'Angleterre, eſt le Caton de Londres. „ Jamais, dit-elle, la „ vue d'un Deſpote, ou d'un Prince n'a ſouillé la pureté „ de mes regards."

20. Une abſurdité commune à tous les Peuples, c'eſt d'attendre de leur Deſpote humanité, lumieres. Vouloir former de bons Ecoliers ſans punir les pareſſeux & récompenſer les diligens, c'eſt folie. Abolir la Loi qui punit le vol & l'aſſaſſinat, & vouloir qu'on ne vole, ni n'aſſaſſine, c'eſt une volonté contradictoire. Vouloir qu'un Prince s'occupe des affaires de l'Etat, & qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'eſt-à-dire, qu'il ne puiſſe être puni, s'il les néglige ; vouloir enfin qu'un homme au-deſſus de la Loi, c'eſt-à-dire, un homme ſans Loi, ſoit toujours humain & vertueux, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Tranſporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le Deſpote eſt l'ogre.

21. Les Calmouks épouſent tant de femmes qu'ils veulent : ils ont en outre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceſte chez eux n'eſt point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un Pere épouſe ſa fille ſans ſcrupule ; aucune Loi ne le lui défend.

22. Chacun ſe dit : j'ai les plus ſaines idées de la vertu ;

qui ne penſe pas comme moi a tort. Chacun ſe moque de ſon voiſin. Tout le monde ſe montre au doigt & ne rit jamais de ſoi que ſous le nom d'autrui. Le même Inquiſiteur qui condamnoit Galilée, mépriſoit certainement la ſcélérateſſe & la ſtupidité des Juges de Socrate ; il ne penſoit pas qu'un jour il ſeroit comme eux, le mépris de ſon ſiécle & de la poſtérité. La Sorbonne ſe croit-elle imbécille pour avoir condamné, Rouſſeau, Marmontel, Moi, &c. ? Non c'eſt l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboiſe ; & Richelieu qui l'y relégua fut le premier des Miniſtres, dit le Cardinal de Retz, qui oſa punir dans les Magiſtats, *la noble fermeté avec laquelle ils repréſentoient au Roi des vérités, pour la défenſe deſquelles leurs ſermens les obligeoit d'expoſer leur vie.*

24. S'il eſt vrai que la vertu ſoit utile aux États, il eſt donc utile d'en préſenter des idées nettes & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le Livre de l'*Eſprit*, Diſcours 3, Chap. 13, m'a paru la ſeule vraie. „ La „ vertu, ai-je dit, n'eſt autre choſe que le deſir du bon- „ heur public. Le bien général eſt l'objet de la vertu & „ les actions qu'elle commande, ſont les moyens dont „ elle ſe ſert pour remplir cet objet. L'idée de la vertu, „ ai-je ajouté, peut donc être par-tout la même."

Si dans les ſiecles & les pays divers les hommes ont „ paru s'en former des indifférentes : ſi des Philoſophes „ ont en conſéquence cité l'idée de la vertu comme arbi- „ traire, c'eſt qu'ils ont pris pour la vertu même, les di- „ vers moyens dont elle ſe ſert pour remplir ſon objet, „ c'eſt-à-dire, les diverſes actions qu'elle commande. Ces „ actions ont ſans contredit été quelquefois très-différen- „ tes, parce que l'intérêt des Nations change ſelon les „ ſiecles & leur poſition, & qu'enfin le bien public peut „ juſqu'à un certain point, s'opérer par des moyens dif- „ férents".

L'entrée d'une marchandiſe étrangere aujourd'hui permiſe en Allemagne comme avantageuſe à ſon commerce & conforme au bien de l'Etat, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, ſi par quelques circonſtances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. „ Les mêmes actions peuvent donc ſucceſſivement „ devenir utiles & nuiſibles à un Peuple, & mériter tour- „ à-tour, le nom de vertueuſes ou de vicieuſes, ſans que „ l'idée de la vertu change & ceſſe d'être la même".

Rien de plus d'accord avec la Loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des Principes auſſi ſains, auſſi conformes au bien général, euſſent été condamnés ? Imagine-

roit-on qu'on eût poursuivi un homme qui définissant „ la „ vraie probité, l'habitude des actions utiles à la Patrie, „ regarde comme vicieuse, toute action nuisible à la so- „ ciété :" N'étoit-il pas évident qu'un tel Ecrivain ne pouvoit avancer des maximes contraires au bien public, sans être en contradiction avec lui-même. Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocrisie, que je fus persécuté par le même Clergé, qui sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au Cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le Pape défendoit l'exercice de la vertu & commandoit le vice, l'Eglise Romaine sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice, „ nisi vellet contra conscientiam peccare".* Le Pape selon ce Jésuite avoit donc le droit de détruire la Loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste & de l'injuste : & de replonger enfin la morale dans le cahos dont les Philosophes ont tant de peine à la tirer. L'Eglise devoit-elle approuver ces principes? Pourquoi le Pape en permit-il la publication? c'est qu'ils flattoient son orgueil,

L'ambition Papale toujours avide de commander, n'est jamais scrupuleuse sur le choix des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'est-elle pas tolerée du Puissant auquel elle est favorable? En quel pays a-t-on constamment puni l'homme vil & bas qui répéte sans cesse au Prince, „ Ton pouvoir sur „ tes sujets est sans bornes ; tu peux à ton gré les dépouiller „ de leurs biens, les jetter dans les fers, & les livrer au plus „ cruel supplice" : c'est toujours impunément que le Renard répéte au Lion.

„ Vous leur fîtes, Seigneur,
„ En les croquant beaucoup d'honneur"

Les seules phrases qu'on ne répete point sans danger aux Princes, sont celles où l'on fixe les bornes que la justice, le bien public & la Loi naturelle, mettent à leur autorité.

25. Par Métaphysique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui transmis des Prêtres Egyptiens à Pytagore, de Pytagore à Platon, de Platon à nous, est encore enseignée dans quelques Ecoles. Par ce mot j'entends, comme Bacon, la Science des premiers principes de quelque Art ou Science que ce soit. La Poesie, la Musique, la Peinture ont leurs principes fondés sur une observation constante & générale : elles ont donc aussi leur Métaphysique.

Quant à la Métaphysique scholastique, est-ce une Sience? Non : mais comme je viens de le dire, un jargon : elle n'est goûtée que de l'esprit faux qui s'accommode d'expressions

vuides de sens : que de l'ignorant qui prend les mots pour des choses, & que du fripon qui veut faire des dupes. L'homme sensé la méprise.

Toute Métaphysique non fondée sur l'observation, ne consiste que dans l'art d'abuser des mots. C'est cette Métaphysique qui dans le pays des chimeres court sans cesse après des boules de savon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant releguée dans les Ecoles théologiques, elle les divise encore par ses subtilités; elle peut encore rallumer le fanatisme & faire de nouveau ruisseler le sang humain.

Je compare ces deux sortes de Métaphysiques aux deux Philosophies différentes de Démocrite & de Platon. C'est de la terre que le premier s'éleve par degré jusqu'au ciel, & c'est du ciel que le second s'abbaisse par degré jusqu'à la terre. Le systême de Platon est fondé sur les nues, & le souffle de la raison a déja en partie dissipé les nuages & le systême.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent, si l'on lui conserve la même valeur numéraire, le soldat croit avoir à peu près la même paie. Le Magistrat en droit de juger définitivement jusqu'à la concurrence de certaine somme, c'est-à-dire de tel poids en argent, n'ose juger jusqu'à la concurrence de la moitié de cette somme. Voilà comme les hommes sont dupes des mots & de leur signification incertaine. Les Ecrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, sans attacher à ce mot d'idées nettes & précises? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* est une de ces expressions vagues, dont chaque Nation se forme des idées différentes: que s'il est de *bonnes mœurs universelles*, il en est aussi de *locales*, & qu'en conséquence je puis sans blesser les *bonnes mœurs*, avoir un Sérail à Constantinople & non à Vienne.

27. Les disputes théologiques ne sont & ne peuvent jamais être que des disputes de mots. Si ces disputes ont souvent occasionné de grands mouvemens sur la terre, c'est que les Princes, dit M. de la Chalotais, séduits par quelques Théologiens, ont pris parti dans ces querelles. Que les Gouvernemens les méprisent, les Théologiens, après s'être injuriés & s'être réciproquement accusés d'héréfie, &c. se lasseront de parler sans s'entendre & sans être entendus. La crainte du ridicule, leur imposera silence.

28. C'est à des disputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accusations d'athéisme. Il n'est point d'homme éclairé qui ne reconnoisse une force dans la nature. Il n'est donc point d'Athée.

Celui-là n'est point Athée qui dit, le mouvement est Dieu; parce qu'en effet le mouvement est incompréhensi-

ble, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne se manifeste que par ses effets, & qu'enfin c'est par lui que tout s'opere dans l'Univers.

Celui-là n'est pas Athée qui dit au contraire, le mouvement n'est pas Dieu; parce que le mouvement n'est pas un Etre, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne sont pas Athées qui soutiennent le mouvement essentiel à la matiere, qui le regardent comme la force invisible & motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on les Astres changer continuellement de lieu, se rouler perpétuellement sur leur centre; voit-on tous les Corps se détruire & se reproduire sans cesse sous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une dissolution éternelle; qui peut nier que le mouvement ne soit comme l'étendue, inhérent aux Corps, & que le mouvement ne soit cause de ce qui est. En effet, diroit M. Hume, si l'on donne toujours le nom de cause & d'effet à la concomitance de deux faits, & que par-tout où il y a des Corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame universelle de la matiere & de la divinité qui seule en pénetre la substance. Mais les Philosophes qui sont de cette derniere opinion sont-ils Athées? Non: ils reconnoissent également une force inconnue dans l'Univers. Ceux mêmes qui n'ont point d'idées de Dieu, sont-ils Athées? Non; parce que tous les hommes le seroient; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parce qu'en ce genre toute idée obscure est égale à zero, & qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu, c'est comme le prouve Mr. Robinet, dire sous un tour de phrase différent, qu'on n'en a point d'idée.

29. Il faut des desirs à l'homme pour être heureux, des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talens puissent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espece, le plus propre à l'arracher à l'ennui est le desir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays? Il en est où la recherche de la gloire expose l'homme à trop de dangers. Quel motif raisonnable l'exciteroit à cette poursuite dans un Royaume, où l'on a si maltraité les Voltaires, les Montesquieux, &c. Si la France, disent les Anglois, est réputée un pays délicieux, c'est pour le riche qui ne pense point.

30. Loin de condamner l'esprit de systême, je l'admire dans les grands hommes. C'est aux efforts faits pour défendre ou détruire ces systêmes qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe tous les phénomenes physiques de la nature; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde

simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les Contes & les Systêmes : ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les Ecoles publiques ; pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

31. Pourquoi, demandoit-on à un certain Cardinal, fut-il en tous les tems des Prêtres, des Religions & des Sorciers ? C'est répondit-il qu'en tous les tems il fut des abeilles & des frélons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des fripons.

32. Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'Immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naissance dans les Ecoles de Platon, & Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, le crut si dangereux qu'il défendit sous peine de mort de l'enseigner dans ses Etats.

33. On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le Prêtre Papiste ; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication ; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux Peuples & aux Rois ; & qu'ils prétendoient avoir, comme les Inquisiteurs, droit de vie & de mort chez tous les Peuples où ils s'établissoient.

34. J'assistois un jour aux représentations que le Clergé d'une Cour d'Allemagne faisoit à son Prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le Clergé croyoit assurer le Prince que la Religion étoit perdue dans ses Etats, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les Saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondemens du trône & des autels & qu'en conséquence les Evêques enjoignoient au Souverain d'armer les Loix contre la liberté de penser, de protéger l'Eglise, & d'en détruire les ennemis ; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

„ Prince, votre Clergé est riche & puissant, & voudroit
„ l'être encore davantage. Ce n'est point la perte des mœurs,
„ & de la Religion, c'est celle de son crédit qu'il déplore.
„ Il desire le plus grand, & vos Peuples sont sans respect

„ pour le sacerdoce. Nous les déclarons donc impies : nous „ vous sommons de ranimer leur piété, & de donner à cet „ effet à votre Clergé plus d'autorité sur eux. Le moment „ choisi pour se porter accusateur de vos Peuples & vous „ irriter contr'eux, n'est peut-être pas le plus favorable; „ jamais vos soldats n'ont été si braves, vos artisans plus „ industrieux, vos citoyens plus amis du bien public & par „ conséquent plus vertueux. On vous dira sans doute que „ les Peuples les plus immédiatement soumis au Clergé, „ que les Romains modernes n'ont, ni la même valeur, ni „ le même amour pour la Patrie, ni par conséquent la „ même vertu. On ajoutera peut-être que l'Espagne & le „ Portugal où le Clergé commande si impérieusement, sont „ ruinés & dévastés par l'ignorance, la paresse & la superstition, & qu'enfin entre tous les Peuples, ceux qui sont „ généralement honorés & respectés, sont ces mêmes Peuples éclairés auxquels l'Eglise Catholique donnera toujours „ le nom d'impies.

„ Que votre oreille, ô Prince, soit toujours fermée à de „ pareilles représentations; que de concert avec son Clergé, „ elle répande les ténebres dans son Empire, & sache qu'un „ peuple instruit, riche & sans superstition est aux yeux du „ Prêtre un Peuple sans mœurs. Sont-ce en effet des Citoyens aisés & industrieux qui, par exemple, auront pour „ la vertu de la continence tout le respect qu'elle mérite?

„ Il en est, dira-t-on, à cet égard du siecle présent, „ comme des siecles passés. Charlemagne créé saint pour „ sa libéralité envers le sacerdoce, aimoit les femmes comme François I & Henri VIII. Henri III Roi de France avoit „ un goût moins décent. Henri IV, Elisabeth, Louis XIV, „ la Reine Anne caressoient leurs maîtresses ou leurs amans „ de la même main dont ils terrassoient leurs ennemis. On „ ajoutera que les Moines eux-mêmes ont presque toujours „ cueilli en secret les plaisirs défendus, & qu'enfin sans changer la constitution physique des Citoyens, il est très-difficile de les arracher au penchant damnable qui les porte „ vers les femmes. Il est cependant un moyen de les y „ soustraire. C'est de les appauvrir. Ce n'est point des corps „ sains & bien nourris qu'on peut chasser le démon de la „ chair : l'on n'y parvient que par la priere & le jeûne.

„ Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses voisins, Votre „ Majesté nous permette donc de dépouiller ses sujets de „ toute superfluité, de dîmer leurs terres, de piller leurs „ biens & de les tenir au plus étroit nécessaire. Si touchée „ de ces pieuses Remontrances, elle se rend à nos prieres, „ que de bénédictions accumulées sur elle! Tout éloge seroit au dessus d'une action si méritoire. Mais dans un

„ siecle où la corruption infecte tous les esprits, où l'im-
„ piété endurcit tous les cœurs, peut-on espérer que Votre
„ Majesté & ses Ministres adoptent un conseil si salutaire,
„ un moyen si facile d'assurer la continence de ses sujets ?

„ Quant à la profanation des saints jours, nos Remon-
„ trances à cet égard paroîtront encore absurdes. L'homme
„ qui travaille fêtes & dimanches, ne s'enivre point; il ne
„ court point les femmes ; il ne nuit à personne; il sert son
„ pays, il accroît l'aisance de sa famille : il augmente le
„ commerce de sa Nation.

„ De deux Peuples également puissans & nombreux,
„ que l'un fête, comme en Espagne cent-trente jours de
„ l'année & quelquefois le lendemain, que l'autre au con-
„ traire n'en fête aucun, le dernier de ces Peuples aura 80
„ ou 90 jours de travail plus que le premier. Il pourra donc
„ fournir à plus bas prix les marchandises de ses manufa-
„ ctures ; ses terres seront mieux cultivées, ses moissons
„ plus abondantes. Il aura mis la balance du commerce en
„ faveur de son pays. Ce dernier Peuple plus riche & plus
„ puissant que le premier, pourra donc un jour lui donner
„ la Loi. Rien de commun entre l'intérêt national & l'in-
„ térêt du Clergé. Uniquement jaloux de commander, que
„ veut le Prêtre ? Rétrecir l'esprit des Souverains, éteindre
„ en eux jusqu'aux lumieres naturelles. Un peuple est-il
„ gouverné par de tels Princes ? il est tôt ou tard la proie
„ d'un voisin plus riche, plus éclairé & moins superstitieux.
„ Aussi la grandeur du Clergé catholique est-elle toujours
„ destructive de la grandeur d'un Etat. Les Prêtres décla-
„ ment-ils contre la profanation des fêtes ; qu'on ne s'y
„ trompe pas, ce n'est point l'amour de Dieu, c'est l'amour
„ de leur autorité qui les anime. Ce que leur apprend à ce
„ sujet l'expérience, c'est que moins un homme fréquente
„ les Temples, moins il a de respect pour leurs Ministres,
„ & moins ces Ministres ont de crédit sur lui. Or si la puis-
„ sance est la premiere passion du Prêtre, peu lui importe
„ que le jour de fête soit pour l'artisan un jour de débau-
„ che, qu'au sortir du Temple il coure les filles & les ca-
„ barets, & qu'enfin les après-vêpres soient si scandaleux.
„ Plus de péchés, plus d'expiations, plus d'offrandes, plus
„ le sacerdoce acquiert de richesses & de pouvoir. Quel est
„ l'intérêt de l'Eglise ? de multiplier les vices. Que deman-
„ de-t-elle aux hommes ? d'être stupides & pécheurs.
„ Voilà, Sire, ce que nous reprochent les impies. Quant
„ à la liberté de la presse, si votre Clergé s'éleve si vio-
„ lemment contr'elle, s'il vous redit sans cesse qu'elle
„ sappe les fondemens de la foi & rend la Religion ridicule,
„ ne l'en croyez pas.

„ Ce n'eſt pas que le Clergé ne ſente comme le ſolide „ & l'ingénieux auteur de *l'inveſtigator anglois*, que la „ vérité eſt à l'épreuve du ridicule, que le ridicule „ ne mord point ſur elle & qu'il en eſt la pierre de „ touche. Un ridicule jetté ſur une démonſtration eſt „ de la boue jettée ſur du marbre ; elle le tache un in- „ ſtant, ſe ſeche ; il pleut & la tache a diſparu. Convenir „ qu'une Religion ne peut ſupporter le ridicule, ce ſeroit „ en avouer la fauſſeté. L'Egliſe Catholique ne répete-t-elle „ pas ſans ceſſe que les portes de l'enfer ne prévaudront „ jamais contre elle ? Oui : mais les Prêtres ne ſont pas la „ Religion. Le ridicule peut affoiblir leur autorité, peut „ enchaîner leur ambition. Ils crieront donc toujours con- „ tre la liberté de la preſſe, exigeront que Votre Majeſté „ interdiſe à ſes ſujets le droit d'écrire & de penſer ; qu'elle „ les dépouille à cet égard des privileges de l'homme, & „ ferme enfin la bouche à quiconque pourroit l'inſtruire.

„ Si tant de demandes vous paroiſſent indiſcrettes, & „ que jaloux du bonheur de vos Peuples, vous vouliez, „ Sire, ne commander qu'à des Citoyens éclairés, ſa- „ chez que la même conduite qui vous rendra cher à vos „ ſujets & reſpectable à l'étranger, vous ſera imputée à „ crime par votre Clergé. Redoutez la vengeance d'un „ Corps puiſſant, & pour la prévenir, remettez-lui votre „ épée, c'eſt alors qu'aſſuré de la piété de vos peuples, le „ Sacerdoce pourra recouvrer ſur eux ſon ancienne auto- „ rité, l'éteindre de jour en jour, & lorſque cette autorité „ ſera affermie, s'en ſervir pour vous y ſoumettre vous- „ même.

„ Nous deſirons d'autant plus vivement que Votre Ma- „ jeſté ait égard à cette ſupplique & nous octroie notre „ demande, qu'elle nous délivrera d'une inquiétude ſour- „ de, & qui n'eſt pas ſans fondement. Il peut s'établir „ des Quakers dans ſes Etats ; ils peuvent ſe propoſer de „ donner gratis aux Villes, Bourgs, Villages & Hameaux, „ toute l'inſtruction morale & Religieuſe qui leur eſt né- „ ceſſaire. Il peut d'ailleurs ſe former quelque Compagnie „ de Finance qui prenne au rabais l'entrepriſe de cette mê- „ me inſtruction, & la fourniſſe meilleure & à meilleur „ compte. Qui ſait s'il ne prendroit point alors envie aux „ Magiſtrats de s'emparer de nos richeſſes, d'acquitter avec „ nos biens une partie de la dette Nationale, & par ce „ moyen de faire peut-être de votre Nation la plus redouta- „ ble de l'Europe. Or il nous importe peu, Sire, que „ vos peuples ſoient heureux & redoutés, mais beaucoup „ que le ſacerdoce ſoit riche & puiſſant ".

Voilà ce que me parurent contenir les repréſentations du

Clergé. Je ne me laffois point de confidérer l'adreffe, l'habileté avec laquelle les Prêtres avoient en tous pays toujours demandé au nom du Ciel, la puiffance & les richeffes de la Terre; j'admirois là confiance qu'ils avoient toujours eue dans la fottife des Peuples & fur-tout des Puiffans. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les fiecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des Souverains avoient toujours été au delà de l'attente du Clergé.

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naiffance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la Loi naturelle. Le contraire eft prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la Loi naturelle, c'eft en tant qu'il eft l'auteur de la fenfibilité Phyfique & qu'elle eft mere de la raifon humaine. Cette efpece de fenfibilité lors de la réunion des hommes en fociété les força, comme je l'ai déja dit, de faire entr'eux des conventions & des Loix dont la collection compofe ce qu'on appelle la Loi naturelle. Mais cette Loi fut-elle la même chez les divers Peuples? Non : fa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'efprit humain; à la connoiffance plus ou moins étendue que les Sociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuifible, & cette connoiffance fut chez toutes les Nations le produit du tems, de l'expérience & de la raifon.

Pour nous faire voir en Dieu l'Auteur immédiat de la Loi naturelle & par conféquent de toute juftice, les Théologiens doivent-ils admettre en lui des paffions telles que l'amour ou la vengeance? Doivent-ils le peindre comme un Etre fufceptible de prédilection, enfin comme un affemblage de qualités incohérentes? Eft-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la juftice? Falloit-il ainfi vouloir concilier les inconciliables & confondre l'erreur avec la vérité, fans s'appercevoir de l'impoffibilité d'un tel alliage? Il eft tems que l'homme fourd aux contradictions Théologiques, n'écoute que les feuls enfeignemens de la Sageffe; fortons, dit St. Paul, de notre affoupiffement; la nuit de l'ignorance eft paffée; le jour de la fcience eft venu. Couvrons-nous des armes de la lumiere pour détruire les fantômes des ténebres; & pour cet effet rendons aux humains leur liberté naturelle & le libre exercice de leur raifon.

36. Se peut-il qu'on ait chez prefque tous les Peuples attaché l'idée de Sainteté à l'obfervation d'une Cérémonie rituelle, d'une Ablution, &c. Peut-on ignorer encore que les feuls Citoyens conftamment vertueux & humains, font les hommes heureux par leur caractere. En effet quels font

parmi les Dévots les hommes les plus estimables ? Ceux qui pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il est un Enfer. Quels sont au contraire parmi ces mêmes Dévots les hommes les plus odieux & les plus barbares ? Ceux qui timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'Enfer ouvert sous leurs pas. Pourquoi les Dévotes sont-elles en général le tourment de leur maison, crient-elles sans cesse après leurs valets, en sont-elles si haïes ? C'est que toujours en transe du Diable, elles le voient toujours prêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la Jeunesse est en général plus vertueuse & plus humaine que la Vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs, plus de santé, qu'elle est plus heureuse. La Nature fut sage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80 ou 100 ans. Si le Ciel eût prolongé sa Vieillesse, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie sous le nom de Dalai Lama, si le Grand Pontife est immortel, en Italie, sous le nom de Pape, le même Pontife est infaillible. Dans le Pays des Mongales, si le Vicaire du Grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, Vicaire du Dieu vivant; en Europe le Pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, si dans le dessein d'avilir & de soumettre les Rois, les Pontifes sous les noms de Califes, de Lama, de Daïro, ont fait baiser leurs pieds aux Empereurs; si ces Pontifes ont exigé que montés sur leur Mule, les Empereurs en tinssent la bride & les promenassent ainsi par les rues; le Pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaisances des Empereurs & des Monarques d'Occident ? Les Pontifes en tout Pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les Princes la même soumission.

Si les disputes pour le Califat ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la Papauté l'ont pareillement fait couler en Occident. Six Papes assassinerent leurs Prédécesseurs, & se mirent en leur place. Les Papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Ortodoxie donné à la Religion du plus fort, & celui d'hérésie à celle du foible ? Par-tout le pouvoir Sacerdotal fut protecteur du fanatisme, & le fanatisme du meurtre. Par-tout les hommes se firent brûler pour des sottises Théologiques & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'est pas uniquement dans les affaires de Religion que les Peuples se sont par-tout montrés les mêmes: ils n'ont pas moins conservé de ressemblance entr'eux,

lorsqu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages, & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux Vainqueurs des Chinois veulent leur couper les cheveux; ces derniers brisent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux & triomphent de leurs Vainqueurs. Le Czar veut faire raser les Russes; ils se révoltent. Le Roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecossois; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les Peuples sont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes causes élevent & détruisent les Empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel Prince en occupoit le trône? Un Imbécille, une Idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de ses affaires, & qui toujours encensé par ses favoris, n'avoit autour de lui que des intriguans sans esprit, sans lumieres & sans courage. Qui commandoit aux Empires d'Orient & d'Occident, lorsque Rome & Constantinople furent prises & saccagées par Alaric & Mahomet second? Des Princes de la même espece. Tel étoit peut-être l'état de la France sous la vieillesse de Louis XIV, lorsqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes sont par-tout les mêmes, c'est l'avilissement & l'ignorance où tombent successivement tous les Peuples selon l'intérêt que le Gouvernement croit avoir de les abrutir. Un Ministre est-il inepte? Craint-il si les Peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient fermés; & la stupidité d'un Peuple n'est point alors l'effet d'une cause physique, mais morale.

Une cause de la même espece n'anime-t-elle pas du même esprit, ceux que le hazard éleve aux mêmes emplois? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier soin de l'homme en place? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne.

Dans les charges inférieures de la Judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue, & la même incapacité pour les affaires d'administration, à quoi l'attribuer? Au défaut de leur organisation? Non: mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des Loix: il agrandit sa mémoire & rétrecit son jugement.

Dans l'esprit comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des Porteurs de chaises & les bras des Bouchers en sont la preuve. Si les muscles de la raison sont dans les gens de Loix communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes

font essentiellement les mêmes, que la différence des climats n'a point d'influence sensible sur les esprits & même très-peu sur leurs goûts. L'Illinois comme l'Islandois s'assied près de sa barique d'eau de vie jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les Pays les femmes ont comme en France le même desir de plaire, le même goût pour la parure, le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la Capitale, où toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'on promene ses regards sur l'Univers entier, si l'on reconnoît même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les Prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les Citoyens, comment ne pas convenir que les hommes tous semblables les uns aux autres, ne different que par la diversité de leur instruction; qu'en tous les Pays leurs organes sont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même usage; & qu'enfin les mains Indiennes & Chinoises, sont par cette raison aussi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains Européennes. Rien n'indique donc, comme on le repete sans cesse, que ce soit à la différence des Latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des Esprits.

38. Les ruses des Prêtres sont les mêmes par-tout. Partout les Prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des Laïcs. L'Eglise Romaine à cet effet vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du Purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les Prêtres pour les mêmes sommes, vendent à peu près les mêmes espérances.

„ A Tinagogo, (dit l'Auteur de l'Histoire générale des „ Voyages, *Tom. IX. Pag.* 462.) le troisieme jour d'après „ un Sacrifice qui se fait à la nouvelle Lune de Décembre „ on place dans six longues & belles rues, une infinité de „ balances suspendues par une verge de bronze. Là, cha- „ que Dévot pour obtenir la rémission de ses péchés, „ monte dans l'un des plateaux de ces balances, & selon „ l'espece différente de ses fautes, met pour contrepoids „ dans l'autre plateau différentes especes de denrées ou de „ monnoies. Se reproche-t-il la gourmandise, la violation „ du jeûne? Il se pese contre du miel, du sucre, des œufs, „ & du beurre. S'est-il livré aux plaisirs sensuels? Il se pese „ contre du coton, de la plume, du drap, des parfums & „ du vin. A-t-il été dur envers les pauvres? Il se pese con-

„ tre des pieces de monnoie. Eſt-il pareſſeux ? Contre du „ bois, du riz, du charbon, des beſtiaux & des fruits. Eſt-il „ enfin orgueilleux ? Il ſe peſe contre du poiſſon ſec, des „ balais, de la fiente de vaches, &c. Tout ce qui ſert de „ contrepoids aux Pécheurs appartient aux Prêtres. Toutes „ ces eſpeces de dons, forment des piles d'une grande hau„ teur. Les pauvres mêmes qui n'ont rien à donner, ne „ ſont point exempts de ces aumônes. Ils offrent leurs che„ veux. Plus de cent Prêtres ſont aſſis les ciſeaux en main „ pour les leur couper. Ces cheveux forment auſſi de grands „ monceaux. Plus de mille Prêtres rangés en ordre, en „ font des cordons, des treſſes, des bagues, des brace„ lets, &c., que des Dévots achetent & emportent comme „ des précieux gages de la faveur du Ciel. Pour ſe faire une „ idée de la ſomme à laquelle on peut évaluer ces aumônes „ pour la ſeule Pagode de Tinagogo, il ſuffira, dit Pinto, „ Auteur de cette Relation, de rapporter que l'Ambaſſa„ deur ayant demandé aux Prêtres, à quelle ſomme ils „ eſtimoient ces aumônes, ils lui répondirent ſans héſiter, „ que des ſeuls cheveux des pauvres, ils en tiroient chaque „ année plus de cent mille Pardins, qui font quatre-vingt„ dix-mille ducats Portugais.

39. Quelques Philoſophes ont défini l'homme, *un Singe qui rit*, d'autres *un animal raiſonnable*. Quelques-uns enfin *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, eſt monté ſur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de beſoins, en conſéquence beaucoup d'induſtrie. D'ailleurs auſſi vain & auſſi orgueilleux que crédule, il penſe que tous les Mondes ſont faits pour la Terre, & que la Terre eſt faite pour lui. Cette définition ou deſcription de l'homme ne ſeroit-elle pas la plus vraie ?

40. Chacun demande qu'eſt-ce que vérité ou évidence ? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence eſt un dérivé de *videre*, *video* je vois.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour moi ? C'eſt un fait de l'exiſtence duquel je puis m'aſſurer par le témoignage de mes Sens, jamais trompeurs, ſi je les interroge avec la précaution & l'attention requiſe.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour le général des hommes ? C'eſt pareillement un fait dont tous peuvent s'aſſurer par le témoignage de leurs Sens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque inſtant l'exiſtence. Tels ſont ces deux faits, *deux & deux font quatre*, *le tout eſt plus grand que ſa partie*.

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du Nord, il eſt un Polype monſtrueux nommé Kraken, & que ce Polype eſt grand comme une petite Ile, ce fait évident pour

moi, si je l'ai vu, si j'ai porté à son examen toute l'attention nécessaire pour m'assurer de sa réalité, n'est pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il est plus raisonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'existence d'un animal si extraordinaire.

Mais si d'après les Voyageurs, je décris la véritable forme des édifices de Pékin, cette description évidente pour ceux qui l'habitent, n'est que plus ou moins probable pour les autres. Aussi le vrai n'est-il pas toujours évident, & le probable est-il souvent vrai. Mais en quoi l'évidence differe-t-elle de la probabilité ? Je l'ai déja dit : „ évidence est un fait qui tombe sous nos Sens, & dont „ tous les hommes peuvent à chaque instant vérifier l'exi„ stence. Quant à la probabilité, elle est fondée sur des „ conjectures, sur le témoignage des hommes, & sur „ cent preuves de cette espece. Evidence est un point „ unique. Il n'est point divers degrés d'évidence : il est „ au contraire divers degrés de probabilité selon la diffé„ rence. 1°. des gens qui attestent : 2°. du fait attesté". — Cinq hommes me disent avoir vu un Ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait que rien ne contredit, est pour moi très-probable. Mais que non seulement ces cinq hommes, mais encore cinq cent autres, m'attestent avoir rencontré dans ces mêmes forêts, des Spectres, des Ogres, des Vampires, leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable, parce qu'il est en pareil cas encore plus commun de rassembler cinq cent menteurs, que de voir de tels prodiges.

41. Met-on sous nos yeux tous les faits de la comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle ? Attachet-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer ? Rien alors ne la dérobe à nos regards : & cette vérité bientôt réduite à un fait simple, sera par tout homme attentif, conçue presqu'aussi-tôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les Sciences ? A deux causes.

L'une au défaut de méthode dans les Maîtres.

L'autre au défaut d'ardeur & d'attention dans l'Eleve.

42. Cette métamorphose perpétuelle du génie en Science, m'a souvent fait soupçonner que tout dans la Nature se prépare & s'amene de lui-même. Peut-être la perfection des Arts & des Sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du tems & de la nécessité. Le progrès uniforme des Sciences dans tous les Pays confirmeroit cette opinion. En effet si dans toutes les Nations, comme l'observe H. Hume, *ce n'est qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en prose*, une marche si con-

ſtante de la raiſon humaine, me paroîtroit l'effet d'une cauſe générale & ſourde. Elle ſuppoſeroit du moins une égale aptitude à l'eſprit dans tous les hommes de tous les ſiecles & de tous les Pays.

43. Puiſque les hommes converſent & diſputent entr'eux, il faut donc qu'ils ſe ſentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités, & par conſéquent d'une égale aptitude à l'eſprit. Sans cette conviction, quoi de plus abſurde que les diſputes des Politiques & des Philoſophes? Que ſerviroit de ſe parler, ſi l'on ne pouvoit s'entendre? Si l'on le peut, il eſt donc évident que l'obſcurité d'une propoſition n'eſt jamais dans les choſes, mais dans les mots.

Auſſi, dit à ce ſujet, un des plus illuſtres Ecrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la ſignification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume. Sect. 8. of Liberty and neceſſity.

Ce fait prouvé par l'expérience donne la ſolution du problême propoſé il y a cinq ou ſix ans par l'Académie de Berlin: ſavoir, *ſi les vérités Métaphyſiques en général, ſi les premiers principes de la Théologie naturelle & de la Morale ſont ſuſceptibles de la même évidence des vérités géométriques.* Attache-t-on une idée nette au mot *probité?* La regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la Patrie?* Que faire pour déterminer démonſtrativement quelles ſont les actions vertueuſes ou vicieuſes? Nommer celles qui ſont utiles ou nuiſibles à la ſociété. Or en général rien de plus facile. Il eſt donc certain, ſi le bien public eſt l'objet de la Morale, que ſes préceptes fondés ſur des principes auſſi ſurs que ceux de la Géométrie, ſont comme les propoſitions de cette derniere Science, ſuſceptibles de démonſtrations les plus rigoureuſes. Il en eſt de même de la Métaphyſique. C'eſt une Science vraie, lorſque diſtinguée de la Scholaſtique, on la reſſerre dans les bornes que lui aſſigne la définition de l'illuſtre Bacon.

SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des Esprits.

CHAPITRE I.

Quels sont ces causes.

ELLES se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événemens, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hazard.)

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hazard n'est pas précisément aussi favorable à tous; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hazard, qu'on consulte l'expérience; elle nous apprendra que dans les Arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En Chymie, c'est au travail du grand œuvre que les Adeptes (*a*) doivent la plupart de leurs secrets. Ces secrets n'étoient pas l'objet de leur recherche; ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différens genres de Sciences ce que je dis de la

(*a*) Quelques Adeptes cherchent dans la Génese la Pierre philosophale. Les seuls Ecclésiastiques l'y ont trouvée.

Chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hazard a tout découvert. Notre mémoire est le creuset des Souffleurs. C'est du mêlange de certaines matieres jettées sans dessein dans un creuset, que résultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnans; & c'est pareillement du mêlange de certains faits placés sans dessein dans notre souvenir, que résultent nos idées les plus neuves & les plus sublimes. Toutes les Sciences sont également soumises à l'empire du hazard. Son influence est la même sur toutes, mais ne se manifeste point d'une maniere aussi frappante.

CHAPITRE II.

Toute idée neuve est un don du hazard.

UNE vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation; lorsque je l'entrevois, elle est déja découverte. Le premier soupçon est en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier soupçon? Est-ce à mon esprit? Non: il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne supposoit pas même l'existence. Ce soupçon est donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une conversation (*a*), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de hazard. Or si nous lui sommes redevables de ces

(*a*) C'est à la chaleur de la conversation & de la dispute qu'on doit souvent ses idées les plus heureuses. Si ces idées une fois échappées de la mémoire ne s'y représentent plus & sont perdues sans retour, c'est qu'il est presqu'impossible de se trouver deux fois précisément dans le concours de circonstances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hazard.

premiers soupçons, & par conséquent de ces découvertes, peut-on assurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner.

La Syrene de Comus est l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-tems montré cette Sirene à la Foire sans que personne en devinât le mécanisme, c'est que le hazard ne mettoit sous les yeux de personne les objets de la comparaison desquels devoit résulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'est-il pas en France compté parmi les grands esprits? C'est que son mécanisme est plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoissance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illustres. Il eût dû sa découverte au hazard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que résulte-t-il de cet exemple?

1. Que toute idée neuve est un don du hazard;

2. Que s'il est des méthodes sûres pour former des Savans & même des gens d'esprit, il n'en est point pour former des génies & des Inventeurs. Mais, soit qu'on regarde le génie comme un don de la Nature ou du hazard, n'est-il pas dans l'une ou l'autre supposition, également l'effet d'une cause indépendante de nous? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation?

La raison en est simple. Si le génie dépend de la finesse plus ou moins grande des Sens, l'instruction ne pouvant changer le physique de l'homme, rendre l'ouie aux Sourds, & la parole aux Muets, l'éducation est absolument inutile. Au

contraire si le génie est en partie un don du hazard, les hommes après s'être assurés par des observations répétées, des moyens employés par le hazard pour former de grands talens, peuvent en se servant à peu près des mêmes moyens opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talents.

Supposons que pour produire un homme de génie, le hazard doive se combiner en lui avec l'amour de la gloire. Supposons encore qu'un homme naisse dans un Gouvernement où loin d'honorer, on avilise les talens : dans cet Empire il est évident que l'homme de génie sera entiérement l'œuvre du hazard. —

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra son amour pour la gloire à l'estime qu'aura conservé pour les talens, la société particuliere où il s'est trouvé. (*a*) Ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'histoire, au souvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ses Concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Supposons au contraire que cet homme naisse dans un siecle & sous une forme de Gouvernement où le mérite soit honoré. Dans cette hypothese il est évident que son amour pour la gloire, & son génie ne sera point en lui l'œuvre du hazard, mais de la constitution même de l'Etat; par conséquent de son éducation, sur laquelle la forme des Gouvernemens a toujours la plus grande influence.

Considere-t-on l'esprit & le génie moins comme l'effet de l'organisation que du hazard; * 1. il

(*a*) Il est de telles sociétés chez tous les Peuples & même chez les plus stupides, s'ils sont policés.

eſt certain, comme je l'ai déja dit, qu'en obſervant les moyens employés par le hazard pour former de grands hommes, on peut d'après cette obſervation modéler un plan d'éducation qui les multipliant dans une Nation, y rétreciſſe infiniment l'empire de ce même hazard, & diminue la part immenſe qu'il a maintenant à notre inſtruction.

Cependant ſi c'eſt à des cauſes, à des accidens imprévus qu'on doit toujours le premier ſoupçon, par conſéquent la découverte de toute idée neuve, le hazard conſervera donc toujours une certaine influence ſur les eſprits; j'en conviens: mais cette influence a auſſi des bornes.

CHAPITRE III.

Des limites à poſer au Pouvoir du hazard.

SI preſque tous les objets conſidérés avec attention ne renfermoient point en eux la ſemence de quelque découverte; ſi le hazard ne partageoit pas à peu près également ſes dons & n'offroit point à tous des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées grandes & neuves, l'eſprit ſeroit preſqu'en entier le don du hazard.

Ce ſeroit à ſon éducation qu'on devroit ſa Science, au hazard qu'on devroit ſon eſprit; & chacun en auroit plus ou moins, ſelon que le hazard lui auroit été plus ou moins favorable. Or que nous apprend à ce ſujet l'expérience? C'eſt que l'inégalité des eſprits, eſt moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hazard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des Eſprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or cette inégale attention eſt en nous le produit néceſſaire de la force inégale de nos paſſions.

Il n'eſt point d'homme animé du déſir ardent de la gloire qui ne ſe diſtingue toujours plus ou moins dans l'Art ou la Science qu'il cultive. Il eſt vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illuſtrer, c'eſt le hazard qui préſentant à l'un d'eux des objets de la comparaiſon deſquels il réſulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide ſa ſupériorité. Le hazard par l'influence qu'il aura toujours ſur le choix des objets qui s'offrent à nous, conſervera donc toujours quelqu'influence ſur les eſprits. Contient-on ſa puiſſance dans ces étroites limites, on a fait tout le poſſible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la Science de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitans d'un Empire. Ce qu'elle peut; c'eſt de les y multiplier; c'eſt de faire du plus grand nombre des Citoyens des hommes de ſens & d'eſprit. Voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. C'en eſt aſſez pour réveiller l'attention des Citoyens & les encourager à la culture d'une Science dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité & en particulier tant d'avantages aux Nations qui s'en occuperoient.

Un Peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de Citoyens, & du ſens à preſque tous, ſeroit ſans contredit le

premier Peuple de l'Univers. Le ſeul & ſûr moyen d'opérer cet effet eſt d'habituer de bonne heure les enfans à la fatigue de l'attention.

Les ſemences des découvertes préſentées à tous par le hazard, ſont ſtériles, ſi l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des Génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application? Allumer en eux les paſſions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'eſt la force inégale de ces paſſions, qu'on doit regarder en eux comme la cauſe de la grande inégalité de leurs eſprits. —

CHAPITRE IV.

De la ſeconde cauſe de l'inégalité des eſprits.

PRESQUE tous les hommes ſont ſans paſſions, ſans amour pour la gloire. * 2. Loin d'en exciter en eux le deſir, la plupart des Gouvernemens par une petite & fauſſe Politique, * 3. cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférens à la gloire, les Citoyens font peu de cas de l'eſtime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des Commerçans avides. S'ils arment, ce n'eſt point dans l'eſpérance de donner leur nom à quelque Contrée nouvelle. Uniquement ſenſibles à l'eſpoir du gain, ce qu'ils craignent, c'eſt que leur Vaiſſeau ne s'écarte des routes fréquentées. Or ces routes ne ſont pas celles des découvertes. Que le Navire ſoit par le hazard ou la tempête porté ſur des Iſles inconnues; le Pilote forcé d'y relâ-

cher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitans. Il y fait de l'eau, remet à la voile & court de nouveau les côtes pour y échanger ses marchandises. Rentré enfin dans le Port, il désarme, & remplit le magasin du propriétaire des richesses & des denrées du retour & ne lui rapporte aucune découverte.

Il est peu de Colombs; & sur les mers de ce Monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richesses, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner si ces découvertes sont rares?

Les vérités sont par la main du Ciel, semées çà & là dans une Forêt obscure & sans route. Un chemin borde cette Forêt; il est fréquenté par une infinité de Voyageurs. Parmi eux il est des curieux à qui l'épaisseur & l'obscurité même du bois, inspire le desir d'y pénétrer. Ils y entrent, mais embarrassés dans les ronces, déchirés par les épines & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entreprise & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curiosité vague, mais par un desir vif & constant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traversent les fondrieres & ne cessent de la parcourir jusqu'à ce que le hazard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent sur leurs pas, percent une route de cette vérité jusqu'au grand chemin, & tout Voyageur alors la regarde en passant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le desir vif de la chercher & la patience nécessaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom se met-il à

la pourſuite d'une vérité importante? Il doit s'armer de la patience du Chaſſeur. Il en eſt du Philoſophe comme du Sauvage: le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier; & la moindre diſtraction du premier éloigne de lui la vérité. Or rien de plus pénible que de tenir longtems ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention; c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le Sauvage c'eſt le beſoin de manger, dans le Philoſophe c'eſt celui de la gloire qui opere cet effet.

Mais qu'eſt-ce que ce beſoin de la gloire? Le beſoin même du plaiſir. Auſſi dans tout Pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le Citoyen eſt indifférent à la gloire; le Pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point qui de tems en tems ne produiſe des hommes illuſtres; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne laiſſe de loin en loin quelque Citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talens, ne deſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche? Parvient-il à ſa découverte? Eſt-il énorgueilli de ſa conquête? La porte-t-il en triomphe dans ſa Patrie? Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait..

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de perſécution, il perd courage, il ſe rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, ſe livre à la pareſſe, & s'arrête à moitié de ſa carriere.

Notre attention eſt fugitive : il faut des paſſions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amu-

ſant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point un volume qu'on n'y ſoit forcé par l'intérêt puiſſant de ſa gloire ou de ſa fortune. Ce ſont les paſſions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'eſprit. Sans elles cette aptitude n'eſt en eux qu'une puiſſance morte.

Qu'eſt-ce encore une fois que l'Eſprit ? La connoiſſance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette connoiſſance? A la méditation, à la comparaiſon des objets. Mais que ſuppoſe cette comparaiſon ? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'eſprit eſt donc en nous le produit de cet intérêt & non de la fineſſe plus ou moins grande de nos Sens.

Mais, dira-t-on, ſi la force de notre conſtitution déterminoit celle de nos deſirs; ſi l'homme devoit ſon génie à ſes paſſions & ſes paſſions à ſon tempérament, dans cette ſuppoſition, le génie ſeroit encore en nous l'effet de l'organiſation & par conſéquent un don de la Nature.

C'eſt à la diſcuſſion de ce point que ſe réduit maintenant cette importante queſtion; c'eſt de l'examen de ce fait que dépend ſon exacte ſolution.

NOTES.

1. J'AI connu la sottise & la méchanceté des Théologiens. Tout est à craindre de leur part. Je suis donc forcé de renouveller de tems en tems la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hazard comme un Etre; que je n'en fais point un Dieu, & que par ce mot, je n'entends que „ l'enchaînement des effets dont nous n'ap„ percevons pas les causes." C'est en ce sens qu'on dit du hazard, *il conduit le dé*. Cependant tout le monde sait que la maniere de remuer le cornet & de jetter ce dé, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

2. Permis aux Insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans elles, il n'est ni grand Artiste, ni grand Général, ni grand Ministre, ni grand Poëte, ni grand Philosophe; c'est que la Philosophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, consiste dans l'amour & la recherche de la sagesse & de la vérité. Or tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui dans leurs travaux ont toujours soutenu les Newtons, les Lockes, les Bailes, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont supposé une poursuite vive, constante, assidue de la vérité, & cette poursuite une passion.

On n'est point Philosophe, lorsqu'indifférent au mensonge ou à la vérité, on se livre à cette apathie & à ce repos prétendu philosophique qui retient l'ame dans l'engourdissement, & retarde sa marche vers la vérité. Que cet état soit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots, & qu'en conséquence, *le Paresseux se dise prudent*; soit: *mais qu'il ne se dise pas Philosophe.* Quelle est la Société la plus dangereuse pour la Jeunesse? Celle de ces hommes prudens, discrets, & d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'Adolescent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la persécution, par conséquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les Apôtres de l'oisiveté, il est quelquefois des gens de beaucoup d'esprit. Ce sont ceux qui ne doivent leur paresse qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres sont des hommes médiocres; ce qu'ils desirent c'est que tous le soient. C'est l'envie qui leur fait prêcher la paresse.

Que faire pour échapper à la séduction de leurs discours?

En suspecter la sincérité : se rappeller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes; que toute supériorité d'esprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une paresse reputée philosophique; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de Supérieurs.

3. Le projet de la plupart des Despotes est de regner sur des Esclaves, de changer chaque homme en automate. Ces Despotes séduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des sujets, annonce la chûte des Rois, qu'elle est destructive de leur Empire, & qu'enfin il est à la longue plus facile de régir un Peuple éclairé, qu'un Peuple stupide.

SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hazard les place. Le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractere des hommes.

AU moment où l'enfant se détache des flancs de la mere & s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du desir, de l'estime & de la gloire. Ces passions factices (*a*) nées au sein des Bourgs & des

(*a*) En Europe l'on peut au nombre des passions factices compter encore la jalousie. L'on y est jaloux parce qu'on y est vain. La vanité entre dans la composition de presque tous les grands amours Européens. Il n'en est pas de même

Cités supposent des conventions & des Loix déja établies entre les hommes, par conséquent leur réunion en Société. De telles passions seroient donc inconnues, & de celui qui porté au moment de sa naissance par la tempête & les eaux sur une côte déserte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une Louve, & de celui qui la nuit enlevé de son berceau par une Fée ou un Génie, seroit déposé dans quelqu'un de ces Châteaux enchantés & solitaires où se promenoient jadis tant de Princesses & de Chevaliers. Or si l'on naît sans passions l'on naît aussi sans caractere. Celui que produit en nous l'amour de la gloire est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la Nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance de l'espece d'organisation propre à former en nous un tel caractere ? Sur quoi fonder cette conjecture ? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles, donnât constamment la même maniere de penser, que la Nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres ; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire ? Dans la supposition où les caracteres seroient l'effet de l'organisation, que pourroit l'éducation ? Le moral change-t-il le physique ? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux Sourds ? Les plus sages leçons d'un Précepteur applatissent-elles le dos d'un Bossu ?

en Asie. La jalousie y peut être un pur effet de l'amour des plaisirs physiques. Sait-on par expérience que plus les desirs des Sultanes sont contraints, plus ils sont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaisir. La jalousie, fille de la luxure des Sultans & des Visirs, y peut construire des Sérails & y renfermer les femmes.

Allongent-elles la jambe d'un Boiteux? Elevent-elles la taille d'un Pigmée ? Ce que la Nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, est l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé sur la sensibilité physiqué, est commun à tous les hommes. Aussi quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux : aussi dans tous les tems & les Pays, s'est-on aimé, s'aime-t-on & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ses autres sentimens, c'est que tout autre est en lui l'effet des causes morales. Or si ces causes sont variables, leurs effets doivent l'être. Pour constater cette vérité par des expériences en grand, je consulterai d'abord l'histoire des Nations.

CHAPITRE II.

Des changemens survenus dans le caractere des Nations, & des causes qui les ont produits.

CHAQUE Nation a sa maniere particuliere de voir & de sentir qui forme son caractere; & chez tous les Peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu à peu, selon les changemens subits ou insensibles survenus dans la forme de leur Gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique. (*a*)

(*a*) La forme du Gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

Celui des François depuis long-tems regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'Empereur Julien dit des Parisiens, *je les aime, parce que leur caractere, comme le mien, est austere* * 1. *& sérieux.*

Le caractere des Peuples change donc. Mais dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir ? Dans les momens de révolution où les Peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un Peuple, il devient foible & pusillanime; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place; il est gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce Peuple enfin découragé se dit comme l'Ane de la fable : *quel que soit mon Maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un Citoyen libre est passionné pour la gloire de sa Nation, autant un Esclave est indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie est sans vertus, sans esprit, sans talens : les facultés de son ame sont engourdies : il néglige les Arts, le Commerce, l'Agriculture, &c. Ce n'est point à des mains serviles qu'il appartient, disent les Anglois, de travailler & de fertiliser la terre. Un Simonide aborde un Empire despotique & n'y trouve point de traces d'hommes. Le Peuple libre est courageux, franc, humain & loyal. * 2. Le Peuple esclave est lâche, perfide, délateur, barbare : il pousse à l'excès sa cruauté. Si l'Officier trop sévere au moment du combat a tout à redouter du soldat maltraité; si le jour de la bataille est pour ce dernier le jour du ressentiment; celui de la sédition est pareillement pour l'esclave opprimé le jour long-tems attendu de la vengeance : elle est d'autant plus atroce que la crainte

en a plus longtems concentré la fureur. (*a*)

Quel tableau frappant d'un changement subit dans le caractere d'une Nation, nous présente l'histoire Romaine. Quel Peuple avant l'élévation des Césars montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'esclavage, & quel Peuple (le trône des Césars affermi) montra plus de foiblesse & de vileté? * 3. Sa bassesse fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre; il la refuse. Il dédaigne cette liberté que ses ancêtres eussent payée de tout leur sang. Tout change alors dans Rome & l'on voit à ce caractere opiniâtre & grave qui distinguoit ses premiers habitans, succéder ce caractere léger & frivole que Juvénal leur reproche dans sa dixieme Satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du tems d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Elizabeth. Ce Peuple maintenant si humain, si tolérant, si éclairé, si libre, si industrieux, si ami des Arts & de la Philosophie, n'étoit alors qu'un Peuple esclave, inhumain, superstitieux, sans Arts & sans industrie.

Un Prince usurpe-t-il sur ses Peuples une autorité sans bornes? Il est sûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & basse. * 4. C'est de ce moment qu'indifférens à la gloire, ses Sujets perdent ce caractere d'audace & de constance propre à supporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire brise en eux le ressort de l'émulation.

(*a*) La déposition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la Gazette de Leide du 23 Juin 1761 en est la preuve.

Qu'impatient de la contradiction, *5. le Prince donne le nom de factieux à l'homme vrai ; il a substitué dans sa Nation le caractere de la fausseté à celui de la franchise. Que dans des momens critiques, ce Prince livré à ses flatteurs, ne trouve ensuite auprès de lui que des gens sans mérite, à qui s'en prendre ? A lui-seul ; c'est lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit en considérant les maux de la servitude qu'il fût encore des Princes assez petits pour vouloir regner sur des esclaves, des Princes assez stupides pour ignorer les changemens funestes que le Despotisme opere dans le caractere de leurs Sujets ?

Qu'est-ce que le Pouvoir arbitraire ? Un germe de calamités qui déposé dans le sein d'un Etat, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misere & de la dévastation. Croyons-en le Roi de Prusse. „ Rien de meilleur ", dit-il, dans un Discours prononcé à l'Académie de Berlin, „ que le Gouvernement arbitraire ; mais sous „ des Princes justes, humains & vertueux : rien „ de pis sous le commun des Rois ". Or que de Rois de cette espece ! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins ? Voilà ce que pense un grand homme. Quelle élévation d'ame, quelles lumieres un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un Monarque ! Qu'annonce en effet le Pouvoir despotique ? Souvent la ruine du Despote & toujours celle de sa postérité. *6. Le Fondateur d'une telle Puissance met son Royaume à fonds perdu : ce n'est que l'intérêt viager & mal-entendu de la Royauté, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la paresse ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un Despotisme injuste & cruel sur des esclaves

malheureux, à l'exercice d'une puiſſance légitime & bien aimée * 7. ſur un Peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire eſt un enfant ſans prévoyance qui ſacrifie ſans ceſſe l'avenir au préſent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'eſt point le trouble, ni la ſédition, mais le Deſpotiſme. * 8. Il change le caractere d'une Nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices. Quelle que ſoit la puiſſance d'un Sultan des Indes, il n'y créera jamais de Citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ſes eſclaves les vertus des hommes libres. La Chymie ne tire d'un Corps mixte qu'autant d'Or qu'il en renferme, & le Pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un eſclave que la baſſeſſe qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractere & l'eſprit des Peuples changent avec la forme de leur Gouvernement; qu'un Gouvernement différent donne tour-à-tour à la même Nation un caractere élevé ou bas, conſtant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naiſſant, ou nulle diſpoſition, ou des diſpoſitions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne ſont donc que le produit de leur éducation. Si le Perſan n'a nulle idée de la liberté, ſi le Sauvage n'a nulle idée de la ſervitude, c'eſt un effet de leur différente inſtruction.

Pourquoi, diſent les Etrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même eſprit & un même caractere, comme une même phyſionomie dans tous les Negres? C'eſt que les François ne jugent & ne penſent point d'après eux, * 9. mais d'après les gens en place. Leur maniere de voir par cette raiſon doit être aſſez

uniforme. Il en eſt des François comme de leurs Femmes : ont-elles mis leur rouge, ſont-elles au Spectacle ? Toutes ſemblent porter le même viſage. Je ſais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les eſprits des Individus, mais il faut du tems pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'Inquiſition de leur Police, le crédit de leur Clergé les rend en général plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'eſt par-tout ailleurs. Or ſi telle eſt l'influence de la forme du Gouvernement ſur les mœurs & le caractere des Peuples, quel changement dans les idées & le caractere des Particuliers, ne doivent point produire les changemens arrivés dans leur fortune & leur poſition !

CHAPITRE III.

Des Changemens ſurvenus dans le caractere des Particuliers.

CE qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les Nations, s'opere en petit & d'une maniere moins ſenſible dans les Individus. Preſque tout changement dans leurs poſitions en occaſionne dans leurs caracteres. Un homme eſt ſévere, chagrin, impérieux ; il gronde, il maltraite ſes Eſclaves, ſes enfans & ſes Domeſtiques. Le hazard l'égare dans une forêt, il ſe retire la nuit dans un antre. Des Lions y repoſent. Cet homme y conſerve-t-il ſon caractere dur & chagrin ? Non : il ſe tapit dans un coin de l'antre &

n'excite par aucun geſte la fureur de ces animaux.

De l'antre du Lion phyſique, qu'on tranſporte ce même homme dans la caverne du Lion moral : qu'on l'attache au ſervice d'un Prince cruel & deſpote ; doux & modéré en préſence du Maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ſes Eſclaves. Mais, dira-t-on, ſon caractere contraint ne ſera pas changé : c'eſt un Arbre courbé avec effort que ſon élaſticité naturelle rendra bientôt à ſa premiere forme. Eh quoi ! imagine-t-on que cet Arbre quelques années aſſujetti par des cables à une certaine courbure pût jamais redreſſer ? Quiconque aſſure qu'on contraint & qu'on ne change point les caracteres, ne dit rien autre choſe, ſinon, qu'on ne détruit point en un inſtant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conſerve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur ſur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-tems en préſence du Lion ou du Deſpote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adouciſſe ſon caractere. En général tant qu'on eſt jeune aſſez pour contracter des habitudes nouvelles, les ſeuls défauts & les ſeuls vices incurables, ſont ceux qu'on ne peut corriger ſans employer des moyens dont les mœurs, les Loix ou la coutume ne permettent point l'uſage. Il n'eſt rien d'impoſſible à l'éducation : elle fait danſer l'Ours.

Qu'on médite ce ſujet, l'on ſentira que notre premiere nature, comme le prouve Paſcal & l'expérience, n'eſt autre choſe que notre premiere habitude. (*a*)

(*a*) Si l'Auteur de l'Emile a nié la vérité de cet Axiome, c'eſt qu'il n'a pas ſaiſi le ſens de Paſcal.

L'homme naît sans idées, sans passions ; il naît imitateur ; il est docile à l'exemple : c'est par conséquent à l'instruction qu'il doit ses habitudes & son caractere. Or je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain tems, ne seroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit-on pas changer de caractere selon le rang, selon la place différente qu'ils occupent à la Cour & dans le Ministere, enfin selon le changement arrivé dans leurs positions. Pourquoi le bandit transporté d'Angleterre en Amérique y devient-il souvent honnête ? C'est qu'il devient Propriétaire, c'est qu'il a des terres à cultiver & qu'enfin sa position a changé.

Le Militaire est dans les Camps dur & impitoyable ; l'Officier accoutumé à voir couler le sang, devient insensible à ce spectacle. Est-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin ? Il redevient humain & compatissant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organisation particuliere, lorsqu'on ne peut déterminer quelle est cette organisation ? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cause d'un Phénomene moral, que le développement du sentiment de l'amour de soi peut si clairement & si facilement expliquer ?

CHAPITRE IV.

De l'Amour de soi.

L'Homme est sensible au plaisir & à la douleur physique : en conséquence il fuit l'un & cherche l'autre, & c'est à cette fuite & à cette

recherche conſtante qu'on donne le nom d'amour de ſoi.

Ce ſentiment, effet immédiat de la ſenſibilité phyſique & par conſéquent commun à tous, eſt inſéparable de l'homme. J'en donne pour preuve ſa permanence, l'impoſſibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les ſentimens, c'eſt le ſeul de cette eſpece; nous lui devons tous nos deſirs, toutes nos paſſions : elles ne peuvent être en nous que l'application du ſentiment de l'amour de ſoi à tel ou tel objet.

C'eſt donc à ce ſentiment diverſement modifié ſelon l'éducation qu'on reçoit, ſelon le Gouvernement ſous lequel on vit & les poſitions différentes où l'on ſe trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diverſité des paſſions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous ſommes. Par quelle raiſon eſt-on ſi avide d'honneurs & de dignités? c'eſt qu'on s'aime, c'eſt qu'on deſire ſon bonheur & par conſéquent le pouvoir de ſe le procurer. L'amour de la Puiſſance & des moyens de l'acquérir eſt donc néceſſairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même. * 10. Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître ſa félicité, & pour cet effet que tous ſes Concitoyens s'en occupaſſent. Or entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr eſt celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir, fondé ſur celui du bonheur, eſt donc l'objet commun de tous nos deſirs. * 11. Auſſi les richeſſes, les honneurs, la gloire, l'envie, la conſidération, la juſtice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices (*a*), ne ſont-elles en nous que

(*a*) Tout en nous eſt paſſion factice, à l'exception des beſoins, des douleurs & des plaiſirs phyſiques.

l'amour du pouvoir déguisé sous ces noms différens.

Le pouvoir est l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les passions ci-dessus citées, ne sont proprement en nous que l'amour du pouvoir, & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous sont susceptibles du desir, de l'estime & de la gloire, par conséquent de l'espece de passion propre à mettre en action, l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes organisés comme le commun d'entr'eux.

CHAPITRE V.

De l'Amour, des Richesses & de la Gloire.

A La tête des vertus cardinales on place la Force & le pouvoir : c'est la vertu la plus & peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse.

D'où naît notre dédain pour ces Nations Orientales dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes & dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un Despotisme honteux & cruel? Un tel mépris seroit juste ; mais non : nous les méprisons comme lâches & non exercés aux armes. C'est donc la force * 12. qu'on respecte & la foiblesse qu'on méprise. L'amour de la force & du

pouvoir est commun à tous (*a*). Tous le desirent: mais tous comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un pouvoir suprême; peu d'hommes en conçoivent le projet; encore moins sont à portée de l'exécuter.

L'espece de pouvoir qu'en général on souhaite, est celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun desire les richesses. Par elles, on satisfait à tous ses goûts, on secours les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure le pouvoir; & l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert, ou par les armes ou par l'éloquence. On sait quelle estime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'éloquence : elle y conduisoit aux Grandeurs & à la Puissance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce sujet Cicéron *sunt unum & idem*. Chez ces Peuples un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'Orateur célebre commandoit à une multitude de Clients. Or dans tout Etat républicain, quiconque est suivi d'une foule de Clients, est toujours un Citoyen puissant. L'Hercule Gaulois de la bouche duquel sortoit une infinité de fils d'or, étoit l'Emblême de la force morale, de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis si respectée n'est-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre? C'est que par-tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des Honneurs.

L'amour de la gloire, de l'estime, de la con-

(*a*) L'homme sans desir, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit sans doute insensible à l'amour du pouvoir. Est-il des hommes de cette espece? Oui : mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

sidération

sidération, n'est donc proprement en nous que l'amour déguisé de la puissance.

La gloire, dit-on, est la Maîtresse de presque tous les grands hommes : ils la poursuivent à travers les dangers; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude & la haine de mille rivaux. * 13. Mais dans quel Pays? Dans ceux où la gloire fait puissance. Partout où la gloire ne sera qu'un vain titre, où le mérite sera sans crédit réel, le Citoyen indifférent à l'estime publique fera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire est-elle regardée comme une plante du Sol républicain qui, dégénérée dans les Pays despotiques, n'y pousse jamais avec une certaine vigueur? C'est que dans la gloire on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un Gouvernement arbitraire tout pouvoir disparoît devant celui du Despote. L'homme qui passe la nuit sous les armes ou dans ses bureaux, s'imagine aimer l'estime; il se trompe. L'estime n'est que le nom qu'il donne à l'objet de son amour, & le pouvoir est la chose même.

Sur quoi j'observerai que ce même éclat, que cette même puissance dont quelquefois la gloire est environnée, & qui nous la rend si chere, doit souvent nous la rendre odieuse dans nos Concitoyens : & delà l'envie.

CHAPITRE VI.

De l'Envie

LE mérite, dit Pope, produit l'envie comme le Corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flam-

me. L'envie acharnée contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni sur le Trône. Elle poursuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on se rappelloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs semés sur les pas des grands talens, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui se dit à la lueur de sa lampe : ce soir je finis mon Ouvrage : demain est le jour de la récompense : demain le Public reconnoissant s'acquitte envers moi : demain enfin je reçois la Couronne de l'Immortalité. Cet homme oublie qu'il est des envieux. En effet demain arrive ; l'Ouvrage est publié ; il est excellent, &, le Public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'Auteur le parfum suave des éloge, (*a*) ; elle y substitue l'odeur empestée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit presque jamais que sur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'estime, rarement en jouit, & qui seme le laurier, se repose rarement sous son ombrage (*b*).

[*a*] De toutes les passions, l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait je ne sais quel Poëte est effrayant.

La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit & trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passion qui se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant & du stupide, & l'envie de celle du Bon & du Spirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahison & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à sa suite la maigreur de la famine, les venins de la peste & la rage de la guerre.

(*b*) Si les grands Ecrivains deviennent après leur mort les Précepteurs du genre humain, il faut convenir que de leur vivant, les Précepteurs sont bien châtiés par leurs Eleves.

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? Il n'en est point du moins où elle ne pénetre. Qué de grands hommes ne peuvent souffrir de concurrens, ne veulent entrer en partage d'estime avec aucun de leurs Concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, si je l'ose dire, que chacun ait sa portion!

Les ames mêmes les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie : elles résistent à ses conseils ; mais non sans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'est vouloir qu'il cesse de s'aimer ; c'est vouloir l'impossible. Que le Législateur ne se propose donc point d'imposer silence à la jalousie, mais d'en rendre la rage impuissante & d'établir comme en Angleterre, des Loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du Ministre & le Fanatisme du Prêtre. C'est tout ce que la Sagesse peut en faveur des talens. Prétendre plus & se flatter d'anéantir l'envie, c'est folie. Tous les Siecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? Rien. L'envie existe encore & n'a rien perdu de son activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il est un moment où l'envie lui est inconnue : ce moment est celui de la premiere jeunesse. Peut-on encore se flatter de surpasser ou du moins d'égaler en mérite des hommes déja honorés de l'estime publique; espere-t-on entrer en partage de la considération qui leur est décernée? Alors pleins de respect pour eux, leur présence excite notre émulation : on les loue avec transport, parce qu'on a intérêt de les louer & d'accoutumer le Public à respecter en eux nos talens futurs. La louange est donc un tribut que la Jeunesse paie volontiers au mérite & que l'âge mûr lui refusera toujours.

A trente ans l'émulation de vingt s'eſt déja transformée en envie. Perd-on l'eſpoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La reſſource de l'orgueil, c'eſt le mépris des talens. Le vœu de l'homme médiocre, c'eſt de n'avoir point de Supérieur. Que d'envieux répetent tout bas, d'après je ne ſais quel Comique :

Je t'aime d'autant plus que je t'eſtime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre ; on exige du moins de lui la plus grande modeſtie. L'envieux a reproché à M. Diderot, juſqu'à ces mots du commencement de ſon interprétation de la Nature : *Jeune homme, prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le Juriſconſulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, & qui ſuis ſupérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des Auteurs, ſuppoſe un ſingulier accroiſſement dans l'orgueil des Lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine eſt naturelle. En effet ſi jaloux de leur bonheur, les hommes deſirent le pouvoir & par conſéquent la gloire & la conſidération qui le procurent, ils doivent déteſter dans un homme trop illuſtre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'eſprit ? C'eſt qu'on ſe ſent intérieurement forcé d'en penſer du bien. Lorſqu'on tire le gateau des Rois, l'on en conſerve une part pour Dieu ; & lorſqu'on détaille le mérite d'un homme ſupérieur, on lui trouve toujours quelque défaut : c'eſt la part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au-deſſus de ſes Concitoyens, on veut les abaiſſer juſqu'à ſoi. Qui ne

peut leur être ſupérieur, veut du moins vivre avec des égaux. * 14. Tel eſt & ſera toujours l'homme.

Parmi les ames vertueuſes & le plus au-deſſus de la jalouſie, peut-être n'en eſt-il aucune qui ne ſoit en ce genre ſouillée de quelque tache légere. Qui peut en effet ſe vanter d'avoir toujours loué courageuſement le Génie ? de n'avoir à cet égard jamais diſſimulé ſon eſtime ? de n'avoir pas en préſence du Maître gardé un ſilence coupable, & dans les éloges donnés aux talens, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui ſi ſouvent échappent à la jalouſie (*a*).

Tout grand talent eſt en général un objet de haine, & delà l'empreſſement avec lequel on achete les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire ? Seroit-ce le deſir de perfectionner ſon goût * 15 ? Mais les Auteurs de ces Feuilles ne ſont ni des Longins, ni des Deſpréaux : ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le Public. Qui peut compoſer de bons Ouvrages ne s'amuſe point à critiquer ceux des autres.

L'impuiſſance de bien faire produit le Critique. Sa profeſſion eſt humble. Si les Desfontaines plaiſent, c'eſt en qualité de Conſolateurs des Sots. (*b*). C'eſt l'amertume de leur Satyre qui proclame le Génie.

Blâmer avec acharnement, eſt la maniere de louer de l'envie. C'eſt le premier éloge que re-

(*a*) Que d'hommes donnent aux Anciens la préférence ſur les Modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur Société un Locke, un Séneque, un Virgile, &c.

(*b*) Racine & Pradon font chacun une Phédre. Les Desfontaines du Siecle s'éleverent contre Racine & leur Critique eut du ſuccès. Elle déchargea quelque tems les Sots du poids inſupportable de l'eſtime.

çoit l'Auteur d'un bon Ouvrage & le ſeul qu'il puiſſe arracher de ſes rivaux. C'eſt à regret qu'on admire ; c'eſt uniquement ſoi qu'on veut trouver eſtimable. Il n'eſt preſque point d'homme qui ne parvienne à ſe le perſuader. A t-on le ſens commun? on le préfere au Génie. A-t-on quelques petites vertus ? on les met au deſſus des plus grands talens. On dépriſe tout ce qui n'eſt pas ſoi.

En fait d'envie, il n'eſt qu'un homme qui puiſſe s'en croire exempt. C'eſt celui qui ne s'eſt jamais examiné.

Le Génie a pour protecteur * 16. & panégyriſte la Jeuneſſe & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuiſſante protection * 17. ne lui donne ni crédit, ni conſidération. Quelle eſt cependant la nourriture commune du talent & de la vertu ? La conſidération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt ; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteint. C'eſt la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En preſque tous les Gouvernemens, les talens comme les priſonniers des Romains condamnés & livrés aux bêtes, en ſont la proie. Le Génie eſt-il en mépris à la Cour ? L'envie fait le reſte. * 18. Elle en détruit juſqu'à la ſemence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie ; il ſe fatigue & quitte l'Arene, s'il n'y voit point de prix pour le Vainqueur. On n'aime ni l'étude, ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaiſirs, l'eſtime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi ? c'eſt qu'en général on deſire moins d'être eſtimable que d'être eſtimé ; c'eſt que jaloux de la gloire du moment, * 19. la plupart des Ecrivains unique-

ment attentifs à flatter le goût de leur Siecle & de leur Nation, * 20. ne lui présentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils esperent obtenir argent, considération & même un succès éphémère.

Mais il est des hommes qui le dédaignent. Ce sont ceux qui transportés en esprit dans l'avenir, & jouissant d'avance des éloges & de la considération de la postérité, craignent de survivre à leur réputation. * 21. Ce seul motif leur fait sacrifier la gloire & la considération du moment à l'espoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une considération plus grande. Ces hommes sont rares. Ils ne desirent que l'estime des Citoyens estimables.

Qu'importe à Marmontel les censures * 22. de la Sorbonne? Il eût rougi de ses éloges. La Couronne tressée par la sottise ne s'ajuste point sur la tête du Génie. C'est le nouvel ornement d'Architecture dont on avoit en Languedoc couronné la Maison quarrée. Un Voyageur passe devant l'Edifice & s'écrie : „ je vois le chapeau „ d'Arlequin sur la tête de César ".

Qu'on n'imagine cependant pas que le Citoyen le plus jaloux d'une estime durable, aime, & la gloire, & la vérité même. Si telle est la nature de chaque Individu qu'il soit nécessité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai est toujours en lui subordonné à l'amour de son bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître sa félicité. Aussi ne recherche-t-il ni la gloire, ni la vérité dans les Pays & les Gouvernemens où l'un & l'autre sont méprisés.

Le résultat de ce Chapitre & du précédent,

c'est que la fureur de l'envie, le desir des richesses & des talens, l'amour de la considération, de la gloire & de la vérité, ne sont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir * 23. déguisé sous ces noms différens.

CHAPITRE VII.

De la Justice.

LA justice est la conservatrice de la vie, de la liberté des Citoyens. Chacun veut jouir de ses diverses propriétés. Chacun aime donc la justice dans les autres & veut qu'ils soient justes à son égard. Mais qui lui feroit desirer de l'être à l'égard des autres! Aime-t-on la justice pour la justice même, ou pour la considération qu'elle procure? C'est l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore si souvent lui-même : on apperçoit tant de contradiction entre sa conduite & ses discours (*a*) que pour le connoître

(*a*) En Morale comme en Religion, il est peu de Vertueux & beaucoup d'Hypocrites. Mille gens se parent de sentimens qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs discours? On ne voit en eux que des fripons qui veulent faire des Dupes. On doit en général se méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop austeres & se donne pour Romain. Il en est qui se montrent réellement vertueux au moment que la toile se leve & qu'ils vont jouer un grand rôle sur la scene de ce Monde. Mais dans le déshabillé combien en est-il qui conservent la même honnêteté & soient toujours justes?

Ce qui m'assure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'est la connoissance de leurs Loix & de leurs mœurs. Sans cette connoissance, la vertu des Romains

c'eſt dans ſes actions & dans ſa nature même qu'il le faut étudier.

CHAPITRE VIII.

De la Juſtice conſidérée dans l'homme de la Nature.

Pour juger l'homme, conſidérons-le dans ſon état primitif, dans celui d'un Sauvage encore farouche. Eſt-ce l'équité que ce Sauvage aime & reſpecte? Non : mais la force. Il n'a ni dans ſon cœur d'idée de la Juſtice, ni dans ſa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'eſt-ce en effet qu'une injuſtice? La violation d'une Convention ou d'une Loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injuſtice ne précéde donc pas l'établiſſement d'une Convention, d'une Loi & d'un Intérêt commun. Avant la Loi, il n'eſt donc pas d'injuſtice. *Si non eſſet lex, non eſſet peccatum.* Or que ſuppoſe l'établiſſement des Loix?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande Société.

2°. La création d'une langue propre à ſe

modernes me feroit ſuſpecter celle des premiers & je dirois, comme le Cardinal de Beſſarion au ſujet des miracles, *que les nouveaux le ſont douter des anciens.*

L'homme juſte, mais éclairé, ne prétend point aimer la juſtice pour la juſtice même. Eſt-on ſans reproche? On avoue ſans honte que dans toutes ſes actions, on n'eut jamais que ſon bonheur en vue ; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ſes Concitoyens. Peu le placent auſſi heureuſement.

communiquer un certain nombre d'idées. (*a*)

Or s'il eſt des Sauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou ſix ſons ou cris, la formation d'une langue eſt donc l'œuvre de pluſieurs Siecles. Juſqu'à cette œuvre accomplie, les hommes ſans Conventions & ſans Loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, eſt un état de malheurs, & le malheur créateur des Loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais juſqu'à cette acceptation, ſi les hommes ſont malheureux, ils ne ſont pas du moins injuſtes. Comment uſurper le Champ, le Verger du Propriétaire & commettre enfin un vol, lorſqu'il n'eſt encore ni propriétaire, ni partage de Champ ou de Verger? Avant que l'Intérêt public eût déclaré la Loi du premier Occupant une loi ſacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage habitant un

(*a*) Selon M. Locke, „ une Loi eſt une regle preſ„ crite aux Citoyens avec la Sanction de quelque peine ou „ récompenſe propre à détourner leurs volontés. Toute „ Loi, ſelon lui, ſuppoſe peine & récompenſe attachée à „ ſon obſervation ou à ſon infraction ".

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un Peuple policé une Convention non encore revêtue de cette Sanction, n'eſt point puniſſable ; cependant il eſt injuſte. Mais pouvoit-il l'être avant l'établiſſement de toutes conventions & la formation d'une langue propre à l'exprimer? Non, parce que dans cet état, l'homme n'a d'idées, ni de la propriété, ni par conſéquent de la juſtice.

Que nous apprend à ce ſujet l'expérience, à laquelle en Morale comme en Phyſique, il faut ſoumettre les Théories les plus ingénieuſes, & qui ſeule en conſtate la vérité ou la fauſſeté ? C'eſt que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la juſtice ; c'eſt qu'en général il eſt ſans amour pour elle, c'eſt que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, perſonne ne la conſulte qu'il n'y ſoit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou ſupérieur au ſien.

Canton giboyeux dont un Sauvage plus fort eût voulu le chasser ?

Quel est ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce Canton ?

A quel titre, diroit le second, prétends-tu le posséder ?

Le hazard, répondroit le foible, y a porté mes pas ; il m'appartient parce que je l'habite & que la terre est au premier Occupant.

Quel est ce droit du premier Occupant, * 24. répondroit le Puissant ? Si le hazard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hazard m'a donné la force nécessaire pour t'en chasser. Auquel des deux droits donner la préférence ? Veux-tu connoître toute la supériorité du mien ? Leve les yeux au Ciel ; tu vois l'Aigle fondre sur la Colombe ; abaisse-les sur la terre, tu vois le Cerf déchiré par le Lion. Porte tes regards, sur la profondeur des mers ; tu vois la Dorade dévorée par le Requin. Tout dans la Nature t'annonce que le foible est la proie du Puissant. La force est un don des Dieux. Par elle je possede tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le Ciel t'a donc déclaré sa volonté. Fuis de ces lieux, cede à la force ou combats. * 25.

Que répondre au discours de ce Sauvage, & quelle injustice lui reprocher, lorsque le droit du premier Occupant n'est pas encore un droit convenu ?

Justice suppose Loix établies. Observation de la justice suppose équilibre de la puissance entre les Citoyens. Le maintien de cet équilibre est le chef-d'œuvre de la Science de la Législation. C'est une crainte mutuelle & salutaire qui force les hommes d'être justes les uns envers les autres. Que

cette crainte cesse d'être réciproque, alors la justice devient une vertu méritoire & dès-lors la Législation d'un Peuple est vicieuse. Sa perfection suppose que l'homme est nécessité à la justice.

La justice est inconnue du Sauvage isolé. Si l'homme policé en a quelqu'idée, c'est qu'il reconnoît des Loix. Mais aime-t-il la justice pour elle-même? C'est à l'expérience à nous en instruire.

CHAPITRE IX.

De la Justice considérée dans l'homme & les peuples policés.

QUel amour l'homme a-t-il pour la justice? Pour le savoir qu'on éleve un Citoyen au dessus de tout espoir & de toute crainte: qu'on le place sur un Trône d'Orient.

Assis sur ce Trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses Peuples. Le doit-il? Non. Toute taxe a les besoins de l'Etat pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins est un vol, une injustice. Point de vérité plus avouée. Cependant malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de Despote Asiatique qui ne commette cette injustice & ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait? Que l'amour de l'homme pour la justice est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hom-

mes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des Loix sages, d'établir une excellente forme de Gouvernement, sont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux Peuples ce que je dis de l'homme. Deux Peuples sont voisins, ils sont à certains égards dans une dépendance réciproque : ils sont en conséquence forcés de faire entr'eux des Conventions & de créer un droit des Gens. Le respectent-ils? Oui; tant qu'ils se craignent réciproquement; tant qu'une certaine balance de pouvoir subsiste entr'eux. Cette balance est-elle rompue? La Nation la plus puissante viole sans pudeur ces Conventions. * 26. Elle devient injuste, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le respect tant vanté des hommes pour la justice, n'est jamais en eux qu'un respect pour la force.

Cependant point de Peuple qui dans la guerre ne réclame la justice en sa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle position? Lorsque ce Peuple est entourré de Nations puissantes qui peuvent prendre part à ses querelles. Quel est alors l'objet de sa réclamation? De montrer dans son ennemi un voisin injuste, ambitieux, redoutable; d'exciter contre lui la jalousie des autres peuples, de s'en faire des Alliés & de se fortifier de leurs forces. L'objet d'une Nation dans tant d'appels à la justice, c'est d'accroître sa puissance, & d'assurer sa supériorité sur une Nation rivale. L'amour prétendu des Peuples pour la justice n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'assurer de cette vérité, supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les voisins de deux Nations rivales, ne puissent

prendre part à leurs querelles & leur prêter secours, qu'arrivera-t-il ? C'est que sans appel à la justice & sans égard à l'équité, la Nation la plus puissante portera le fer & le feu chez la Nation ennemie. Son droit sera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorsqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Clusiens ; „ Quelles offenses, lui dirent les „ Ambassadeurs Romains, les Clusiens vous ont-„ ils faites? " Brennus à cette demande se prit à rire. „ Leur offense, répondit-il, c'est le refus „ qu'ils font de partager leurs terres avec moi. „ C'est la même que vous ont faite jadis, & „ ceux d'Albe, & les Fidénates & les Ardéates ; „ que vous faisoient naguere les Véiens, les „ Carpenates, une partie des Falisques & des „ Volsques. Pour vous en venger, vous avez „ pris les armes, vous avez lavé cette injure dans „ leur sang, vous avez asservi leurs personnes, „ pillé leurs biens, ruiné leurs Villes & leurs „ Campagnes : & en ceci vous ne leur avez fait „ ni tort, ni injustice ; vous avez obéi à la plus „ ancienne des Loix qui donne au Fort le bien „ du foible ; Loi souveraine dans la Nature qui „ commence aux Dieux & finit aux animaux. „ Etouffez donc, ô Romains, votre pitié pour „ les Clusiens. La compassion est encore in-„ connue aux Gaulois! ne leur en inspirez pas „ le sentiment, ou craignez qu'ils n'aient aussi „ pitié de ceux que vous opprimez. "

Peu de Chefs de Nations ont l'audace & la franchise de Brennus. Leurs discours seront différens : leurs actions sont les mêmes, & dans le fait, tous ont le même mépris pour la justice. * 27.

L'Histoire du Monde n'est que le vaste re-

cueil des preuves multipliées de cette vérité. * 28. Les invaſions des Huns, des Goths, des Vandales, des Sueves, des Romains, les Conquêtes & des Eſpagnols, & des Portugais dans l'une & l'autre Inde, enfin nos Croiſades; tout prouve que dans leurs entrepriſes, c'eſt leur force & non la juſtice que les Nations conſultent. Tel eſt le tableau que nous préſente l'Hiſtoire. Or le même principe qui meut les Nations, doit, & néceſſairement & pareillement mouvoir les individus qui les compoſent. Que la conduite des Nations nous éclaire donc ſur la nôtre.

CHAPITRE X.

Le Particulier comme les Nations, n'eſtime dans la juſtice que la conſidération & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme eſt-il par rapport à ſes Concitoyens à peu-près dans l'état d'indépendance d'un Peuple à l'égard d'un autre? Cet homme n'aime dans la juſtice * 29. que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cauſe en effet, ſinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les Conquérans? * 30. Le Conquérant, dit le Corſaire Démétrius à Alexandre, eſt un homme qui à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourſes, égorge cent mille Citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui plus injuſte que ce dernier, eſt plus nuiſible à la Société. Le voleur eſt l'effroi du particulier. Le Con-

quérant eſt comme le Deſpote, le fleau d'une Nation. Qui détermine notre reſpect pour les Aléxandres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats? La puiſſance des uns & l'impuiſſance des autres. Dans le Brigand, ce n'eſt pas proprement le crime, mais la foibleſſe qu'on mépriſe. * 31. Le Conquérant ſe préſente comme fort. On veut être fort; on ne peut mépriſer ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel qu'en tous les cas l'exercice lui en eſt agréable, parce qu'il lui en rappelle l'exiſtence. Tout homme deſire une grande puiſſance, & tout homme ſait qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être à la fois toujours juſte & puiſſant. On fait ſans doute de ſon pouvoir un uſage meilleur ou moins bon ſelon l'éducation différente qu'on a reçue : mais enfin quelqu'heureuſe qu'elle ait été, il n'eſt point de Grand qui ne commette encore des injuſtices. L'abus du pouvoir eſt lié au pouvoir, comme l'effet l'eſt à la cauſe. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit. * 32.

Ce vers eſt un Axiome moral confirmé par l'expérience; & cependant perſonne ne refuſe une grande place dans la crainte de s'expoſer à la tentation prochaine d'une injuſtice. L'amour de l'équité eſt donc toujours en nous ſubordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que ſon bonheur. S'il reſpecte l'équité; c'eſt le beſoin qui l'y néceſſite. * 33.

S'éleve-t-il un différent entre deux hommes à peu-près égaux en force & en puiſſance; tous deux contenus par une crainte réciproque ont re-

cours

cours à la juſtice: chacun en réclame la déciſion. Pourquoi? Pour intéreſſer le Public en ſa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine ſupériorité ſur ſon adverſaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifeſtement plus puiſſant que l'autre, puiſſe impunément l'outrager; alors ſourd au cri de la juſtice, il ne diſcute plus, il commande. Ce n'eſt ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le foible & le puiſſant; mais la force, le crime & la tyrannie. C'eſt à ce titre que le Divan donne le nom de ſéditieuſes aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement ſentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes, c'eſt la plus forte.

CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir dans toute eſpece de Gouvernement eſt le ſeul moteur des hommes.

DANS chaque forme de Gouvernement, dit M. de Monteſquieu, il eſt un différent principe d'action. „ La crainte dans les Etats Deſpoti-„ ques, l'honneur dans les Monarchiques, la „ vertu dans les Républicains, ſont ces divers „ principes moteurs.

Mais ſur quelle preuve M. de Monteſquieu (*a*)

(*a*) La crainte, dit M. de Monteſquieu, eſt le principe moteur des Empires deſpotiques. Il ſe trompe. La crainte

fonde-t-il cette assertion ? Est-il bien vrai que la crainte, l'honneur, & l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices & différentes des divers Gouvernemens ? Ne pourroit-on pas au contraire assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe d'activité de tous les Empires, & que si M. de Montesquieu moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus pro-

n'augmente point, elle affoiblit au contraire le ressort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une Nation que les objets constans du desir de presque tous les Citoyens. Or dans les Etats despotiques, il n'en est que deux, l'un le desir de l'argent, l'autre la faveur du Prince.

Dans les deux autres formes de Gouvernement, il est, selon le même Ecrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très-différente ; l'un est l'honneur : il s'applique aux Etats Monarchiques; l'autre est la vertu: il n'est applicable qu'aux Républiques.

Les mots *honneur* & *vertu*, ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonimes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne different donc entr'eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si M. de Montesquieu ne se fût pas proposé de donner à chaque forme de Gouvernement un Principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce Principe est l'amour du pouvoir, par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié selon les différentes Constitutions des Etats & leurs diverses Législations. Si la vertu, comme il le dit, est le Principe d'activité des Etats Républicains, ce n'est du moins que dans des Républiques pauvres & guerrieres. L'amour de l'Or & du gain est celui des Républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les Gouvernemens l'homme obéit à son intérêt; mais que son intérêt n'est pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des Peuples, plus on s'assure que c'est à leur Législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les Principes de M. Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillans que solides.

fondes, plus claires & plus générales : il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les Citoyens : il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit en tous les Siecles & dans tous les Pays rapporter la conduite différente des hommes. En effet dans toute Nation le pouvoir est ou comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un seul homme, ou comme à Venise & en Pologne réparti entre plusieurs, ou comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le Corps entier de la Nation. Conséquemment à ces diverses répartitions de l'autorité, on sent que tous les Citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant se proposer tous le même objet, c'est-à-dire, celui de plaire à la Puissance suprême, de se la rendre favorable & d'obtenir par ce moyen quelque portion ou émanation de son autorité.

Du Gouvernement d'un seul.

Le gouvernement est-il purement arbitraire? La suprême Puissance réside dans les seules mains du Sultan. Ce Sultan communément mal-élevé, accorde-t-il sa protection à certains vices, est-il sans humanité, sans amour de la gloire, sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses Sujets ? Les Courtisans uniquement jaloux de sa faveur, modelent leur conduite sur la sienne, ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le Despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce Pays on ne voit ni Timoléons, ni Léonidas, ni Regulus, &c. De tels Citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération &

de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'Homme vertueux assuré de l'estime Nationale, ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un Etat despotique quel respect auroit-on pour un homme honnête? Le Sultan unique dispensateur des récompenses & des punitions, concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi, & le plus vil Favori y marche égal au Héros. Dans tout Gouvernement de cette espece, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du Despote souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du Citoyen, n'y peut former des hommes justes & vertueux.

Du Gouvernement de plusieurs.

Dans ces Gouvernemens la suprême Puissance est entre les mains d'un certain nombre de Grands. Le Corps des Nobles est le Despote. * 34. L'objet de ces Nobles est de retenir le Peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or pour leur plaire, pour en être protégé & mériter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille Nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons Citoyens.

Du Gouvernement de tous.

Le Pouvoir suprême est-il dans un Etat également réparti entre tous les Ordres de Citoyens?

La Nation eſt le Deſpote. Que deſire-t-elle ? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on ſa faveur ? Par les ſervices qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre eſt juſte & vertueuſe : alors l'amour du pouvoir, principe moteur des Citoyens, doit les néceſſiter à l'amour de la juſtice & des talens.

Quel eſt le produit de cet amour ? la félicité publique.

La Puiſſance ſuprême partagée dans toutes les Claſſes des Citoyens, eſt l'ame qui répandue également dans tous les membres d'un Etat, le vivifie, le rend ſain & robuſte.

Qu'on ne s'étonne donc point ſi cette forme de Gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les Citoyens libres & heureux n'y obéiſſent qu'à la Légiſlation qu'eux-mêmes ſe ſont donnée ; ils ne voient au-deſſus d'eux que la juſtice & la Loi ; ils vivent en paix, parce qu'au Moral, comme au Phyſique, c'eſt l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu ? N'exiſte-t-il plus de dépendance entre les diverſes Claſſes de Citoyens ? Eſt-il, ou comme en Perſe un homme, ou comme en Pologne un Corps de Grands dont l'intérêt s'iſole de celui de leur Nation ? L'on n'y rencontre que des oppreſſeurs & des opprimés ; & les Citoyens ſe partagent en deux Claſſes, l'une d'Eſclaves, & l'autre de Tyrans.

Si M. de Monteſquieu eût médité profondément ces faits, il eût ſenti qu'en tous les Pays, les hommes ſont unis par l'amour du Pouvoir, mais que ce Pouvoir s'obtient par des moyens divers, ſelon que la Puiſſance ſuprême, ou ſe réunit comme en Orient, dans les mains d'un ſeul, ou ſe diviſe comme en Pologne dans le Corps des

Grands ; ou se partage comme à Rome & à Sparte dans les divers Ordres de l'Etat ; que c'est à la maniere différente dont le Pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la justice pour la justice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, est la bassesse avec laquelle les Rois eux-mêmes honorerent l'injustice dans la personne de Cromwel. Ce Cromwel, instrument aveugle & criminel de la liberté future de son Pays, n'étoit qu'un Brigand injuste & redoutable. Cependant à peine est-il nommé Protecteur, que tous les Princes Chrétiens courtisent son amitié, tous s'efforcent par leurs Députations & leurs Ambassadeurs de légitimer, autant qu'il est en eux, les crimes de l'Usurpateur. Personne alors ne s'indigna de la bassesse avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injustice n'est donc jamais méprisée que dans le foible. Or si le principe moteur des Monarques & des Nations entieres l'est des Individus qui les composent, on peut donc assurer, qu'uniquement occupé d'accroître sa considération, l'homme n'aime dans la justice que la puissance & la félicité qu'elle lui procure.

C'est à ce même motif qu'il doit son amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la vertu.

Le mot *vertu*, également applicable à la

prudence, au *courage*, (*a*) à la charité n'a donc qu'une ſignification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'eſprit l'idée confuſe de quelque qualité utile à la ſociété.

Lorſque les qualités de cette eſpece ſont communes au plus grand nombre des Citoyens, une Nation eſt heureuſe au dedans, redoutable au dehors & recommandable à la poſtérité. La vertu toujours utile aux hommes, par conſéquent toujours reſpectée, doit au moins en certains Pays reflêchir pouvoir & conſidération ſur le Vertueux. Or c'eſt cet amour de la conſidération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phraſe eſt dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'auſtere Anachorete à jeûner, prendre le cilice & la diſcipline? l'eſpoir du bonheur éternel; il craint l'Enfer & deſire le Paradis.

Plaiſir & douleur, ces principes productifs des vertus Monacales, ſont auſſi les principes des vertus Patriotiques. L'eſpoir des récompenſes les fait éclore. Quelqu'amour déſintéreſſé qu'on affecte pour elles, *ſans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu*. Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ſes diſcours, mais dans ſes actions. Quand je parle, je mets un maſque: quand j'agis, je ſuis forcé de l'ôter. Ce n'eſt plus alors ſur ce que je dis, c'eſt ſur ce que je fais que l'on me juge: & l'on me juge bien.

Qui plus que le Clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté? Et qui mieux que l'hiſtoire même du Clergé prouve la fauſſeté de cet amour?

[*a*] *Virtus* dit Cicéron eſt un dérivé du mot *vis*. Sa ſignification naturelle eſt *fortitudo*. Auſſi a-t-il en Grec la même racine. Force & courage ſont les premieres idées que les hommes purent ſe former de la vertu.

En Baviere, l'Electeur, dit-on, a pour l'entretien de ses Troupes, de ses Justices & de sa Cour, moins de revenu que le Clergé pour l'entretien de ses Prêtres. Cependant en Baviere, comme par-tout ailleurs, le Clergé prêche la vertu de pauvreté. C'est donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour savoir le cas réel qu'on fait de la vertu, supposons-la réléguée près d'un Prince dont elle ne puisse attendre ni grace, ni faveur. Quel respect à sa Cour aura-t-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut estimer que la bassesse, l'intrigue, & la cruauté déguisées sous les noms de décence, de sagesse & de fermeté. Un Visir y donne-t-il audience? Les Grands prosternés à ses pieds, daigneront à peine jetter un regard sur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces Courtisans est forcé; c'est un effet de leur crainte: soit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces Courtisans, ajoutera-t-on, méprisent l'Idole qu'ils encensent. Il n'en est rien. On hait le Puissant, on ne le méprise point. Ce n'est pas la colere du Géant, c'est celle du Pigmée qu'on dédaigne. Son impuissance le rend ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, & celui dont on se targue en pareil cas n'est que la vanterie d'une haine impuissante. * 35. L'homme en place est le Géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu est passager; celui qu'on rend à la force est éternel. Dans les forêts, c'est le Lion & non le Cerf qu'on respecte. La force est tout sur la Terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si dans les Siecles d'oppression elle a quelquefois jetté le plus grand éclat, si lorsque Thebes & Rome gémis-

soient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus, naissent & s'arment, c'est que le Sceptre étoit encore incertain dans les mains du, Tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la Grandeur & à la Puissance. N'y fraie-t-elle plus de route ? Le Tyran s'est-il à la faveur du luxe & de la mollesse, affermi sur le Trône? A-t-il plié le Peuple à la servitude? Il ne naît plus alors de ces vertus sublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore si utiles à l'Univers. Le germe de l'Héroïsme est étouffé.

En Orient une vertu mâle seroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cause du Peuple y passeroit pour séditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec son Armée; le ravage & la désolation le suit. Un Indien courageux l'arrête : „ O Thamas, lui dit-il, „ es-tu Dieu ? agis donc en Dieu ; es-tu Prophete ? conduis-nous dans la voie du salut : „ es-tu Roi? cesse d'être barbare; que par toi le „ Peuple soit protégé & non détruit. Je ne suis „ point, lui répond Thamas, un Dieu, pour agir „ en Dieu; un Prophete, pour montrer la voie du „ salut; un Roi, pour rendre les Peuples heureux. Je suis un homme envoyé dans la colere „ du Ciel pour visiter les Nations * 36. " Le discours de l'Indien fut traité de séditieux, * 37. & la réponse de Thamas applaudie de l'Armée. --

S'il est au Théatre un caractere généralement admiré, c'est celui de Léontine. Cependant quelle estime à la Cour d'un Phocas, auroit-on pour un pareil caractere? Sa magnanimité effraieroit les Favoris, & le Peuple à la longue toujours

l'écho des Grands, en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de séjour dans une Cour d'Orient prouve ce que j'avance. La fortune & le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu? Comment la connoître? Pour s'en former des idées nettes, * 38. il faut habiter un Pays où l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce Pays est encore inconnu des Géographes. Mais les Européens, dira-t-on, sont du moins à cet égard très-différens des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entiérement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.

CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens considerent la vertu.

LA plupart des Peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation : c'est un effet de leur éducation. Ils la méprisent dans la pratique : c'est un effet de la forme de leurs Gouvernemens.

Si l'Européen admire dans l'Histoire, applaudit au Théatre des actions généreuses auxquelles l'Asiatique seroit souvent insensible, c'est, comme je viens de le dire, l'effet de son instruction.

L'étude de l'histoire Grecque & Romaine en fait partie. A cette lecture quelle ame encore sans intérêt & sans préjugés ne se sent pas affectée des mêmes sentimens Patriotiques qui jadis animoient les anciens Héros! L'Adolescence ne refuse point son estime à des vertus qui consacrées par le ref-

peȼt univerſel, ont été célébrées dans tous les Siecles par les Ecrivains les plus illuſtres.

Faute de la même inſtruȼtion, l'Aſiatique n'éprouve pas les mêmes ſentimens, & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire ſans les imiter, c'eſt qu'en preſqu'aucun Gouvernement ces vertus ne conduiſent point aux grandes places & qu'on n'eſtime réellement que le pouvoir.

Qu'on me préſente dans l'Hiſtoire ou ſur le Théatre un grand homme Grec, Romain, Bréton ou Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront: je me livrerai d'autant plus volontiers à ce ſentiment que je ne me comparerai point à ce Héros. Que ſa vertu ſoit forte & la mienne foible, je m'en déguiſerai la foibleſſe ; je rejetterai ſur la différence des lieux, des tems & des circonſtances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais ſi ce grand homme eſt mon Concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans ſa conduite? Sa préſence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger? Je me venge : je blâme en lui ce que je reſpeȼte dans les Anciens. J'inſulte à ſes aȼtions généreuſes : je le punis de ſon mérite & je mépriſe du moins hautement en lui ſon impuiſſance.

Ma raiſon qui juge la vertu des morts, me contraint d'eſtimer dans la ſpéculation les Héros qui ſe ſont rendus utiles à leur Patrie. Le tableau de l'Héroïſme ancien produit un reſpeȼt involontaire dans toute ame qui n'eſt point encore entiérement dégradée. Mais dans mon Concitoyen cet Héroïſme m'eſt odieux. J'éprouve en ſa préſence deux ſentimens contradiȼtoires, l'un d'eſtime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulſions différentes, je hais le Héros vivant; je dreſſe un

Trophée sur sa tombe & satisfais ainsi mon orgueil & ma raison. Lorsque la vertu est sans crédit, son impuissance me met en droit de la mépriser & j'en profite. La foiblesse attire l'insulte* 39. & le dédain.

Pour être honoré de son vivant, il faut être fort. * 40. Aussi le pouvoir est-il l'unique objet du desir des hommes. Qu'ils aient à choisir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Aristide; c'est au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les Critiques, le caractere d'Enée est plus juste & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? C'est qu'Achille est fort; c'est qu'on desire encore plus d'être puissant que juste, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'est toujours le pouvoir & la considération que l'on recherche. Pourquoi exiger au Théatre que la vertu y triomphe toujours du vice? qui fut l'inventeur de cette regle? Le sentiment intérieur & confus qu'on n'aime dans la vertu que la considération qu'elle procure. Les hommes ne sont vraiment jaloux que de commander, & c'est cet amour de la puissance qui fournit au Législateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.

CHAPITRE XIV.

L'amour du Pouvoir est dans l'homme la disposition la plus favorable à la vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organisation particuliere, ou d'une grace de la Di-

vinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organisés par la Nature, ou prédestinés par le Ciel pour être vertueux. Les Loix bonnes ou mauvaises, la forme plus ou moins parfaite des Gouvernemens n'auroient que peu d'influence sur les vertus des Peuples. Les souverains seroient dans l'impuissance de former de bons Citoyens; & l'emploi sublime de Législateur seroit, pour ainsi dire, sans fonctions. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un desir commun à tous; (tel est le desir de commander) le Législateur pouvant toujours attacher estime, richesse, enfin puissance, sous quelque dénomination que ce soit, à la pratique des vertus, il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente Législation les seuls vicieux seroient les fous. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des Loix qu'il faut en tout Pays attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des Citoyens.

Le Ciel en inspirant à tous l'amour du pouvoir leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux, si tous naissent susceptibles d'une passion qui peut les rendre tels.

Cette vérité clairement exposée, c'est au Législateur, c'est aux Magistrats à découvrir ensuite dans l'amour universel des hommes pour la puissance, les moyens d'assurer la vertu des Citoyens & le bonheur des Peuples.

Quant à moi j'ai rempli ma tâche, si j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ses desirs, ses idées & ses actions à sa félicité; que l'amour de la vertu est en lui toujours fondé sur le desir du bonheur; qu'il n'aime dans la vertu que la richesse & la considération qu'elle lui

procure, & qu'enfin jusqu'au desir de la gloire, tout n'est dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. C'est dans ce dernier amour que se cache encore le principe de l'intolérance. Il en est de deux especes, l'une Civile, l'autre Religieuse.

CHAPITRE XV.

De l'intolérance civile.

L'Homme naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes & conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif à cet égard est insatiable. Non content de commander à sa Nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses Concitoyens, que le Conquérant d'envahir les trésors & les Provinces de ses Voisins.

Il ne se croit vraiment Maître que de ceux dont il s'asservit les esprits. Il emploie à cet effet la force : elle soumet à la longue la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les Monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité : c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel est en certains Pays le crime le plus sévérement puni ? La contradiction. Quel forfait fit en France inventer le supplice Oriental de la cage de fer ? Quel infortuné y renferma-t-on ? Fut-

ce le Militaire lâche & sans génie qui dirigea mal un siege, défendit mal une place & qui par ineptie, jalousie ou trahison, laissa ravager les Provinces qu'il pouvoit couvrir? Fut-ce le Ministre qui surchargea le Peuple d'Impôts * 41. & dont les Edits furent destructifs du bonheur Public? Non: le malheureux condamné à ce supplice fut un Gazettier d'Hollande qui critiquant peut-être trop amérement les projets de quelques Ministres François, * 42. fit rire l'Europe à leurs dépens * 43.

Quel homme en Espagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots? Est-ce le Juge qui vend la justice, le Gouverneur qui mesuse de son pouvoir? Non: mais le Colporteur qui vend pour vivre quelques Livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté ecclésiastique. A qui dans certaines Contrées donne-t-on le nom de mauvais Citoyen? Est-ce au fripon qui vole & dissipe la caisse Nationale? De tels forfaits presque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là seul est mauvais Citoyen qui dans une chanson ou une Epigramme, a ri de la friponnerie ou de la frivolité * 44. d'un homme en place.

J'ai vu des Pays où le disgracié n'est pas celui qui fait le mal, mais celui qui révele son auteur. Met-on le feu à la maison? C'est l'Accusateur qu'on châtie & l'Incendiaire qu'on caresse. Dans de tels Gouvernemens souvent le plus grand des crimes est l'amour de la Patrie & la résistance aux ordres injustes du Puissant.

Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au Ministre inepte? D'où naît sa haine pour les Gens de lettres? * 45. De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses méprises. * 46.

Sous le nom de fous l'on attachoit jadis des Sages à la personne des Princes, & sous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité. * 47. Ces fous déplurent : leur charge a partout été supprimée, & c'est peut-être la seule réforme générale que les Souverains aient faite dans leur Maison. Ces fous sont les derniers Sages qu'on ait soufferts auprès des Grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire ? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'est pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & pense d'après lui : les Grands le savent & l'en haïssent. Ils sentent à cet égard la borne de leur autorité. C'est aux hommes de cette espece qu'il est sur-tout défendu de penser & d'écrire sur les matieres d'administration. Qu'en arrive-t-il ? c'est que privés du conseil de gens instruits, les Rois sacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puissance réelle & durable. En effet si le Prince n'est fort que de la force de sa Nation ; si la Nation n'est forte que de la sagesse de son administration ; & si les hommes chargés de cette administration sont nécessairement tirés du corps de la Nation, il est impossible dans un Gouvernement où l'on persécute l'homme qui pense, où l'on aveugle tous les Citoyens, que la Nation produise de grands Ministres. Le danger de s'instruire y détruit l'instruction, & le Peuple gémit sous le Sceptre de cette orgueilleuse ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, & le Despote & sa Nation * 48.

L'intolérance de cette espece est un écueil où se brisent tôt ou tard les plus grands Empires.

CHA-

CHAPITRE XVI.

L'Intolérance est souvent fatale aux Princes.

Le pouvoir & le plaisir présent sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un Prince desire-t-il des Sujets sans idées, sans énergie, sans caractere, * 49. Enfin des automates, toujours obéissans à l'impression qu'il leur donne? S'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au dedans, foible au dehors : il sera le tyran de ses Sujets, & le mépris de ses voisins.

Telle est la position du Despote. Qui la lui fait desirer? l'orgueil du moment. Il se dit à lui-même, c'est sur mes Peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir : c'est donc leur résistance & leur contradiction qui rappellant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroit la plus insupportable. S'il défend en conséquence la pensée à ses Sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de sa Nation, peu lui importe de mal gouverner ; mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or du moment où le fort a parlé, le foible se tait, s'abrutit & cesse de penser ; parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais, dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisible à un Etat ; faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient ?

En Perse, dit Chardin, on peut jusque dans les Cafés, parler hautement & censurer impuné-

ment le Visir. Le Ministere qui veut être averti du mal qu'il fait, sait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe est-il des Pays plus barbares que la Perse.

Mais encore du moment où le Citoyen pourra tout penser, tout écrire ; que de Livres faits sur des matieres qu'il n'entendra pas ! Que de sottises les Ecrivains ne diront-ils pas ? Tant mieux : ils en laisseront moins à faire aux Visirs. La critique relevera les erreurs de l'Auteur : le Public s'en moquera ; c'est toute la punition qu'il mérite. Si la Législation est une science, sa perfection doit être l'œuvre du tems & de l'expérience. En quelque genre que ce soit, un excellent Livre en suppose une infinité de mauvais. Les Tragédies de la passion durent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la presse cesse d'être libre, * 50. l'homme en place non averti de ses fautes en commettra sans cesse de nouvelles. Il fera presque toutes les sottises que l'Ecrivain eût dit. * 51. Or il importe peu à une Nation qu'un Auteur dise des sottises ; c'est tant pis pour lui ; mais il lui importe beaucoup que le Ministre n'en fasse point ; c'est tant pis pour elle.

La liberté de la presse n'a rien de contraire à l'intérêt général : * 52. cette liberté est dans un Peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes sont chargés de l'entretenir ? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus soigneusement à sa conservation, qu'une fois éteinte, il est presqu'impossible de la rallumer. Un Peuple déja policé tombe-t-il dans l'abrutissement, quel remede à ce mal ? Nul autre que la conquête : elle seule peut redonner de nouvelles mœurs à ce Peuple & le rendre de nouveau célebre & puissant. Un Peuple est-il avili ? qu'il soit conquis. C'est le vœu

d'un Citoyen honnête : d'un homme qui s'intéresse à la gloire de sa Nation, qui se croit grand de sa grandeur & heureux de son bonheur. Le vœu du Despote n'est pas le même, parce qu'il ne se confond point avec ses esclaves ; parce qu'indifférent à leur gloire, comme à leur bonheur, il n'est touché * 53. que de leur servile obéissance.

Le Sultan aveuglément obéi est content. Que d'ailleurs ses Sujets soient sans vertus, que l'Empire s'affoiblisse, qu'il périsse par la consomption, peu lui importe : il suffit que la durée de la maladie en cache la véritable cause, & qu'on ne puisse en accuser l'ignorance du Médecin. La seule crainte des Sultans & de leurs Visirs, c'est une convulsion subite dans l'Empire. Il en est des Visirs, comme des Chirurgiens ; leur unique desir, c'est que l'Etat & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils prescrivent, leur réputation est sauve ; ils s'en inquietent peu.

Dans les Gouvernemens arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment présent. On ne demande point au Peuple, industrie & vertu, mais soumission & argent. Semblable à l'Araignée qui sans cesse entoure de nouveaux fils l'Insecte dont elle fait sa proie, le Sultan, pour dévorer plus tranquillement ses Peuples, * 54. les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, suspendu en eux tout mouvement ; quel secours en attendre contre l'attaque d'un voisin puissant? Mais le Sultan ne prévoit-il pas qu'en conséquence lui & ses Sujets subiront bientôt le joug du Vainqueur? Le Despotisme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite.

C'est l'enfant mal élevé; il mord dans le fruit empoisonné & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas sous son regne fait-on d'un Citoyen vrai & courageux? C'est un fou qu'on punit comme tel. * 55. Quel cas sous ce même regne fait-on d'un Citoyen bas & vil? * 56. C'est un Sage qu'on recompense comme tel. Les Sultans veulent-ils être flattés? * 57. Ils le sont. Qui peut se refuser constamment à leurs desirs? Qui peut sous un pareil Gouvernement s'intéresser vivement au bonheur public! Seroient-ce quelques Sages répandus çà & là dans un Empire? On est sourd à leur conseil. Leurs lumieres n'éclairent personne. Ce sont des lampes dans des tombeaux. A qui le Despote se confie-t-il? à des hommes qui vieillis dans les antichambres en ont l'esprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuarts à leur ruine. „ Quelques Prélats, „ dit un illustre Anglois, s'étant apperçus de la „ bigotte foiblesse de Jacques premier, en pro- „ fiterent pour lui persuader que la tranquillité „ publique dépendoit de l'uniformité du Culte, „ c'est-à-dire, de certaines cérémonies religieu- „ ses. Jacques le crut, transmit cette opinion à „ ses Descendans. Quelles en furent les suites? „ l'exil & la ruine de sa Maison.“

„ Lorsque le Ciel, dit Velleïus Paterculus, „ veut châtier un Souverain, il lui inspire le goût „ de la flatterie * 58. & la haine de la contradi- „ ction. Au même instant l'entendement du Sou- „ verain s'obscurcit; il fuit la société des Sages, „ marche dans les ténebres, tombe dans les abî- „ mes & selon le proverbe Latin passe de la fu- „ mée dans le feu.“ Si tels sont les signes de la colere du Ciel, contre quel Sultan n'est-il pas irrité? Qui d'entr'eux choisit ses favoris parmi

les Citoyens les plus vrais & les plus éclairés? Le Philosophe Anacharsis, dira-t-on, flatta bassement un Roi de Chypre. Il fut par l'ordre du Prince pilé dans un mortier : oui, mais ce mortier s'est perdu.

„ De quelle maniere parle-t-on de moi & de „ mon Gouvernement, disoit un Empereur de „ la Chine à Confucius; chacun, répond le Phi- „ losophe, se tait, tous gardent un morne silen- „ ce. C'est ce que je desire, reprend l'Empereur. „ Et c'est ce que vous devriez craindre, replique „ le Philosophe. Le malade flatté est abandonné: „ sa fin est prochaine. Il faut révéler au Monar- „ que les défauts de son esprit, comme les mala- „ dies de son corps. Sans cette liberté, l'Etat & „ le Prince sont perdus. " Cette réponse déplût à l'Empereur. Il vouloit être loué. L'intérêt présent de l'orgueil l'emporte presque toujours sur tout intérêt à venir, & les Peuples sont Princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

La flatterie n'est pas moins agréable aux Peuples qu'aux Souverains.

LES Peuples veulent comme les Rois, être courtisés & flattés. La plupart des Orateurs d'Athenes n'étoient que de vils adulateurs de la populace. Prince, Nation, Particulier; * 59. tout est avide d'éloges. A quoi rapporter ce desir universel? à l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puissance à laquelle se joint toujours l'idée du bonheur.

Qui me contredit rappelle au contraire à mon souvenir l'idée de foibleſſe à laquelle ſe joint toujours l'idée du malheur. Le deſir de la louange eſt commun à tous : mais trop ſenſibles à cette louange, les Peuples ont quelquefois donné le nom de bons Patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec tranſport les vertus de ſa Nation, mais qu'on ne ſoit pas aveugle ſur ſes vices. L'Eleve le plus vraiment aimé, n'eſt pas le plus loué. Le véritable ami n'eſt point adulateur.

Les particuliers ne ſont que trop portés à vanter les vertus de leurs Concitoyens ; ils ſont cauſe commune avec eux. Notre adulation pour nos Compatriotes, n'eſt point la meſure de notre amour pour la Patrie. En général point d'homme qui n'aime ſa Nation. L'amour des François eſt naturel au François. Pour devenir mauvais Citoyen, il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public, les Loix me rendent tel.

L'homme vertueux ſe reconnoît au deſir qu'il a de rendre encore, s'il eſt poſſible, ſes Concitoyens & plus illuſtres & plus heureux. En Angleterre les vrais Patriotes ſont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du Gouvernement. En Portugal à qui donne-t-on ce même titre ? à celui qui loue le plus baſſement l'homme en place : & cependant quel Citoyen ! quel Patriote !

C'eſt à cette connoiſſance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la ſolution d'une infinité de problêmes moraux, inexplicables ſans cette connoiſſance. Pourquoi toute vérité nouvelle eſt-elle d'abord ſi mal accueillie ? c'eſt que toute vérité de cette eſpece contredit toujours quelqu'opinion généralement accréditée,

prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprit, & qu'une infinité de gens par conséquent ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'Auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille : il opere d'une maniere nouvelle : cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe ? L'orgueil des Chirurgiens fameux en est humilié ; ils le persécutent, veulent le bannir de France ; ils sollicitent une Lettre de cachet, & le hazard veut qu'on la refuse.

Si l'homme de génie est presque par-tout plus vivement poursuivi que l'assassin, c'est que l'un n'a que les parens de l'assassiné, & l'autre tous ses Concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une Dévote demander à la fois au Ministre, la grace d'un voleur & l'emprisonnement d'un Jansénisste & d'un Déiste. Quel motif la déterminoit ? son orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on assassine, pourvu que ce ne soit ni moi, ni mon Confesseur ! ce que je veux, c'est qu'on ait de la Religion ; c'est que le Déiste par ses raisonnemens ne blesse plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on ? on nous humilie. Porte-t-on la lumiere au nid des petits hiboux ; son éclat les importune : ils crient. Les hommes médiocres sont ces petits hiboux. Qu'on leur présente quelques idées claires & lumineuses, ils crieront qu'elles sont dangereuses, fausses * 60. & punissables.

Sous quel Prince & dans quel Pays est-on impunément grand homme ? En Angleterre, ou sous le regne d'un Trajan ou d'un Frédéric. Dans toute autre forme de Gouvernement, ou sous tout autre Souverain, la récompense des talens, c'est la persécution. Les idées fortes & grandes sont pres-

que par-tout profcrites. Les Auteurs les plus généralement lus, font ceux qui rendent d'une maniere neuve & faillante les idées communes. Ils font loués parce qu'ils ne font pas louables, parce qu'ils ne contrediſent perſonne. La contradiction inſupportable à tous, l'eſt fur-tout aux Grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les Luthériens. Ce Prince, dit-on, fe repentit de les avoir perſécutés. Soit : mais dans quel moment? Lorſqu'après avoir abdiqué l'Empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, difoit-il alors, trente montres fur ma table & pas deux qui marquent au même inſtant préciſément la même heure. (*a*) Comment donc imaginer qu'en fait de Religion, je ferois penſer tous les hommes de la même maniere. Quel étoit ma folie & mon orgueil! Plût au ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion! il eût été plus juſte, plus tolérant & plus vertueux. Que de femences de guerres il eut étouffé! Que de fang humain il eût épargné.

Nul Prince, nul homme même n'aſſigne des bornes à fon pouvoir. Ce n'eſt point aſſez de regner fur un Peuple, de commander aux idées de fes Concitoyens, on veut encore commander à leurs goûts. M. Rouſſeau n'aime point la Muſique Françoiſe. Son fentiment eſt fur ce point d'accord avec celui de toutes les Nations de l'Europe. Il le déclare dans un Ouvrage; mille voix s'élevent contre lui; il faut le faire pourir dans un cachot. On ſollicite une Lettre de cachet;

(*a*) Un domeſtique de Charles-Quint entre étourdiment dans fa cellule, renverſe une table & briſe les trente montres poſées deſſus. Charles fe prend à rire; plus heureux que moi, dit-il au domeſtique, tu trouves enfin le feul moyen de les mettre d'accord.

& le Miniſtre heureuſement trop ſage pour l'accorder, ne veut point expoſer la Nation Françoiſe à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne ſe porte l'intolérance humaine. Prétendre ſur ce point corriger l'homme, c'eſt vouloir qu'il préfere les autres à lui, c'eſt vouloir changer ſa nature. Le Sage ne veut pas l'impoſſible. Il ſe propoſe de déſarmer, & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force différent d'opinions, aucun d'eux ne s'inſulte, parce qu'on offenſe rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenſer.

A quelles cauſes attribuer entre Militaires la politeſſe des diſputes? à la crainte du duel. Entre les Gens de Lettres, à quelle cauſe attribuer cette même politeſſe? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédans de College. Or qu'on juge par ces deux exemples, de ce que produiroit ſur les Citoyens la crainte encore plus efficace des Loix.

Des Loix ſéveres peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions, la Loi me défende d'inſulter à ceux d'autrui, mon intolérance enchaînée par les Edits du Magiſtrat, ne ſe portera point à des violences. Mais que par imprudence le Gouvernement m'affranchiſſe de la crainte du duel, du ridicule & des Loix, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes Sectes Religieuſes ſe ſont perſécutées en eſt la preuve.

CHAPITRE XVIII.

De l'Intolérance Religieuse.

CETTE espece d'intolérance est la plus dangereuse. L'amour du pouvoir en est le motif, & la Religion le prétexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie? l'homme assez audacieux pour penser d'après lui, pour croire plus à sa raison qu'à celle des Prêtres & pour se déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du Ciel ne l'est jamais que de son orgueil humilié. Le Prêtre est le même dans presque toutes les Religions.

Aux yeux d'un Muphti comme à ceux d'un Bonze, un Incrédule est un impie que doit frapper le feu du Ciel; un homme qui destructeur de la Société, doit être brûlé par elle.

Cependant aux yeux du Sage, ce même Incrédule est un homme qui ne croit pas au Conte de ma Mere l'oie. Mais que manque-t-il à ce Conte pour être une Religion? Rien; sinon qu'un grand nombre de gens en soutiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence & du masque de la charité, aient en tous tems été les plus atroces! Quoi! le jour de la tolérance ne luit point encore? Quoi! des gens honnêtes se haïssent & se persécutent sans honte pour des disputes de mots, souvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de Luthériens, de Calvinistes, de Catholiques, de Mahométans, &c.

En anathématisant le Kalender ou le Derviche, le Moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce

Derviche, le vrai impie, le vrai scélérat, est ce Chrétien, ce Pape, ce Moine qui ne croit pas à Mahomet ? Faut-il qu'éternellement condamnée à la stupidité, chaque Secte approuve en elle ce qu'elle déteste dans les autres ?

Qu'on se rappelle quelquefois la parabole ingénieuse d'un Peintre célebre. Transporté, dit-il, en rêve aux portes du Paradis, le premier objet qui frappe mes yeux est un Vieillard vénérable : à ses clefs, à sa tête chauve, à sa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre se tient sur le seuil des portes célestes. Une foule de gens s'avancent vers lui. Le premier qui se présente est un Papiste. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot & cependant assez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au banc des Catholiques. Vient après un Réformé, il lui présente la même requête ; il en reçoit la même réponse ; place-toi, dit le Saint, parmi les Réformés. Arrivent ensuite des Marchands de Smyrne, de Bagdat, de Balsora, &c. Ils étoient Musulmans, avoient toujours été vertueux, & St. Pierre leur fit prendre place parmi les Musulmans. Enfin vient un Incrédule. Quelle est ta Secte, demanda l'Apôtre. D'aucune, Monseigneur ; j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer ; mais où te mettre ? Choisis toi-même : assis-toi près de ceux qui te paroissent les plus raisonnables.

Plût-au-Ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendît plus commander aux opinions des autres ! Dieu veut que la vérité soit la récompense de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoissance, sont, dit-on, l'étude & l'application. O Moines stupides ! avez-vous jamais fait cette priere ?

Qu'eſt-ce que vérité ? Vous l'ignorez, & vous perſécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas, & vous avez canoniſé les dragonades des Cévenes ; & vous avez élevé à la dignité de Saint, un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'Inquiſition & maſſacra les Albigeois, * 61. & ſous Charles IX. vous faiſiez aux Catholiques un devoir du meurtre des Réformés ; & dans ce Siecle enfin ſi éclairé, ſi philoſophe, la tolérance recommandée dans l'Evangile devroit être la vertu de tous les hommes. Il eſt des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour la Religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de ſang & de maſſacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil Sacerdotal ſe promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le Sultan ſuivi du bourreau parcourt les rues de Conſtantinople demandant le ſang du Chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'eſt vous qui diſtribuez aux Chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O Religions, (je parle ici des fauſſes) vous êtes toutes d'un ridicule palpable ! encore ſi vous n'étiez que ridicules, l'homme d'eſprit ne releveroit point vos abſurdités. S'il s'en fait un devoir, c'eſt que ces abſurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance, * 63. ſont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverſes Religions quelles ſont celles qui portent le plus de haine aux autres Sectes? La Catholique & la Juive. Cette haine eſt-elle dans leurs Miniſtres l'effet de leur ambition, ou celui d'un zele ſtupide & mal entendu ? La différence entre le vrai & le faux zele eſt frappante. On ne peut s'y méprendre. * 64. Le premier eſt

toute onction, toute humanité, toute douceur, toute charité ; il pardonne à tous & ne nuit à personne. Telle est au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du Fils de Dieu. * 65.

CHAPITRE XIX.

L'intolérance & la persécution n'est pas de commandement divin.

A Qui Jesus donna-t-il le nom de races de viperes? Fut-ce aux Païens, aux Esséniens, à ces Saducéens * 66. qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'existence de Dieu ? Non : ce fut aux Pharisiens ; ce fut aux Prêtres Juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les Prêtres Catholiques méritent encore ce même nom ? A quel titre persécutent-ils un Hérétique ? Il ne pense pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes précisément dans la même croyance, c'est prétendre qu'ils aient tous les mêmes yeux & la même physionomie : c'est un souhait contre nature. L'Hérésie est un nom que le Puissant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux siennes. L'Hérésie est locale, comme l'Orthodoxie. L'Hérétique est un homme de la Secte non dominante dans la Nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conséquent plus foible peut être impunément insulté. Pourquoi faut-il qu'il le soit ? Pourquoi le fort persécuteroit-il le foible jusque dans ses opinions ?

Si les Ministres de Neufchâtel accusateurs

de M. Rouſſeau, * 67. fuſſent nés Athéniens ou Juifs, ils euſſent donc à titre de forts, également pourſuivi Socrate ou Jeſus. O ! éloquent Rouſſeau, que la faveur du grand Prince qui vous protégea contre de tels Fanatiques, vous venge bien de leur inſulte ! Vous n'eûtes point à rougir de l'eſtime de ces ſtupides : elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres ; elle eût taché vos talens. Vous fûtes perſécuté au nom de la Divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le Fils de Dieu contre l'intolérance ? Ses Apôtres veulent qu'il faſſe deſcendre le feu du Ciel ſur les Samaritains ; il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'eſprit du monde n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés qu'ils furent proſcrits & non proſcripteurs.

Le Ciel ne confere à perſonne le droit de maſſacrer l'Hérétique. Jean n'ordonne point aux Chrétiens de s'armer contre les Païens. * 68. *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il ſans ceſſe, *telle eſt la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la Loi.*

Néron, je le ſais, pourſuivit dans les premiers Chrétiens, des hommes d'une opinion différente de la ſienne : mais Néron fut un Tyran en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries ; viole-t-on ſans remords la Loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous ſoit fait ?* on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les Intolérans, ſe rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une Egliſe ſe diſe per-

sécutée, lorsqu'on lui conteste le droit de persécutèr, le Prince doit être sourd à ses sollicitations. C'est sur la conduite du Fils de Dieu que l'Eglise doit régler la sienne. Or Jesus & les Apôtres laisserent à l'homme le libre exercice de sa raison. Pourquoi l'Eglise lui en défendroit-elle l'usage. Nul n'a droit sur l'air que je respire, ni sur la plus noble fonction de mon esprit, sur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le soin de penser pour moi? J'ai ma conscience, ma raison, ma Religion & ne veux avoir ni la conscience, ni la raison, ni la Religion du Pape. Je ne veux point modéler ma croyance sur celle d'autrui, dit un Archevêque de Cantorberi. Chacun répond de son ame : c'est donc à chacun à examiner

Ce qu'il croit ;
Sur quel motif il croit ;
Quelle est la croyance qui lui paroît la plus raisonnable.

Quoi, dit Jean Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, le Ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger, & je la soumettrois à celle des autres ; & ce seroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir.

Mais un homme peut-il préférer sa raison à celle de sa Nation ? Un tel orgueil est-il légitime ? Pourquoi non? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec lesquelles il pesoit jadis les destinées des Héros ; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Bayle, & de l'autre l'opinion des Nations Italiennes, Françoises, Espagnoles, &c. ; le dernier des plateaux s'éleveroit comme chargé de nul poids. La diversité & l'absurdité

des différens cultes prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des Peuples. La sagesse divine elle-même, parut dit l'Ecriture, *Judæis scandalum, gentibus stultitiam.* Scandale aux Juifs, folie aux yeux des Nations. Je ne dois en fait de Religion, nul respect à l'opinion d'un Peuple : c'est à moi seul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui se rapporte immédiatement à Dieu ne doit avoir pour juge que l'Etre suprême. Le Magistrat lui-même uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la Société. Nul Prince, nul Prêtre, ne peut poursuivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

Par quel motif la Loi défendroit-elle à mon voisin de disposer de mon bien, & lui permettroit-elle de disposer de ma raison & de mon ame? Mon ame est mon bien. C'est de la Nature que je tiens le droit de penser & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers Chrétiens exposerent aux Nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance, lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa Religion & la leur, & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice de la vertu, & le mensonge de la vérité, l'exposition de leur sentiment n'eut sans doute rien de criminel. Dans quel moment les Chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des Nations? Lorsque brûlant le Temple des Idoles, ils voulurent par la violence arracher le Païen à la Religion qu'il croyoit la meilleure. * 69. Quel étoit le but de cette violence? La force impose silence à la raison; elle proscrit tel culte rendu à la Divinité; mais que peut-elle sur la croyance? Croire, suppose des motifs pour croire. La force n'en est point

point un. Or sans motif, on ne croit pas réellement : c'est tout au plus si l'on croit croire. * 70.

Point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raison & la Loi naturelle. Cette derniere Loi est sainte ; elle est de Dieu ; il ne l'a point annullée. Il la confirme au contraire dans son Evangile.

Tout Prêtre qui sous le nom d'Ange de paix excite les hommes à la persécution, n'est donc point, comme on le croit, dupe d'un zele stupide * 71. & mal entendu. Ce n'est point à son zele, c'est à son ambition qu'il obéit.

CHAPITRE XX.

L'intolérance est le fondement de la grandeur du Clergé.

LA doctrine, la conduite du Prêtre, tout prouve son amour pour le pouvoir. Que protege-t-il ? l'ignorance. Pourquoi ? C'est que l'ignorant est crédule ; c'est qu'il fait peu d'usage de sa raison, qu'il pense d'après les autres, qu'il est facile à tromper, & qu'il est dupe du plus grossier sophisme. * 72.

Qu'est-ce que le Prêtre persécute ? la Science. Pourquoi ? c'est que le Savant ne croit pas sans examen ; c'est qu'il veut voir par ses yeux, & qu'il est plus difficile à tromper. Le savant a pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine, enfin tout Ministre de quelque Religion que ce soit. En Europe les Prêtres se sont élevés contre Galilée ; ils ont excommunié dans Virgile &

Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes, & l'autre des taches dans le Soleil; ils ont proſcrit dans Bayle la ſaine Logique, dans Deſcartes l'unique méthode d'apprendre; ils ont forcé ce Philoſophe à s'expatrier; * 73. ils ont jadis accuſé tous les grands hommes de magie; * 74. & maintenant que la magie a paſſé de mode, ils accuſent encore d'Athéiſme & de Matérialiſme, ceux qu'en qualité de ſorciers, ils euſſent jadis fait brûler.

Le ſoin du Prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture inſtructive leur eſt interdite. Le Prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obſcure & ne s'y occupe qu'à boucher les crévaſſes par leſquelles la lumiere pourroit entrer. Il hait & il haïra toujours le Philoſophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renverſent un Empire fondé ſur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talens, il eſt l'ennemi ſecret des vertus humaines. Le Prêtre en nie ſouvent jusqu'à l'exiſtence. Il n'eſt à ſes yeux d'actions vertueuſes que les actions conformes à ſa doctrine, c'eſt-à-dire, à ſes intérêts. Les premieres des vertus ſont la foi & la ſoumiſſion au Sacerdoce: ce n'eſt qu'à ſes Eſclaves qu'il accorde le nom de ſaints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus diſtinct que les idées de vertu & de ſainteté. Celui-là eſt vertueux qui fait le bien de ſes Concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en eſt pas de même du mot ſainteté. Un Hermite, un Moine s'impoſe la Loi du ſilence, ſe feſſe toutes les nuits, ſe nourrit de légumes cuits à l'eau, dort ſur la paille, offre à Dieu ſa mal-propreté & ſon ignorance; il

peut à force de macérations faire fortune en Paradis; on peut le décorer de l'auréole; mais s'il n'a fait aucun bien fur la terre, il n'eft pas honnête. Un fcélérat fe convertit à la mort, il eft fauvé, il eft bienheureux; mais il n'eft pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement jufte & noble.

Les Cloîtres font les Minarets d'où l'on tire communément les Saints. Mais en général que font les Moines? des fainéans, des hommes proceffifs, dangereux dans la Société & dont le voifinage eft à redouter. Que prouve leur conduite? qu'il n'eft rien de commun entre la Religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette? fubftituer une morale nouvelle à cette morale théologique qui toujours indulgente aux tours perfides que fe jouent les différentes Sectes, * 76. fanctifie encore aujourd'hui les forfaits atroces que fe reprochent réciproquement les Janféniftes & les Moliniftes * 77. & leur commander enfin de dépouiller leurs Concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un Defpote d'Afie veut que fes Sujets concourent de tout leur pouvoir à fes plaifirs; qu'ils apportent à fes pieds leur hommage & leurs richeffes. Les Prêtres papiftes exigent pareillement l'hommage & les richeffes des Catholiques.

Eft-il un moyen d'accroître leur puiffance & leurs tréfors qu'ils n'aient employé? A-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'inftruits par l'expérience, les Prêtres ont fu qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on préfentoit plus d'offrandes à Arimand qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jefus, c'eft fur la terreur qu'ils ont voulu fonder

leur empire : ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif, emprisonner le Janséniste & le Déiste, & malgré l'horreur qu'inspire à toute ame humaine & sensible le tribunal de l'Inquisition, ils conçurent dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues qu'ils y parvinrent en Espagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Les Prêtres s'appercevant que la puissance sacerdotale s'accroissoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le Moine impunément sourd au cri de la compassion, aux larmes de la misere & aux gémissemens de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talens. Ce fut par la confiscation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il usurpa enfin sur les Peuples une autorité supérieure à celle des Magistrats & souvent même à celle des Rois. Mais quelle main hardie osa jetter dans un Royaume Chrétien les fondemens d'un pareil tribunal. L'ambition sacerdotale l'édifia ; la stupidité des Peuples & des Princes la laissa faire.

N'est-il donc plus dans l'Eglise Catholique de Fénélon & de Fits-James, qui touchés des maux de leurs semblables voient avec horreur un pareil tribunal ? Il est encore des Jansénistes assez vertueux pour détester l'Inquisition, lors même qu'elle brûle un Jésuite ; mais en général on n'est point à la fois religieux & tolérant. Humanité suppose lumiere.

Un esprit éclairé sait que la violence fait les Hypocrites & la persuasion des Chrétiens ; qu'un Hérétique est un frere qui ne pense pas comme lui sur certains Dogmes métaphysiques ; que ce frere

privé du don de la foi est à plaindre, non à punir, * 78. & que si nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que résulte-t-il de l'intolérance religieuse? le malheur des Nations. Qui sanctifia l'intolérance? l'ambition sacerdotale. L'excessif amour du Moine pour le pouvoir produisit son excessive barbarie. Cruel par systême, le Moine l'est encore par son éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout Prêtre Catholique doit en général être atroce. * 79. Aussi dans les Pays soumis à sa puissance, exerça-t-il en tous les tems tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus rafinée. Si d'une Religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, il fit un instrument de persécutions & de massacres; si tout dégouttant du sang versé dans un Auto-da-fé, il ose dans le sacrifice de l'autel, lever ses mains homicides au Ciel, qu'on ne s'en étonne point; le Moine est ce qu'il doit être. Couvert du sang hérétique, il doit se regarder comme le vengeur de la Divinité. Quel instant néanmoins pour implorer sa clémence? Ses mains seroient-elles pures, parce que l'Eglise les déclareroit telles? Quel Corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorsqu'elles tendoient à l'accroissement de son pouvoir!

C'est assez de l'aveu de l'Eglise pour sanctifier un crime. J'ai considéré les diverses Religions, & j'ai vu leurs divers Sectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec lesquels ils vouloient brûler leurs semblables. J'ai vu les diverses superstitions servir de marche-pied à l'orgueil ecclésiastique. Quel est donc, me suis-je dit, le vrai impie? Est-ce l'Incrédule? Non: mais le Fanatique * 80. ambitieux. C'est lui qui persécuteur, assassin de

ſes freres, enviant à l'exécuteur des vengeances céleſtes le plaiſir de tourmenter les hommes dans les Enfers, ſe préſente pour remplir ſes abominables fonctions ſur la terre; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit par une mort prompte, hâter encore ſa damnation, & par une gradation inouie de cruauté, que cet homme ſon ſemblable, fût au même inſtant arrêté, emprisonné, jugé, maudit, brûlé & damné.

CHAPITRE XXI.

Impoſſibilité d'étouffer dans l'homme le ſentiment de l'intolérance; moyen de s'oppoſer à ſes effets.

Le levain de l'intolérance eſt indeſtructible: il ne s'agit que d'en ſurprendre le dévéloppement & l'action. Des Loix ſéveres doivent donc les réprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt perſonnel? Le Magiſtrat en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il, lorſque ſous le maſque de la Religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés?

Les hommes ſont de leur nature intolérans. Le ſoleil de la raiſon les éclaire-t-il un moment? Qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des Loix ſages, & ſe mettre dans l'heureuſe impuiſſance de ſe nuire, lorſqu'ils ſeront de nouveau ſaiſis de l'accès d'une rage intolérante.

De bonnes Loix peuvent également contenir le Dévot furieux & le Prêtre perfide. L'Angle-

terre, la Hollande, une partie de l'Allemagne en ſont la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont ſur cet objet ouvert enfin les yeux de ces Peuples. Ils ſentent que la liberté de penſer eſt de droit naturel, que penſer produit le beſoin de communiquer ſes penſées, & que dans un Peuple, comme dans un particulier, l'indifférence à cet égard eſt un ſigne de ſtupidité.

Qui n'éprouve pas le beſoin de penſer, ne penſe pas. Il en eſt de l'eſprit comme du corps: ne fait-on point uſage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'eſprit. Lorſque l'intolérance a comprimé l'ame des Citoyens, lorſqu'elle en a détruit le reſſort, alors l'eſprit de vertige & d'aveuglement ſe répand ſur une Nation.

Le toucher de Midas, diſent les Poëtes, changeoit tout en or: la tête de Méduſe transformoit tout en pierres: l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en foux, en Idiots, * 81. tout ce qui ſe trouve dans l'atmoſphere de ſa puiſſance. C'eſt elle qui dans l'Orient porta ces premiers germes de ſtupidité qu'y développa depuis le Deſpotiſme. C'eſt l'intolérance qui condamne au mépris de l'Univers préſent & à venir, toutes ces Contrées ſuperſtitieuſes dont les Habitans paroiſſent réellement plutôt appartenir à la claſſe des brutes qu'à celles des hommes.

Il n'eſt qu'un cas où la tolérance puiſſe devenir funeſte à une Nation; c'eſt lorſqu'elle tolere une Religion intolérante; telle eſt la Catholique. * 82. Cette Religion devenue la puiſſante dans un Etat y répandroit encore le ſang de ſes ſtupides protecteurs; c'eſt un ſerpent qui piqueroit le ſein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y ſoit attentive! ſes Princes ont intérêt

d'embrasser le Papisme : il leur offre de grands établissemens pour leurs freres, leurs enfans, &c. Ces Princes une fois Catholiques voudront forcer la croyance de leurs Sujets, & dussent-ils encore verser le sang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la superstition & de l'intolérance fument encore. Un léger souffle peut les rallumer & embraser l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie? Je l'ignore. La Hollande seroit-elle sure de s'y soustraire? Le Bréton lui-même pourroit-il du haut de ses dunes long-tems braver la fureur du Catholique? Le fossé des mers est une barriere impuissante contre le Fanatisme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle Croisade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre & de traiter un jour les Brétons, comme il traita jadis les Albigeois.

Que le ton insinuant du Catholique n'en impose pas aux Protestans. Le même Prêtre qui regarde en Prusse l'intolérance comme une abomination & une infraction à la Loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une Hérésie. * 83. Qui le rend en ces Pays si différent de lui-même? Sa foiblesse en Prusse & sa puissance en France.

Qu'on considere la conduite des Chrétiens d'abord foibles; ce sont des agneaux : devenus forts, ce sont des tigres.

Instruites par leurs malheurs passés, les Nations ne sentiront-elles jamais la nécessité d'enchaîner le Fanatisme & de bannir de toute Religion le Dogme monstrueux de l'intolérance? Qui dans ce moment-même ébranle le Trône de Constantinople & ravage la Pologne? Le Fanatisme. C'est lui qui défendant au Catholique Polonois d'admettre le Dissident au partage de ses

privileges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. Envain impute-t-on au ſeul orgueil des Grands les malheurs actuels de ces Contrées; ſans la Religion les Grands n'euſſent point armé la Nation; & l'impuiſſance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la Patrie. Le Papiſme eſt l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Conſtantinople, c'eſt le Fanatiſme Muſulman qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le Chrétien Grec, l'arme en ſecret contre l'Empire dont il auroit été le défenſeur.

Plût-au-Ciel que ces deux exemples, & préſens, & frappans des maux produits par l'intolérance religieuſe, fuſſent les derniers de cette eſpece, & que déſormais indifférens à tous les cultes, les Gouvernemens jugeaſſent les hommes ſur leurs actions & non ſur leur croyance: qu'ils regardaſſent les vertus & le génie comme les ſeuls titres à la faveur publique, appriſſent que ce n'eſt point de l'horloger Papiſte, Turc, ou Réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter ſa montre; & qu'enfin ce n'eſt point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talens qu'il faut confier les places.

Tant que le Dogme de l'intolérance ſubſiſte, l'Univers moral renferme dans ſon ſein le germe de nouvelles calamités. C'eſt un volcan demi-éteint qui ſe rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la déſolation.

Telles ſont les craintes d'un Citoyen qui ſincere ami des hommes ſouhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, ſuffiſamment prouvé dans cette Section, qu'en général toutes les paſſions facti-

ces & en particulier l'intolérance civile & religieuse, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront sans doute fait oublier au Lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette discussion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes, si toutes les passions citées ci-dessus sont factices, tous par conséquent en sont susceptibles. C'est pour faire plus évidemment encore sentir cette vérité, que je lui présente de nouveau le tableau de généalogie des passions.

CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

UN principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité ? un sentiment d'amour pour le plaisir, & de haine pour la douleur : c'est de ces deux sentimens réunis dans l'homme & toujours présens à son esprit que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi. * 84. Cet amour de soi engendre le desir du bonheur ; le desir du bonheur celui du pouvoir ; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition & généralement à toutes les passions factices, * 85. qui, sous des noms divers, ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguisé & appliqué aux divers moyens de se le procurer.

Ces moyens ne sont pas toujours les mêmes.

Aussi voit-on les hommes selon les positions où ils se trouvent, & le Gouvernement sous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richesses, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talens, &c. mais y marcher constamment.

Si l'on se rappelle maintenant ce que j'ai dit Section 2, 3 & 4 de cet Ouvrage:

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit;

2°. Que cette égale aptitude est en eux une puissance morte; si elle n'est vivifiée par les passions;

3°. Que la passion de la gloire est celle qui met le plus communément cette puissance en action;

4°. Que tous en sont susceptibles dans les Pays où la gloire conduit au pouvoir.

La conclusion générale que j'en tirerai, c'est que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux peuvent être animés de l'espece de passion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La seule objection à laquelle il me reste à répondre est celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire : * 86. mais cette passion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré de force suffisant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire : alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même

dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.

CHAPITRE XXIII.

De la force du sentiment de l'amour de soi.

LE sentiment de l'amour de soi différemment modifié dans les différens hommes, est essentiellement le même dans tous. Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boiteux & avoir le même desir de sa conservation, la même haine pour la douleur & le même amour pour le plaisir.

Ni la force, ni la foiblesse du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous la force du sentiment de l'amour de soi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organisation. S'il étoit un moyen de mesurer la force de ce sentiment, ce seroit par *sa constance*, son *unité* & si je l'ose dire, par sa présence habituelle. Or à tous ces égards le sentiment de l'amour de soi est le même dans tous les hommes.

C'est ce sentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre comme d'une épée pour triompher des plus grands obstacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'est ce sentiment enfin qui toujours occupé du bonheur de chaque Individu, veille sans cesse à sa con-

servation. Or si l'amour de soi est à cet égard le même dans tous, tous sont donc susceptibles du même degré de passion, par conséquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit. Mais j'admets pour un moment que le sentiment de l'amour de soi se fît moins vivement sentir à l'un qu'à l'autre : il est certain que cette différence, non encore apperçue par l'expérience, seroit par conséquent très-petite & qu'elle n'influeroit en rien sur les esprits.

Un Méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie nécessaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de son rivage; il laisse le surplus des eaux suivre leur cours & se perdre dans des marais. Il ne faut donc pareillement détourner du sentiment total de l'amour de soi que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit. Or cette partie est moins considérable qu'on ne le pense. Consulte-t-on sur ce point l'expérience? Elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude & de la lecture & des langues. * 87. Or cette espece d'attention est, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes. (*a*)

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes sont des dons du hazard ; que

[*a*] Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfans que l'étude de la Géométrie, c'est que les enfans éprouvent plus habituellement le besoin de parler que de comparer ensemble des figures géométriques, & que le besoin senti de l'attention la rend toujours moins désagréable & moins pénible.

nous lui devons le premier ſoupçon de toute vérité nouvelle; que toutes les vérités de cette eſpece ſont, pour ainſi dire, ſaiſies ſans attention; que leur découverte par cette raiſon a toujours été regardée comme une inſpiration, & qu'il n'eſt point en conſéquence de Poëte, ni de Philoſophe à qui l'expreſſion harmonieuſe & brillante, claire & préciſe de ſes penſées, n'aït coûté plus de ſoins & de travail que ſes idées les plus heureuſes.

D'où il réſulte que tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux ſont ſuſceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypotheſe où le ſentiment de l'amour de ſoi ne fut pas le même dans tous (hypotheſe ſans doute impoſſible) la petite différence qui ſe trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence ſur leur eſprit.

En effet qu'on ſuppoſe le ſentiment de l'amour de ſoi plus vif dans l'un que dans l'autre, ce ſentiment comme l'expérience le prouve, n'en ſeroit pas moins également habituel dans eux. Or ſi toute ſupériorité d'eſprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle, (*a*)

(*a*) Lorſqu'il s'agit d'eſprit, le Lecteur pour bien ſaiſir mes idées, doit rappeller à ſa mémoire que l'eſprit eſt le produit de l'attention & l'attention celui d'une paſſion quelconque, & ſur-tout celle de la gloire. Qu'en vain le hazard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une converſation, &c. des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées nouvelles; que ces objets ſeroient pour nous des ſemences ſtériles, ſi l'attention ne les fécondoit, c'eſt-à-dire, ſi nous n'avions un intérêt, un deſir vif de les comparer, & d'obſerver les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit ſouvent du grand homme qu'il eſt fils du malheur, c'eſt qu'en général toujours occupé de s'y ſouſtrai-

il est évident que dans cette supposition, tous les hommes seroient encore doués du degré de passion nécessaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

CHAPITRE XXIV.

Des grandes idées, effets de la constance de l'attention.

UN desir violent occasionne souvent un effort d'esprit plus vif que continu. Or l'acquisition des grands talens suppose un travail opiniâtre, & un desir de s'instruire encore plus habituel que vif.

Quelqu'occupés que les gens du monde soient de leur fortune & de leurs plaisirs, ils éprouvent par instant des desirs de gloire. Pourquoi ces desirs sont-ils stériles en eux? C'est qu'ils ne sont pas assez durables. C'est à la constance des desirs que sont attachés les grands succès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'est que le desir de voir leurs amans est en elles toujours plus

re, l'homme est alors forcé de penser & de réfléchir. Il est donc toujours ce que le fait la position où il se trouve. Mais l'adversité est-elle si salutaire qu'on le dit? Oui; dans la premiere jeunesse, lorsqu'on peut encore contracter l'habitude de penser & de réfléchir. Cet âge passé, le malheur afflige l'homme & l'éclaire peu. L'*infortune*, dit le proverbe Ecossois, *est saine à déjeûner, indifférente à dîner & mortelle à souper*. D'ailleurs l'adversité n'excite souvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée, parce qu'elle est souvent passagere. La passion de la gloire est plus durable, & par cette raison la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talens.

habituel que le desir de les en empêcher ne l'est à leurs surveillans.

Les habitans de Kamschatka d'une stupidité sans égale à certains égards, sont à d'autres d'une industrie merveilleuse. S'agit-il de se faire des vêtemens? leur adresse en ce genre, dit leur Historien, surpasse celle des Européens. (*a*) Pourquoi? C'est qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus sujette aux intempéries de l'air, où par conséquent le besoin d'être vêtu se fait le plus habituellement sentir. Or le besoin habituel est toujours industrieux. Eprouve-t-on celui de la considération? procure-t-elle pouvoir (cet objet commun du desir des hommes) on fait tout pour l'obtenir. C'est dans la possession de cette estime qu'on concentre tout son bonheur, & c'est alors que le desir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Or si ce dernier sentiment, comme l'expérience le prouve, est habituellement présent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'espèce d'attention à laquelle est attachée la supériorité de l'esprit.

Tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux, sont donc susceptibles non seulement de passions, mais encore du degré habituel de passions suffisant pour les élever aux plus grandes idées.

(*a*) Si les habitans de Kamschatka nous surpassent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous. Les talens ne sont que la différente application du même esprit à des genres divers.

Qui souleve une livre de plume ou de laine, souleve une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'industrie des habitans de Kamschatka & la nôtre tient donc à la différence de besoins que doivent éprouver dans des climats différens, des peuples sauvages ou policés.

D'où

D'où provient donc l'extrême inégalité des esprits? De ce que personne ne voit précisément * 88. les mêmes objets; ne s'est précisément trouvé dans les mêmes positions; * 89. n'a reçu la même éducation; & de ce qu'enfin le hazard qui préside à notre instruction, ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'est donc à l'éducation prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel même l'idée du hazard se trouve comprise (*a*) qu'on peut rapporter l'inégalité des esprits.

Pour completter les preuves de cette vérité, il ne me reste qu'à montrer dans la Section suivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui sur ce même sujet adoptent des principes différens des miens.

Je prendrai Mr. Rousseau pour exemple. C'est de tous les Auteurs celui qui dans ses Ou-

(*a*) De ce que le hazard aura toujours part à notre instruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation? Non: l'éducation ne fera jamais des hommes supérieurs de tous les habitans d'une Nation: mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le desir de la gloire, en mettant souvent les Citoyens dans les positions où le hazard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puisse infiniment retrécir l'Empire.

Il est à Rome des Conservatoires ou Ecoles de Musique dont on sort toujours bon Musicien, & dans lesquels il se forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit aussi à Paris une Ecole des ponts & chaussées dont il ne sort que des gens instruits, parmi lesquels se trouvent quelques hommes supérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation & faire du reste des citoyens des gens de sens & d'esprit. Or ces avantages d'une excellente éducation sont suffisans pour encourager à l'étude d'une science à la perfection de laquelle est en partie attachée le bonheur de l'humanité.

vrages a traité cette queſtion avec le plus d'eſprit & d'éloquence. Je diſcuterai donc ſes principales opinions, & ſi j'en démontre la fauſſeté & la contradiction, j'imagine que le Public alors moins attaché à ſes anciens préjugés, jugera ſans partialité mes principes & ſe trouvera dans cette diſpoſition heureuſe & calme qui fait adopter toute idée juſte quelque paradoxale qu'elle ait d'abord paru.

NOTES.

1. Quelques-uns ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractere distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractere : elle leur est commune avec les Turcs & généralement avec toutes les Nations non accoutumées à une discipline févere. Les François d'ailleurs en sont susceptibles. Le Roi de Prusse en a dans ses Armées & tous y font l'exercice à la Prussienne.

2. Les mots *loyal* & *poli*, ne sont point synonimes. Un Peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérentieux. Un tel Peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négocians de tous les pays attestent la loyauté des commerçans Anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

3. Dans une Nation avilie, on ne trouve pas même parmi ses meilleurs Citoyens, des caracteres d'une certaine élévation. Des ames nobles & fieres y feroient trop discordantes avec les autres.

4. En Orient quel est l'homme le plus loué ? Le plus tyran, le plus craint & le plus détestable. Mais ce Tyran tant loué de son vivant peut donc toujours se croire l'idole & l'amour de ses Peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est long-tems après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au Monarque d'Orient pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime & les regrets de ses Sujets ? Il n'en est qu'un : c'est de réfléchir sur lui-même, d'examiner s'il s'est toujours occupé du bonheur de ses peuples, & si dans toutes ses actions il n'a jamais consulté que l'intérêt National. Y fut-il toujours indifférent ? Il peut être sûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du mensonge & de la flatterie.

Ce que la mort opere sur les Sultans, la disgrace l'opere sur ses Visirs. Sont-ils en place ? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talens, qu'on leur refuse. En sortent-ils ? ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, souvent des hommes communs & sans génie.

5. Le Despote toujours sans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il se flatter que des Peuples habitués à trembler sous le fouet du pouvoir, assez vils pour se laisser lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie, & de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puissant ? Un Monarque doit savoir qu'en

brisant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un Empire le précipite à sa ruine; que les étaies du Trône despotique doivent s'affaisser sous son poids; qu'uniquement fort de la force de son Armée, cette Armée défaite, ses sujets affranchis de toute crainte, cesseront de combattre pour lui; que deux ou trois batailles ont en Orient décidé du sort des plus grands Etats. Darius, Tigrane, Antiochus en sont la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour subjuguer la libre Italie; & pour se soumettre la servile Asie, ils ne firent que s'y présenter.

6. Pour l'intérêt de sa gloire & de sa sûreté, le Despote devroit regarder comme amis ces mêmes Philosophes qu'il hait, & comme ennemis ces mêmes Courtisans qu'il chérit, & qui vils flatteurs de tous ses vices, l'excitent aux crimes qui préparent sa chûte.

7. A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime? Tous deux font des Loix, tous deux infligent le supplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces Loix; tous deux emploient la force de la communauté, c'est-à-dire, celle de la Nation, ou pour maintenir leurs Edits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Oui; mais ils different, dit Locke, en ceci, c'est que le premier de ces pouvoirs emploie la force publique pour satisfaire des fantaisies & s'asservir ses Concitoyens; & que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins, pour assurer aux Citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin l'usage de la force Nationale pour tout autre objet que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente maniere d'employer la force Nationale qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

8. Tel parut le Despotisme au vertueux Tullius 7e. Roi de Rome : il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité Royale.

9. Entre les diverses causes du peu de succès de la France dans la derniere guerre, si l'on compte la jalousie, l'inexpérience des Généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité Religieuse qui commença dès-lors à s'étendre sur tous les esprits. Maintenant le François n'ose plus penser par lui-même. De jour en jour, il pensera moins, & sera de jour en jour moins redoutable.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel qu'en Angleterre même il n'est presque point de Ministre qui ne voulût revêtir son Prince du pouvoir arbitraire. L'ivresse d'une grande place fait oublier au Ministre qu'accablé lui-

même ſous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & ſa poſtérité en feront peut-être les premieres victimes.

Qui fait chercher les grands emplois ? Seroit-ce le deſir d'y faire le bien ? Qui ne ſeroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les deſire, c'eſt moins pour l'utilité publique que pour la ſienne propre. Les hommes ne naiſſent donc pas auſſi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté ſuppoſe amour des autres, & c'eſt en nous ſeuls que ſe concentre tout notre amour.

11. Le deſir du pouvoir eſt général, & ſi pour y parvenir tous les hommes ne s'expoſent point aux mêmes dangers, c'eſt que l'amour de la conſervation eſt dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puiſſance.

12. En preſque tout pays l'on donne à la force la préférence ſur la juſtice. En France, l'on met l'Avocat à la taille : l'on en exempte le Lieutenant. Pourquoi ? C'eſt que l'un eſt juſqu'à un certain point repréſentatif de la juſtice & l'autre de la force.

13. Quels ſont les ennemis d'un homme célebre ? Ses rivaux & preſque tous ſes Contemporains. Sa préſence les humilie. De qui l'homme illuſtre eſt-il loué ? De l'Etranger; l'Etranger eſt ſans envie. C'eſt la poſtérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des tems. L'eſtime de l'Etranger eſt pour l'homme de Lettres preſque l'unique récompenſe qu'il puiſſe maintenant attendre de ſes travaux.

14. Eſt-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'eſprit qu'en ſoi; on le hait, ſa préſence importune; l'on veut ſe venger, s'en défaire, & pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier comme Deſcartes, Bayle, Maupertuis, &c. ou l'on le perſécute comme Monteſquieu, Diderot, &c.

Il n'eſt point, dit-on, de grand homme aux yeux de ſa femme ou de ſon valet-de-chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on ſeroit trop ſouvent forcé d'admirer ? On prend dans ce cas le parti ou de le quitter ou de l'eſtimer peu.

Les grandeurs & les richeſſes peuvent quelque tems impoſer ſilence à l'envie; mais elle s'en irrite en ſecret. On ne veut pas qu'un homme déja notre ſupérieur en naiſſance & en dignité, le ſoit encore en talens. Cet homme écrit-il comme Fréderic ? On ridiculiſe en lui le talent d'écrire qu'on admire dans Céſar, Cicéron, &c. On le voit à regret conſtater ſon mérite par un bon Ouvrage. Eh quoi ! Sa ſeule converſation ne ſuffiroit-elle pas pour prouver ſon eſprit ? Non, dans la converſation, les idées ſe ſuccedent très-rapidement : on n'a le temps ni de les conſidérer ſous toutes les faces, ni d'en apprécier la juſteſſe. D'ailleurs le ton, le geſte

de celui qui parle, la disposition de celui qui écoute, tout peut en imposer. On est donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en use & l'on se console.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'estime. Toute supériorité attire respect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite supportable? C'est qu'elle le rend un peu méprisable.

Le mérite réservé donne à la fois une disposition au respect & à la haine, & le mérite affable une disposition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit se contenter de peu d'estime. L'oubli du mérite en est le pardon. Les grands talens font quelques admirateurs & peu d'amis. Le vœu secret & général du plus grand nombre, ce n'est pas que l'esprit s'exalte, c'est que la sottise s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles satyriques? La critique qu'on y fait des grands hommes; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent si promptement le jeune Cimon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer long-tems le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talens naissans? souvent pour déprimer les talens reconnus. Pénetre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs? on voit que le desir d'obliger un homme a souvent moins de part au service qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

16. En général les peres honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de Lettres & donner à leur société la préférence sur toute autre: l'orgueil paternel en est humilié.

17. Si comme on le dit, les Lettres & la Philosophie sont en France sans protecteurs, on peut sans être prophete, assurer que la génération prochaine y sera sans esprit & sans talens, & que de tous les arts, ceux de luxe y seront les seuls cultivés.

18. La violence & la persécution sont en général proportionnées au mérite du persécuté. En tout pays les hommes illustres ont éprouvé des disgraces. En Angleterre il n'y a gueres plus de 150 ans qu'on y peut être impunément grand homme.

19. Peu d'Auteurs pensent d'après eux. La plupart font des Livres d'après des Livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit pas s'attendre à l'estime de la postérité.

20. Jadis toujours à genoux devant les Anciens, quicon-

que eût en secret préféré le Tasse à Virgile, ou à Homere, n'en fût jamais convenu; Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour Loi? Qui mieux que la diversité des opinions peut éclairer le goût du public.

21. Le Prince & le Magistrat redoutent-ils le jugement de la postérité? Ils méritent communément son estime; ils sont justes dans leurs Edits & leurs sentences. Il en est de même d'un Auteur. A-t-il en écrivant la postérité présente à son souvenir? sa maniere de comparer devient grande. Il decouvre des vérités importantes: il s'assure de l'estime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les siecles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique intitulé Censure de Belisaire, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ses assertions: il rappelle toujours à mon esprit ce beau vers de Racine.

Eh quoi, Mathan! d'un Prêtre est-ce là le langage?

23. Les Citoyens auxquels on doit le plus de respect sont d'abord ces Généraux & ces Ministres habiles dont la valeur ou la sagesse assure, ou la grandeur, ou la félicité des Empires: mais après ces Chefs de guerre ou de justice, quels Citoyens sont les plus utiles? ceux qui perfectionnent les Arts & les Sciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fournissent aux besoins de l'homme, ou l'arrachent à ses ennuis. Pourquoi donc marquer plus de considération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand Géometre, au grand Poëte, & au grand Philosophe? c'est que notre premier respect est pour un pouvoir à la possession duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaisir.

Le pouvoir est l'idole de la Jeunesse & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelasser des myrthes à ses lauriers.

Si ce même pouvoir est quelquefois le dedain du Vieillard, c'est qu'il n'en tire plus le même avantage.

24. C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur & sa récolte & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture doit-on s'étonner que le fort crût avoir sur un terrein vague & stérile, autant de droit que le premier occupant?

25. La résistance au Puissant est réputée sédition & crime même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un Négociant Anglois portées à la Chambre des Communes. „ Messieurs, dit-il, vous n'i-„ magineriez jamais les tours perfides que nous font les Ne-„ gres. Leur méchanceté est telle sur certaines côtes d'A-

„ frique qu'ils préferent la mort à l'esclavage. Sont-ils achetés? ils se poignardent, se jettent dans des puits, Autant de perdu pour l'acheteur. Jugez par ce fait de la perversité de cette maudite race."

26. Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine! aucune Nation ne peut lui résister. Rome devenue plus forte cessa d'être juste. Ses habitans furent dès-lors sans honneur & sans foi. Le Puissant est toujours injuste. La justice entre les Nations est toujours fondée sur une crainte réciproque & delà cet axiome politique.

Si vis pacem, para bellum.
Veux-tu la paix? sois prêt à la guerre.

27. Aristote met le brigandage au nombre des différentes especes de chasses. Solon entre les diverses professions compte celle de voleur. Il observe seulement qu'il ne faut voler, ni ses concitoyens, ni les alliés de la République. Rome fut sous le premier de ses Rois un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation & le pillage comme le seul exercice convenable à la Jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse & former des hommes.

28. Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, &c. Je le crois. La crainte des représailles l'établit chez des Nations qu'une Puissance à peu-près égale force à respecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont elles affaire à des peuples sauvages? dès ce moment, le droit des gens est nul & chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux Nations Chrétiennes à parler de droit des gens, de Loi naturelle & de vertu? elles qui sans outrage de la part des Indiens Orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes & en chassent les habitans; elles qui dans les villages Africains portent avec les marchandises de l'Europe, la discorde, la guerre, & en profitent pour faire des esclaves; elles enfin qui sans prétexte & sans offense de la part des Indiens Occidentaux, débarquent en Amérique, renversent les Trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs sujets, s'approprient leurs Etats & oublient qu'il est un droit de *Primo occupanti*.

L'Eglise se vante de faire restituer les larcins & les dépôts volés: mais a-t-elle fait restituer les Empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires? De concert avec les Princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde? ne s'est-elle pas enrichie de ses dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin par sa conduite jetté du mépris sur les préceptes de

cette Loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs ?

Est-il d'ailleurs une morale plus absurde & plus petite que celle de l'Eglise ? Qu'un Prince prenne une Maîtresse, qu'il satisfasse un goût aussi indifférent au bien public, si ce goût ou cette Maîtresse est défavorable aux projets de l'Eglise, le Prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même Prince porte la dévastation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offensé ; qu'il fasse périr 400,000 hommes dans cette expédition, qu'il surcharge ses Sujets d'impôts, le Prêtre garde le silence. Belle morale que celle du Clergé catholique !

29. On aime, dit-on, la justice. Mais les Magistrats en sont les organes, & chargés par état de l'administrer, ils doivent sur-tout protéger l'innocence. La protegent-ils réellement ? Une affaire criminelle est en Espagne & en Angleterre instruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un Avocat à l'accusé, où l'on fait publiquement son procès, est sans contredit celle où l'innocence est le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des Juges. C'est la meilleure. Pourquoi n'est-elle pas adoptée ? Pourquoi les Magistrats n'en sollicitent-ils pas l'admission ? C'est qu'ils imaginent que plus leurs sentences seront arbitraires, plus ils inspireront de crainte & plus ils acquerront de pouvoir sur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'est donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or comment se dire ami de l'humanité, lorsqu'on ne l'est pas de même de la justice ?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puissance, en peut être difficilement séparée. On respecte jusqu'à l'apparence du pouvoir. C'est à ce sentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le suicide. On suppose une grande puissance à qui méprise assez la vie pour se donner la mort. A quelle autre cause, sinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'excessive haine des femmes sages pour les hommes d'un certain goût ? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats étoient des Héros, des amis fideles, des Citoyens honnêtes, on peut donc avec ce certain goût servir utilement & sa famille & sa Patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en sont soupçonnés ? c'est qu'elles ont sur eux peu de puissance. Or ce défaut de pouvoir leur est insupportable. Ce sont autant d'esclaves de moins dans leur Empire. Ils sont donc coupables d'un crime que la mort seule peut expier.

31. C'est la force qui rend un Monarque respectable à un Monarque. Philippe second travaille à son Bureau ; il se sent un besoin ; il appelle, personne ne vient. Son bouffon se

met à rire. De quoi ris-tu, dit le Roi? Du respect, de l'estime & de la crainte que vous inspirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, si vous cessiez d'être fort, & que vos autres Sujets ne vous servissent pas mieux que vos domestiques.

32. L'enthousiasme de l'équité se fait rarement sentir aux Princes. Peu d'entr'eux sont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité le seul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des sacrifices humains; il porte la guerre en Afrique & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces détestables sacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux sont peut-être les seules réellement entreprises pour le bonheur des Nations. Gélon & Catherine II. partageront donc à cet égard l'estime de la postérité. Veut-on apprécier le mérite des Souverains? Qu'on ne les juge point sur de petits maux produits par quelques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont, ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux. Le seul moment où communément le bien public s'opere, est celui où l'intérêt du Puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les Rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux Sujets & pour affoiblir le pouvoir féodal? celui où les orgueilleux vassaux de la Couronne marchoient égaux aux Souverains. Alors l'ambition des Monarques ordonna l'affranchissement des Peuples.

Que les Princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des Sujets, ne les aime point. C'est folie de croire que les peuples en seront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une Nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un Gouvernement équitable. Qui veut aveugler les Citoyens, veut être impunément injuste. Tels sont en général les hommes, & cependant la plupart d'entr'eux osent se dire amis de la justice. O ignorance de soi-même! O hypocrisie!

33. Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice? Non: mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames? En leur présentant d'une part l'homme injuste comme avili, méprisé & par conséquent comme foible; & de l'autre, l'homme juste, comme estimé, honoré, & par conséquent comme fort.

Les idées de justice se sont-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? Elles se confondent & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se les rappeller ensemble? Bientôt il n'est plus pos-

fible de les séparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à se montrer toujours juste & vertueux ; & rien alors qu'on ne sacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la considération engendre l'amour de la justice. Ce dernier amour, il est vrai, est étranger à l'homme : celui du pouvoir au contraire lui est naturel : il est commun à tout, au vertueux comme au fripon, au Sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir est l'effet immédiat de la sensibilité physique ; & le desir de la justice l'effet de l'instruction. En conséquence c'est de la sagesse des Loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un Peuple où l'on respecte la justice, seroient injustes chez une Nation féroce, où l'équité seroit traitée de foiblesse & de lâcheté ? On n'aime donc point l'équité pour l'équité même. C'est une question de tout tems décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les Despotes.

34. Dans le gouvernement féodal, quels sont les tyrans du Peuple. Les Seigneurs. Les Tyrans, dira-t-on, y sont donc plus multipliés que dans les Gouvernemens despotiques ? J'en doute. Le Sultan a sous lui des Visirs, des Bachas, des Beys, des Receveurs d'impôts, des Directeurs de Douanes ou de Domaines, enfin une infinité de Commis ou de sous-Despotes encore plus indifférens que les Propriétaires au bonheur des vassaux.

35. En Angleterre si la mal-honnêteté est dans un Grand méprisée des petits ; c'est que ces petits protégés par la Loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, si le vice du Grand est au contraire respecté, c'est qu'en lui le vice est armé de puissance, & qu'on peut abhorrer & non mépriser la puissance.

36. Attila comme Thamas se glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rebelle sont les noms injurieux que l'oppresseur puissant donne au foible opprimé.

38. Dans tout Empire où les volontés momentanées du Prince sont Loix, toutes les Loix sont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.

39. Le mépris est le partage de la foiblesse. Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun Prince. Un Souverain perd-il une Province ? une Ville ? Il est méprisable à ses propres yeux. Enleve-t-il injustement cette Ville ou cette Province à son voisin ? Il s'en croit plus estimable : il a toujours vu l'injustice honorée dans le Puissant & l'Univers se taire devant la force.

40. Le fort & le méchant, dit un Poëte Anglois, ne re-

doute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juste & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs : jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foiblesse; & dans un Gouvernement vicieux, le bon & le foible sont nés victimes du méchant & du fort.

41. Un Milord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? „ Je n'y „ puis, répond-il, soutenir plus long-tems le spectacle du „ malheur des paysans Romains; leur misere me déchire: „ ils n'ont plus la face humaine". Ce Seigneur exageroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, & le supplice du gazettier Hollandois, celle du Ministere François. Le crime de ces deux infortunés fut le même : tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le siecle dernier du traitement fait au Gazettier. Il est des siecles encore plus vils où le supplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on sur le sort de ce Gazettier? Compare-t-on le crime au châtiment? L'on se croit transporté chez ce Sultan des Indes qui fait pendre son Visir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crême. Peu s'en est fallu que l'illustre & malheureux M. de la Chalotais n'ait subi le même sort pour avoir pareillement mis trois grains de sel dans une lettre écrite, dit-on, à un Contrôleur-général.

44. En France, pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des Grands sur la Scene? c'est que des comédies de cette espece opéreroient, dira-t-on, peu de conversions; j'en conviens. Un Poëte, qui par un tableau ridicule & saillant de la frivolité, se flatteroit de corriger à cet égard les mœurs Françoises, se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un Gouvernement sur lequel les femmes & les Prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver; c'est le seul qui conduise à la fortune.

45. Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talens doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyans.

46. Le Visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des Peuples & des Princes éclairés. Ce Visir craint qu'au retour le voyageur ne le méprise. Ennemi né des gens instruits, il se vante de son mépris pour eux;

& c'eſt ſur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands Miniſtres & les grands Princes ont toujours été Protecteurs des Lettres. Le Prince de Brunswick, Catherine II., le Prince Henri de Pruſſe, &c. en ſont la preuve.

47. C'étoit jadis le privilege des fous de dire quelquefois la vérité aux Princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment! Imitons, diſoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne ſe croient point en sûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'eſt à la liberté dont jouiſſent encore les Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reſte. Sans eux preſqu'aucune nation qui ne gémit ſous le joug de l'ignorance & du Deſpotiſme. Tout homme vertueux, tout bon Citoyen doit donc s'intéreſſer à la liberté de ces deux Peuples.

49. Ce n'eſt qu'à des automates que le deſpotime commande. On n'a de caractere que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la baſſeſſe l'étouffent en eux.

50. Le Gouvernement défend-il d'imprimer ſur les matieres d'adminiſtration? Il fait veu d'aveuglement & ce vœu eſt aſſez commun. „ Tant que mes finances ſeront bien ré„ gies & mes Armées bien diſciplinées, diſoit un grand „ Prince, écrira qui voudra contre ma diſcipline & mon „ adminiſtration. Mais ſi je négligeois l'un ou l'autre; qui „ ſait ſi je n'aurois pas la foibleſſe d'impoſer ſilence aux „ Ecrivains."

51. Entre-t-on au Miniſtere? ce n'eſt plus le temps de ſe faire des principes, mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne ſont que des détails toujours ignorés de quiconque n'eſt point en place.

52. Gêner la preſſe, c'eſt inſulter une Nation; lui défendre la lecture de certains Livres, c'eſt la déclarer eſclave ou imbécille. Cette défenſe doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'eſt preſque toujours d'après l'opinion des Puiſſans qu'elle approuve ou condamne un Livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement eſt nul : c'eſt le cri des intéreſſés pour ou contre. Le jugement vraiment intéreſſant pour un Auteur, eſt le jugement réfléchi du Public : il eſt preſque toujours juſte.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places eſt ſouvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge qui me contraint d'étudier eſt mon ennemi. Je demande ſa punition & deſire ſa mort. Je veux bien pardonner aux Poëtes leurs beaux vers; je puis les lire ſans attention : mais je ne pardonne point au Moraliſte ſes bons raiſonnemens. L'importance des ſujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Com-

bat-il mes préjugés? il blesse mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma paresse : il me force à penser. Or toute contrainte produit haine.

54. Le terrain du Despotisme est fécond en miseres comme en monstres. Le Despotisme est un luxe de pouvoir inutile au bonheur du Souverain. La seule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il est l'effroi d'un Anglois „ Craignons, dit à ce sujet le juge Prat, que l'étude de l'Italien „ & du François n'avilisse un peuple libre."

Que sont aux yeux d'un Anglois les Grands de l'Europe? des hommes qui joignent à la qualité d'esclaves celle d'oppresseurs des Peuples : des Citoyens que la Loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un Grand n'est en Portugal propriétaire, ni de sa vie, ni de ses biens, ni de sa liberté. C'est un Negre domestique qui fouetté par l'ordre immédiat du Maître, méprise le Negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'Intendant. Voilà dans presque toutes les Cours de l'Europe, l'unique différence sensible entre l'humble Bourgeois & l'orgueilleux grand Seigneur.

55. Il faut ou ramper ou s'éloigner de la Cour. Qui ne peut vivre que de ses graces, doit être vil ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu Roi de Prusse à souper avec l'Ambassadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il pense des Princes. „ En „ général, répond-il, ce sont de mauvais Sujets; ils sont „ ignorans, ils sont perdus par la flatterie. La seule chose „ à laquelle ils réussissent, c'est à monter à cheval. Aussi de „ tous ceux qui les approchent, le cheval est le seul qui ne „ les flatte point, & qui leur casse le col, s'ils le gouver- „ nent mal."

57. Plus un Gouvernement est despotique, plus les ames y sont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer son Tyran. Les Esclaves bénissent à Maroc leur sort & leur Prince, lorsqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les Souverains corrompus par la flatterie sont des enfants gâtés. Habitués à commander à des esclaves, ils ont souvent voulu conserver le même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs Etats. C'est le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus, &c. lorsque ces Despotes oserent s'égaler à des peuples libres.

59. Est-on riche, on veut être loué comme riche. A-t-on de la naissance? on veut être loué comme gentilhomme. Est-on bien fait? on veut être loué pour sa taille. En fait de louange, on n'est point difficile; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie pense d'après lui. Ses opinions sont quelquefois contraires aux opinions reçues : il blesse donc la

vanité du grand nombre. Pour n'offenser personne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on est alors sans génie & sans ennemis.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel se porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuel Morland, Ambassadeur d'Angleterre en Savoye & pour lors résidant sur les lieux mêmes „ Jamais, dit-il, les Chrétiens n'ont „ commis tant de cruautés contre les Chrétiens. L'on cou„ poit la tête aux Barbes (c'étoient les Pasteurs de ces „ Peuples) on les faisoit bouillir ; on les mangeoit. On fen„ doit avec des cailloux le ventre des femmes jusqu'au nom„ bril. On coupoit à d'autres les mamelles : on les faisoit „ cuir sur le feu & l'on les mangeoit. On mettoit à d'autres „ le feu aux parties honteuses : on les leur brisoit, & l'on „ mettoit en place des charbons ardens. On arrachoit à d'au„ tres les ongles avec des pinces. On attachoit des hommes „ demi-morts à la queue des chevaux, & l'on les traînoit „ en cet état à travers les rochers. Le moindre de leurs sup„ plices étoit d'être précipités d'un mont escarpé, d'où ils „ tomboient souvent sur des arbres auxquels ils restoient at„ tachés & sur lesquels ils périssoient de faim, de froid ou „ de blessures. L'on en hachoit en mille pieces, & l'on se„ moit leurs membres & leurs chairs meurtries dans les cam„ pagnes. On empaloit les vierges par les parties naturelles ; „ on les portoit en cette posture en guise d'étendart. On „ traîna entr'autres un jeune homme nommé Pélanchion „ par les rues de Lucerne semé par-tout de cailloux poin„ tus. Si la douleur lui faisoit lever la tête ou les mains, „ on les lui assommoit. Enfin on lui coupa les parties hon„ teuses qu'on lui enfonça dans la gorge & on l'étouffa ainsi ; „ ensuite on lui coupa la tête & l'on jetta le tronc sur le ri„ vage. Les Catholiques déchiroient de leurs mains les en„ fans qu'ils arrachoient au berceau, ils faisoient rôtir les „ petites filles toutes vives, leur coupoient les mamelles & „ les mangeoient. Ils coupoient à d'autres le nez, les oreil„ les & les autres parties du corps. Ils remplissoient la bou„ che de quelques-uns de poudre à canon & y mettoient le „ feu. Ils en écorchoient tout vifs ; ils en tendoient la peau „ devant les fenêtres de Lucerne : ils arrachoient la cervelle „ à d'autres qu'ils faisoient rôtir & bouillir pour en manger. „ Les moindres supplices étoient de leur arracher le cœur, „ de les brûler vifs, de leur couper le visage, de les met„ tre en mille morceaux & de les noyer. Mais ils se mon„ trerent vrais catholiques & dignes romains, quand ils al„ lumerent un four à Garcigliane dans lequel ils forcerent

„ onze Vaudois à se jetter les uns après les autres dans les „ flammes, jusqu'au dernier que ces meurtriers y jetterent „ eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes les vallées que des „ corps morts ou mourans. Les neiges des Alpes étoient „ teintes de sang. L'on trouvoit ici une tête coupée, là un „ tronc, des jambes, des bras, des entrailles déchirées & un „ cœur palpitant."

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie? celui disoit-on, de la rebellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du Pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce Religion Catholique, ses doux Ministres & ses doux Saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les Apôtres du Diable?

62. On ne porte point sur les Religions l'œil attentif de l'examen, sans concevoir le dernier mépris pour l'espece humaine en général & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on; il a fallu des milliers d'années pour désabuser des hommes aussi spirituels que moi des contes du Paganisme! quoi les Juifs & les Guebres conservent encore leurs erreurs! quoi! les Musulmans croient encore à Mahomet & seront peut-être des milliers d'années, à reconnoître la fausseté du Koran? Il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planette, comme l'a dit un Sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'Univers.

63. Pourquoi le Prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre? c'est qu'il est tolérant; c'est que la Loi lui lie les mains, & ne lui laisse nulle part à l'administration; c'est qu'il ne nuit & ne peut nuire à personne; c'est que l'entretien du Clergé Anglois est moins à charge à l'Etat que celui du Clergé Catholique, & qu'enfin en ce pays la Religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

64. Ce que je dis du zele, je le dis de l'humilité. Quelque sot qu'on suppose un Cardinal, il ne l'est jamais assez pour se croire vraiment humble, lorsqu'il se donne à Rome pour le Protecteur d'un Empire tel que la France. La vraie humilité refuseroit un titre aussi fastueux. Non que je veuille nier la stupidité de quelques Prélats. Mais leurs ambitieuses prétentions prouvent moins l'habileté du Clergé que la sottise des peuples. Pendant mon séjour au Japon, me disoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Sama*, c'est-à-dire, *Monseigneur la Grue*, sans que je me rappellasse malgré moi le nom de quelqu'Evêque.

65. Jesus n'exerça nulle domination sur la terre. S'il eut voulu

voulu que le Sacerdoce y commandât, il eût d'abord legué ce commandement à ses Apôtres. Or leurs successeurs en sont encore à nous montrer leur commission & le titre d'un pareil legs.

66. Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les Juifs. En Hébreu le mot Saduc est synonime de juste. Aussi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Pharisiens. Ces derniers demandoient la mort & le sang de Jesus-Christ. Or l'incrédulité est & sera toujours moins contraire à l'esprit de l'Evangile que l'inhumanité & le Déicide.

67. A la honte de la France, M Rousseau n'a pas été moins persécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les Sorbonistes ne pouvoient lui pardonner son dialogue du raisonneur & de l'inspiré. Ce dialogue, disoient-ils, est trop fort. Qu'y répondre? Mais les raisonnemens de M. Rousseau étoient vrais ou ils étoient faux. Réfuter par la force de bons raisonnemens, c'est injustice : en refuter de faux par la violence, c'est folie. C'est avouer sa stupidité ; c'est décrier sa propre cause. Les sophismes se réfutent d'eux-mêmes. La vérité est facile à défendre.

D'ailleurs quelles sont les objections de M. Rousseau? celles que tout Bonze, Dervis, Mandarin fait au Moine qui veut le convertir. Ces objections sont-elles insolubles? qu'est-ce que les Moines vont faire à la Chine? Pourquoi demandent-ils aux Princes des biens, des aumônes, des gratifications pour subvenir aux frais d'une mission où ils ne convertissent personne? mais les Moines en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce; ils n'emploient les trésors que leur prodiguent les Peuples, qu'à frustrer ces mêmes Peuples du profit d'un commerce légitime. En ce cas quels justes reproches les Nations n'ont-elles pas à leur faire? & quelles accusations peuvent-ils porter contre M. Rousseau? il a prêché, diront-ils, la Religion naturelle. Mais elle n'est point contraire à la révélée. M. Rousseau fut honnête dans ses critiques. Il n'est point auteur de ces infames libelles intitulés, *Gazette Ecclésiastique*, cependant il fut banni & le Nouveliste est toléré. Quels furent donc tes juges, ô célebre Rousseau? Des fanatiques qui flétriroient s'ils le pouvoient la mémoire des Marc-Aurele, des Antonin, des Trajan, & feroient un crime au plus grand Prince de l'Europe de la supériorité de ses talens. Quel cas faire de tels jugemens? aucun. En appeller à la postérité, & mépriser tous ceux que la raison & l'équité n'auront pas prononcés. La postérité juge les juges, & les plus intolérans, s'ils n'ont point été les plus stupides.

En butte aux cabales des Prêtres, Mr. Rousseau est traité

dans ce siecle comme Abélard le fut au douzieme par les Moines de St. Denis. Il avoit nié que leur fondateur fut ce Denis l'Areopagite cité dans le nouveau testament. Dès ce moment on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France. Il est en conséquence flétri, persécuté, proscrit par les Saints de son siecle.

Qui s'oppose aux prétentions d'un Moine est un impie. Delà ces accusations de blasphême & d'athéisme devenues maintenant si puériles & si ridicules. J'espere pour l'honneur de l'esprit humain que les Grands, les Princes, les Ministres & les Magistrats rougiront un jour d'être les vils instrumens de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables par le mérite de ceux auxquels ils seront infligés.

Les Athéniens pour assurer leur liberté bannissoient quelquefois un Citoyen trop illustre. La crainte d'un Maître leur faisoit proscrire un grand homme. Les Nations de l'Europe à l'abri de ce danger n'ont pas le même prétexte pour commettre les mêmes injustices.

68. Cassiodore pensoit comme St. Jean. La Religion, dit-il, ne peut être commandée. La force fait des hypocrites & non des croyans. *Religio imperari non potest, quia nemo cogitur ut credat.* La foi, dit St. Bernard, doit être persuadée & non ordonnée : *fides suadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la Religion : elle est nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil est tam voluntarium quàm religionem in quâ, si animus aversus est, jam sublata, jam nulla est.* Rien de moins religieux, dit Tertullien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'est point par la violence, c'est librement qu'on peut croire. *Non est Religionis Religionem cogere velle, cum sponte suscipi debeat, non vi.*

69. Les Païens, dira-t-on, croyoient à des Prêtres imposteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les persécuter ? mille gens croient au charlatan, à la bonne femme de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine ? Dans les maladies corporelles comme spirituelles, c'est à chacun à choisir son médecin.

70. Souvent, dit M. Lambert de Prusse dans son *novum organum*, l'on croit penser & croire plus qu'on ne pense & ne croit réellement. C'est la source de mille erreurs. Un homme s'abstient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus ? c'est un homme qui croit croire & qui soupçonne en secret la fausseté de sa croyance ; c'est le plaideur de mauvaise foi qui n'ose lire le factum de sa partie adverse.

71. Les pilotes du vaisseau de la superstition sont éclairés. Quant aux matelots la plupart sont imbécilles. Le Clergé gouvernant exige peu de lumieres du Clergé gouverné ; & l'on n'a sur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le Prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle. Le matin, répond le Philosophe, il dit la messe ; & le soir il ne sait ce qu'il dit.

72. Rien de plus absurdement subtil, disent les Anglois, que les argumens des Théologiens, pour prouver aux ignorans Catholiques la vérité du Papisme. Ces argumens démontreroient également la vérité du Koran, celles des mille & une nuits & du conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les sophismes & distinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

73. Descartes persécuté quitte la France, emportant comme Enée ses Penates avec lui, c'est-à-dire, l'estime & les regrets des gens éclairés. Le Parlement alors Aristotélicien rend arrêt contre les Cartésiens. Leur doctrine y est condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'Esprit & d'Emile. Rien de différent dans ses divers arrêts que leur date. Or les Parlemens actuels se moquent du premier. Les Parlemens futurs riront pareillement des derniers.

74. Voyez l'apologie des grands hommes accusés de magie par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver, qu'Homere, Virgile, Zoroastre, Orphée, Démocrite, Salomon, le Pape Silvestre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelse, &c. n'ont jamais été sorciers.

75. Les Théologiens ont tant abusé du mot *matérialiste* dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot est devenu synonime d'esprit éclairé. On désigne maintenant par ce nom les Ecrivains célebres dont les Ouvrages sont avidement lus.

76. De quelles imputations odieuses les Catholiques n'ont-ils pas chargé les Réformés ? Que de ruses employées par les Moines pour irriter les Princes contre des Sujets fideles ! Que l'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, sont toujours prêts d'escalader le Trône ! Telle est donc, ô Moines, votre justice & votre charité ! sur quoi fonder vos calomnies ? Laquelle des Eglises Romaine ou Protestante s'est le plus souvent arrogée le droit de détrôner les Rois & de leur ravir le Sceptre avec la vie ? Qui du Calviniste ou du Catholique a le plus souvent réduit ce droit en pratique ? qu'on ouvre l'histoire, qu'on calcule le nombre de l'espece d'at-

tentats commis par l'une & l'autre secte, la question sera bientôt décidée par le fait.

Les Réformés, dira-t-on, ont fait la guerre aux Princes. Non : mais les Princes l'ont faite aux Réformés. M'attaque-t-on injustement ? La défense est de droit naturel ; & des persécutés nombreux useront toujours de ce droit. C'est en irritant le Souverain contre des Sujets fideles, que le Moine a mis les armes à la main des Réformes. Toutes les différentes Sectes du Christianisme sont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne, quels troubles y excitent-elles ? La paix dans cet Empire s'est établie à la suite de la tolérance & s'y maintiendra sans doute tant que le Magistrat y saura contenir l'ambition ecclésiastique.

Qu'au reste, comme je l'ai déja dit, le Gouvernement ne prenne point parti dans les querelles théologiques, les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux disputes sur les Anciens & les Modernes.

77. Qui n'a point ri de voir les Jésuites accuser tant de fois les Parlemens de révolte, de sédition, & les citer devant le Prince, comme l'Ecolier devant le Préfet. La France, disoit-on alors, est un pays d'esclaves où chacun s'accuse d'être séditieux.

78. Le Moine s'occupe sans cesse à chercher dans les Ecritures quelques passages dont l'interprétation soit favorable à l'intolérance. Mais ne sait-on pas que si les saintes Ecritures sont de Dieu, les interprétations sont des hommes ?

79. Le guerrier franc & brave est communément humain. Sa franchise & son courage le mettent au-dessus de toute crainte. Le Prêtre au contraire est cruel. Pourquoi ? C'est qu'il est foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montagne, si la femme est la plus cruelle, c'est qu'en général elle est foible & sans courage. *La cruauté est toujours l'effet de la crainte, de la foiblesse & de la couardise.*

80. Rien de moins déterminé que la signification de ce mot *impie*, auquel on attache si souvent une idée vague & confuse de scélératesse. Entend-on par ce mot un athée ? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obscures de la divinité ? en ce sens, tout le monde est athée : car personne n'en comprend l'incompréhensible. Applique-t-on ce nom aux soi-disans matérialistes ? mais si l'on n'a point encore d'idées nettes & complettes de la matiere ; on n'a point en ce sens d'idées nettes & complettes de l'impie matérialiste. Traitera-t-on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les Catholiques ? Il faudra donc appeller de ce nom les Païens, les Hérétiques & les Infideles. Or en ce dernier sens, athée n'est plus synonime de scélérat.

Il déſigne un homme qui ſur certains points de Métaphyſique ou de Théologie, ne penſe pas comme le Moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'eſprit quelqu'idée de ſcélérateſſe, à qui l'appliquer ? aux perſécuteurs.

81. On n'imagine point à quel degré l'intolérance a dans ces derniers temps porté l'idiotiſme en France. Durant la derniere guerre cent caillettes d'après leurs confeſſeurs, me diſoit un François homme d'eſprit, accuſoient les Encyclopédiſtes du dérangement de nos finances; & Dieu ſait ſi aucun des Encyclopédiſtes avoit été chargé de leur adminiſtration. D'autres reprochoient aux Philoſophes le peu d'amour des Colonels pour la gloire, & ces mêmes Philoſophes étoient alors expoſés à une perſécution que le ſeul amour de la gloire & du bien public peut ſupporter. D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux progrès de l'eſprit philoſophique les défaites des François, & c'étoit alors le Roi très-Philoſophe de Pruſſe, & le Peuple très-Philoſophe des Anglois qui battoient par-tout leurs Armées. La Philoſophie étoit le baudet de la fable; elle avoit fait tout le mal.

Cependant, diſoit à ce ſujet un grand Prince, tout peuple qui bannit de chez lui la Philoſophie & le bon ſens, ne peut ſe promettre ni grands ſuccès dans la guerre, ni prompt rétabliſſement dans la paix.

En Portugal on rencontre peu de Philoſophes; & peut-être la foibleſſe de l'Etat s'y trouve-t-elle en proportion avec la ſottiſe & la ſuperſtition des Peuples.

82. Sans la puiſſance des Princes Catholiques, les Papiſtes auſſi ſtupides & peut-être plus intolérans que les Juifs, tomberoient dans le même mépris.

83. On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui ſans carton l'hiſtoire eccléſiaſtique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impreſſion des fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du ſtatuaire & de la ſtatue de Jupiter?

A la foibleſſe du ſculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guere;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci;
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

84. Tout jusqu'à l'amour de soi est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.

85. Nos divers caracteres sont le produit de nos passions factices. La preuve qu'ils ne sont pas l'effet d'une organisation ou d'un tempérament particulier, c'est qu'il en est d'attachés à certaines professions. Tel est, selon M. Hume, & celui des gens de guerre, à peu près le même en tout pays, & celui des Ministres des Dieux, dans tous les siecles, les Empires, & les Religions.

86. L'amour de la gloire éleve l'homme au-dessus de lui-même; elle étend les facultés de son ame & de son esprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organisation particuliere, se tromperoit. Le desir de la gloire est une passion tellement factice & dépendante de la forme du Gouvernement, que le Législateur peut toujours à son gré l'éteindre ou l'allumer dans une Nation.

87. Il n'est point d'art ou de science qui n'ait sa langue particuliere, & c'est l'étude de cette langue qui dans un âge avancé, nous rend incapables de l'étude d'une nouvelle science.

88. Dans chaque pays il est un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'est cette impression uniforme de ces objets qui produit dans les Citoyens cette ressemblance d'idées & de sentimens à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere National.

Il est en outre un certain nombre d'objets divers que le hazard & l'éducation présentent à chacun des individus, & c'est l'impression différente de ces objets qui dans ces mêmes individus, produit cette diversité d'idées & de sentimens à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere particulier.

89. Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les Lettres sans partager son tems entre le monde & la retraite; que ce soit dans les déserts que se ramassent les diamans, & dans les villes qu'on les taille, les polisse & les monte; il est évident que le hazard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

FIN.



